
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1842

Volume 8: 1842

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>

 Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 08: 1842, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/8>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES
DE
LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION,
OU
RECUEIL
DE LETTRES ÉDIFIANTES,

Écrites par les Prêtres de cette Congrégation employés
dans les Missions étrangères.

TOME VIII.

— 5608

PARIS.

IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS,
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

1842.

*Établissement des Filles de la Charité
dans le Levant.*

DEPUIS que les Missionnaires avaient mis le pied sur le sol musulman, et s'étaient établis dans l'Empire de Turquie, ils nourrissaient le désir et l'espoir de voir les Filles de la Charité associées à leurs travaux. Il leur semblait que les deux familles de Saint-Vincent étaient appelées de Dieu à cultiver ensemble cette terre si fanatiquement infidèle, et que la réunion de leurs efforts pouvait seule assurer les succès et le triomphe de l'Evangile chez les peuples orientaux : d'ailleurs ils n'étaient pas seulement entourés d'une multitude de sectateurs de Mahomet; ils contemplaient encore en gémissant un nombre infini d'hérétiques de toutes les sectes enfantées par l'esprit d'erreur depuis la naissance de l'Eglise, qu'une antipathie invétérée pour la vérité, autant qu'une ignorance profonde, tenait enveloppés de ténèbres aussi épaisses, pour ainsi dire, que celles de l'infidélité, et éloignés de la voie du salut. La pa-

role des ministres de l'Évangile avait beau retentir à leurs oreilles, elle était impuissante pour éclairer des esprits qu'un long et dur asservissement avait abrutis, et qui par là étaient incapables de connaître autre chose de la vraie foi que la haine qu'ils lui avaient vouée. Il était évident qu'il fallait autre chose que des exemples de vertu, que les moyens ordinaires du ministère apostolique, pour dissiper les préventions, toucher les cœurs et les disposer à recevoir la lumière de la vérité. Il fallait montrer au Turc farouche quelque chose dans la Religion qui forçât son admiration, et qui par là éteignît sa haine du nom chrétien ; il fallait présenter aux hérétiques des caractères sensibles qui pussent démontrer à leurs yeux la supériorité et la divinité de la foi catholique ; et manifester l'impuissance et la fausseté de leurs croyances ; il fallait, en un mot, qu'une arme nouvelle fût mise aux mains de l'œuvre apostolique, pour attaquer efficacement l'infidélité et l'hérésie en Orient. La Providence, dont les trésors sont inépuisables, tenait en réserve ce moyen puissant d'action sur les peuples orientaux, et il devait être donné à notre siècle de le voir

exercer sa divine influence sur eux pour la gloire de Dieu et la consolation de son Église. De jeunes et timides Vierges, sorties de l'école de Saint-Vincent de Paul, devaient être chargées de cette mission importante, traverser les mers et se présenter au sein de ces peuples, pour leur manifester toutes les richesses et les magnificences de la charité de Jésus-Christ, et par là commander au cruel Musulman le respect pour la Religion qu'il persécutait, et inspirer aux hérétiques aveugles l'amour de la vraie foi qu'ils ne savaient que blasphémer. L'avenir nous dévoilera les admirables desseins de la Providence dont l'exécution est confiée aux Filles de la Charité en Orient. A en juger par les succès qu'elles ont obtenus dès leur début, on est autorisé à concevoir de belles et consolantes espérances de la pieuse entreprise à laquelle elles se sont dévouées dans ces contrées.

Comme toutes les autres œuvres de Dieu, l'établissement des Filles de la Charité en Orient devait avoir son germe faible et imperceptible. Quoique destiné à avoir des développemens qui tiennent du prodige, la rapidité et la grandeur des succès ne devaient

être produites que par des commencemens qui, par leur faiblesse, attestassent l'action toute-puissante du Dieu des Chrétiens. En effet, on n'osait pas tenter une entreprise qui paraissait devoir rencontrer tant de difficultés. On croyait qu'il y avait lieu de redouter l'effet que produirait sur des esprits fanatiquement hostiles à la Religion la présence de Vierges chrétiennes, revêtues d'un habit religieux, se livrant aux fonctions de leur état, instruisant les enfans, visitant et soignant les malades au sein de la capitale de l'islamisme. Pendant qu'on hésitait encore, la Providence, toujours admirable à exécuter ses desseins aussi bien qu'à les concevoir, suscita un moyen d'essai qui devait décider du succès de l'œuvre. Elle voulut se servir, pour poser les fondemens d'un des édifices les plus glorieux au catholicisme, de deux Protestantes converties, l'une de Genève, l'autre du Hanovre.

Les demoiselles Tournier et Oppermann, après avoir abjuré l'erreur, désiraient vivement se consacrer à Dieu et au service des pauvres, dans la Compagnie des Filles de la Charité. Mais un obstacle insurmontable s'y

opposait : c'était leur âge avancé déjà , et qui dépassait de beaucoup celui qui permet de se présenter pour être admis dans la Communauté. Leur désir cependant était ardent et paraissait venir réellement de Dieu , et elles étaient décidées à faire tous les sacrifices qui pouvaient leur procurer le bonheur de le voir se réaliser. Pour autoriser une dispense qui n'avait point été accordée jusqu'alors, il fallait l'appuyer sur un motif puissant. On proposa aux deux postulantes d'aller ouvrir une École de filles à Constantinople, sous la direction des Missionnaires ; et, pour récompense, on leur promettait que les premières Sœurs qui iraient plus tard prendre en main l'œuvre qu'elles auraient commencée, leur porteraient l'habit de Filles de la Charité, et les admettraient dans la Communauté. La proposition fut acceptée avec empressement, et après avoir passé quelques mois dans une Maison de Paris, pour se former à l'esprit et aux exercices des Filles de la Charité, les deux Postulantes s'embarquèrent le 1^{er} juillet 1839, pour Constantinople. Les succès qu'elles obtinrent aussitôt après leur arrivée, indiquèrent que le moment était venu de tenter

une entreprise qui entraît si visiblement dans les vues de la miséricorde divine sur les peuples orientaux. Au mois de novembre de la même année, la formation de deux Maisons de Filles de la Charité, l'une à Constantinople et l'autre à Smyrne, fut définitivement arrêtée. La Providence manifesta aussitôt combien cette pieuse entreprise entraît dans ses desseins, par le grand nombre de sujets qui s'offrirent pour être envoyés à ces deux nouveaux et importants établissemens. Le choix du Conseil de la Communauté tomba sur la Sœur Sivragnol, Supérieure de la Maison de Saint-Méen en Bretagne, pour occuper la place de Supérieure de la Maison de Constantinople ; on lui donna pour compagne la Sœur Vincent, qui était déjà sa compagne à Saint-Méen. Le Conseil choisit pour Fondatrice et Supérieure de la Maison de Smyrne la Sœur Grouhel, Supérieure de l'Hospice des Enfants-Trouvés, à Paris. On lui adjoignit pour compagnes la Sœur Ballimore, de la Maison de Surgères ; la Sœur Gignoux, de la Maison de Gonesse ; et les Sœurs Barry et Mirza, deux Smyrniotes qui étaient venues faire leur noviciat à Paris.

Une entreprise qui promettait tant de gloire à la Religion et tant de consolations aux deux familles de Saint-Vincent devait être placée sous les auspices du vénérable Pontife que l'Eglise de Paris devait peu après voir avec douleur descendre dans la tombe, et dont le cœur nourrissait une si tendre dévotion envers le père et une si grande bonté pour les enfans. Il voulut voir ces généreuses Filles qui allaient partager les travaux apostoliques sur une terre étrangère et lointaine. De son lit de souffrances qu'il ne devait plus quitter, il étendit sur elles avec bonheur sa main défaillante; et d'une voix mourante, mais qui exprimait la joie de son ame et l'assurance des bénédictions célestes, il leur promit les plus beaux succès dans la nouvelle carrière qu'elles allaient parcourir.

Leur départ de Paris eut lieu le 14 novembre 1839. Ce jour sera à jamais mémorable dans la Communauté des Filles de la Charité. C'était un véritable jour de fête; la joie la plus pure remplissait tous les cœurs; chacune enviait le bonheur de celles sur qui le choix était tombé, et qui allaient poser les fondemens d'une oeuvre nouvelle et si intéressante

au sein de l'infidélité. Chacune les comblait de bénédictions et s'empressait de leur exprimer ses félicitations. On conservera aussi longtemps le souvenir des beaux exemples de vertu que donnèrent, dans cette circonstance, à la Communauté les Sœurs que Dieu destinait à aller répandre sur le sol de la Turquie la bonne odeur de l'esprit de saint Vincent et y produire les fruits précieux de sa charité. La simplicité de leur ferveur, le calme de leur zèle, la générosité de leurs sacrifices, la joie si douce en même temps et si vraie qu'elles manifestaient d'être destinées à porter sur des rivages lointains la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, la sainte indifférence avec laquelle elles considéraient les dangers qu'elles allaient courir, les privations de tous genres auxquelles elles s'exposaient, et les mille difficultés qu'elles pouvaient rencontrer dans la nouvelle carrière qu'elles embrassaient : tout cela était un spectacle bien touchant qu'on se rappellera toujours avec consolation. A leur départ, bien des larmes coulaient, mais c'étaient des larmes d'attendrissement et de bonheur ; on benissait Dieu, et on sentait qu'un nouveau et vaste champ

allait s'ouvrir aux travaux et au dévouement des Filles de la Charité.

Ce fut le 21 novembre, jour de la Présentation de la sainte Vierge, que s'opéra l'embarquement de ces Apôtres d'un genre tout nouveau. La vue de la mer ne fit qu'ajouter encore à leur ardeur, et ce fut avec une joie inexprimable, qu'elles s'abandonnèrent à l'inconstance des flots et des vents, après avoir été faire un pèlerinage à *Notre-Dame-de-la-Garde*, pour mettre leur pieuse entreprise sous la protection de la sainte Vierge. Dieu voulut donner plus de prix à leur sacrifice, en permettant qu'une tempête vînt assaillir et mettre en danger le bâtiment qui les portait. Mais cette épreuve n'ébranla pas leur courage; elle ne fit que donner une nouvelle ardeur à la confiance qu'elles avaient en celui pour l'amour duquel elles venaient de quitter leur patrie.

Enfin le 4 décembre elles arrivèrent heureusement à Smyrne. Elles y trouvèrent une maison nouvellement achetée, où elles durent elles-mêmes faire exécuter toutes les distributions nécessaires pour l'œuvre qu'elles devaient commencer. Elles s'empressèrent de

tout disposer provisoirement pour organiser leurs divers services , et se rendre utiles aux pauvres en attendant que les travaux fussent achevés. En quelques jours elles eurent improvisé une pharmacie et tout ce qui concerne le soin des malades à domicile; des hangars furent, dans quelques instans, transformés en classes et en ouvroir. Elles étaient arrivées le 4 décembre, et le 21 janvier suivant les classes et l'ouvroir étaient en activité et contenaient plus de cent jeunes filles. Elles n'avaient pu attendre cette époque pour ouvrir le service des malades à domicile. Dès le lendemain de leur arrivée, elles parcouraient les rues de la ville avec la même liberté que dans une ville de France; elles pénétraient dans les maisons des Turcs, des hérétiques et des schismatiques, et y étaient reçues avec les mêmes démonstrations d'étonnement et de reconnaissance que chez les catholiques.

Les Sœurs Siviragol et Vincent se séparèrent de leurs compagnes et arrivèrent à Constantinople le 8 décembre. Celles-ci purent en arrivant se livrer à l'ardeur de leur zèle et prendre soin sans délai des nombreux enfans que l'on s'empressa de confier à leur

sollicitude. Elles donnèrent l'habit des Filles de la Charité aux demoiselles Tournier et Oppermann, qui, de leur côté, leur présentèrent dix orphelines à demeure, qu'elles avaient recueillies depuis leur arrivée dans cette capitale, et dont le nombre s'éleva bientôt à vingt-quatre, plus tard à soixante, et aujourd'hui elles sont au nombre de cent. Des classes externes étaient préparées où l'on compta bientôt 150 élèves.

Des commencemens si heureux et si inattendus firent sentir que bientôt les Sœurs succomberaient sous le poids de la fatigue, si on ne s'empressait de leur envoyer du secours. Six autres Sœurs partirent à cet effet de Paris, et s'embarquèrent le premier mai 1840 à Marseille pour aller partager leurs travaux et leurs consolations. Trois se dirigèrent vers Constantinople : la Sœur Lavéran, de la Maison de Muret; la Sœur des Roys, de la Maison de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, et la Sœur Coste, de la Maison de Saint-Merry, à Paris. Les trois autres se dirigèrent vers Smyrne : la Sœur Aveilhé, de la Maison des Enfans-Trouvés, à Paris; la Sœur Reysset, de la Maison de Saint-Sulpice, à Paris, et la

Sœur Leroux, de la Maison de la Manufacture, à Bordeaux. Leur heureuse arrivée permit de développer les œuvres déjà commencées. Les classes externes de Constantinople comptèrent alors deux cent trente élèves, et celles de Smyrne deux cents.

Il n'y avait pas encore dix-huit mois que ces deux établissemens étaient commencés, et les œuvres y avaient acquis des développemens que l'on n'aurait osé espérer qu'après un grand nombre d'années. Le doigt de Dieu se montrait visiblement dans des succès aussi heureux et aussi rapides, et on ne pouvait s'empêcher d'en conclure que Dieu avait de grands desseins sur les Filles de la Charité, pour ranimer la foi en Orient, et y déployer toutes les magnificences de la charité chrétienne aux yeux des infidèles. Mais c'était l'œuvre de Dieu ; les succès qu'elle obtenait indiquaient bien la fécondité des bénédictions du Ciel ; mais il fallait encore qu'elle fût marquée du sceau de l'épreuve. C'était par les eaux de la tribulation qu'elle devait être arrosée, pour croître avec vigueur et porter de beaux fruits de salut. Ce fut au fondement même de l'édifice que la tentation porta ses

coups ; et il en devait être ainsi, afin qu'il fût bien évident que si l'édifice entier ne s'écroulait pas, et si au contraire il n'en devenait que plus solidement établi, c'est que Dieu, qui en avait été l'architecte, en était aussi le soutien.

Il y avait seulement un an que la Sœur Sivi-ragol avait mis le pied sur le sol infidèle de Constantinople, à peine avait-on commencé à admirer son zèle et son industrieuse charité ; à peine avait-on pu apprécier les vertus aimables et sublimes de son cœur ; à peine avait-elle pu elle-même mesurer toute l'étendue de la vaste et belle-carrière ouverte aux Filles de la Charité dans cette capitale de l'Islamisme, qu'une indisposition, légère en apparence, et qui manifesta bientôt les symptômes de la plus désolante gravité, la fit descendre dans la tombe, et enleva à cette œuvre naissante celle en qui semblaient reposer toutes ses destinées futures. C'était le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de l'année 1839, qu'elle était arrivée à Constantinople ; ce fut le jour de l'octave de la même fête, en 1840, qu'elle alla recevoir dans le Ciel la récompense qu'elle avait si bien méritée. Elle emporta des regrets bien amers ; bien des larmes

furent versées sur son tombeau; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle n'avait quitté la terre que pour aller se placer auprès du trône du Tout-Puissant, afin d'en faire descendre des bénédictions plus abondantes sur la pieuse entreprise qu'elle avait si heureusement commencée, et qui était si chère à son cœur. Dès ce moment en effet la prospérité en devint de plus en plus croissante et vraiment prodigieuse. La Sœur Siviragol fut remplacée par la Sœur Lesueur, Supérieure de la Maison de Dinant, en Belgique. Elle s'embarqua le 1^{er} mai 1841, emmenant avec elle deux autres Sœurs pour la Maison de Constantinople : la Sœur Briquet, de la Maison du Gros-Caillou, à Paris, et la Sœur de Merlys, de la Maison de Saint-Merry, aussi à Paris. Le même bâtiment porta à Smyrne trois autres Sœurs : la Sœur Vilatte, de la Maison de Mouzon; la Sœur Gélas, de la Maison de Saint-Jacques, à Paris, et la Sœur Gosselet, de la Maison de Saint-Germain-en-Laye. Enfin, le 21 août suivant, six autres Sœurs s'embarquèrent pour le Levant : la Sœur Labat, de la Miséricorde d'Agen, pour Constantinople; les Sœurs Humbert, de la Maison de

Saint-Germain-des-Prés, à Paris, et Ruello, de l'Hospice des Enfans-Trouvés, aussi à Paris, pour Smyrne; et les Sœurs Lequette, de la Maison de Saint-Eustache, Lavirotte de celle de Saint-Germain-l'Auxerrois, Gillot, de celle de Saint-Roch, et Jaume, de l'Infirmierie Marie-Thérèse, à Paris. Ces quatre dernières, auxquelles vint se réunir la Sœur Gosselet, de Smyrne, se rendirent dans l'île de Santorin, en Grèce, pour y former un nouvel établissement, sur lequel plus tard nous donnerons des détails circonstanciés.

Pour compléter la Maison de Constantinople, deux Sœurs ont été encore envoyées. Ce sont le Sœurs de Villeneuve, de la Maison de la Madeleine à Paris, et Saché, de la Maison de Riom. Elles se sont embarquées le 14 avril 1842, avec deux Sœurs destinées pour le nouvel établissement de Santorin : les Sœurs Bourgade, de la maison de Saint-Sulpice, à Paris, et d'Aussac, de la Maison de Saint-Louis, à Versailles.

Aujourd'hui la Maison de Constantinople forme un établissement complet. Elle se compose de treize Sœurs réparties dans les divers services. Elle élève cent orphelines à de-

meure. Elle a trois classes externes qui sont fréquentées par près de quatre cents enfans. A ces classes est joint un vaste ouvroir pour enseigner le travail aux enfans. Elle possède aussi une belle et grande Pharmacie qui fournit gratuitement tous les médicamens aux malades. Un médecin français donne pendant un jour de chaque semaine des consultations à tous les pauvres qui ont besoin de ses conseils ; et deux Sœurs attachées à la Pharmacie vont visiter à domicile les pauvres malades de toute nation et de toute religion.

L'établissement est attenant à l'Eglise de la Mission. Des tribunes y sont pratiquées, où les Sœurs avec toutes les enfans assistent aux offices et entendent tous les jours la sainte messe ; et ce sont les Missionnaires qui font le catéchisme aux enfans, entendent leurs confessions et leur font faire la première communion.

La Maison de Smyrne est aussi au complet. Elle se compose de onze Sœurs. Elle possède également trois classes et un ouvroir qui sont fréquentés par plus de trois cents enfans. Il s'y trouve aussi une belle Pharmacie qui fournit gratuitement tous les médicamens aux

malades. Le service des pauvres à domicile y est plus développé même qu'à Constantinople ; les Sœurs parcourent tous les quartiers de la ville, et une multitude de Turcs et de chrétiens malades arrivent chaque jour même de la campagne à leur maison pour réclamer les conseils et les soins dont ils ont besoin. Il y a dans l'établissement une belle et grande chapelle où les Sœurs et les enfans entendent chaque jour la sainte messe, et où se fait le catéchisme. Pour les offices, elles vont y assister dans des tribunes pratiquées pour elles dans l'église de la Mission. A Smyrne comme à Constantinople ce sont les Missionnaires qui entendent les confessions des enfans, leur font le catéchisme et font faire les premières communions.

La correspondance qui va suivre présentera d'une manière intéressante toutes les circonstances de la formation et du succès de cette nouvelle œuvre confiée aux Enfans de Saint-Vincent en Orient.

Lettre de la Sœur GIGNOUX, Fille de la Charité à Smyrne, à M. ETIENNE.

Marseille, le 20 novembre 1839.

MONSIEUR,

C'est moi qui suis chargée de vous annoncer notre arrivée à Marseille, où nous sommes rendues en parfaite santé et toujours heureuses de poursuivre notre chère entreprise. Nous avons reçu de la respectable famille de Pierrefeu l'accueil le plus empressé. Il est impossible de vous exprimer la joie et le bonheur qui paraissent animer tous ceux qui la composent en donnant le toit hospitalier aux Enfants de Saint-Vincent. L'esprit de foi peut seul inspirer une telle charité. Puisse notre bon Père les bénir tous et leur obtenir ce que notre reconnaissance leur souhaite sincèrement !

..

Jusqu'à présent nous n'avons eu pour ainsi dire rien à souffrir. Aussi nous sentons que nous avons à nous y préparer ; car une telle grâce ne peut marcher sans quelques épreuves. Mais nous espérons que les motifs qui ont inspiré nos désirs nous soutiendront encore au milieu des combats. Vous prierez aussi pour nous, nous l'espérons. Demandez surtout que nous répondions aux desseins de Notre-Seigneur en travaillant avec amour à l'œuvre que sa bonté nous confie.

Le trajet de Paris à Lyon a été fait fort dévotement, et grâce à nos dignes Supérieures nous avons eu toute facilité de bien suivre la règle. Mais le séjour à Lyon lui a causé quelques brèches : le peu de temps passé je ne sais comment, me l'a fait trouver trop long sous certains rapports ; quoique cependant je ne puisse me plaindre des miens, auxquels le bon Maître a donné une grande résignation. Le pauvre frère cependant, tout en surmontant sa sensibilité, a payé le tribut à la nature : je l'ai laissé malade ; mais j'espère que cela n'aura pas de suites. J'ai vu avec plaisir que par votre prévoyance il y était un peu préparé ; et les précautions de la bonne Sœur Ca-

mus ont contribué à lui rendre cette séparation moins douloureuse.

Nous avons commencé nos études avec ma Sœur Ballimore, qui ne manquera pas d'ardeur. Jugez de nos progrès : de Châlons à Lyon nous avons appris l'alphabet grec ; et nous espérons poursuivre à bord, si le temps et les forces le permettent. Du reste nous prendrons ce que le bon Maître nous donnera : c'est tout mon désir. Nous devons nous embarquer le 24 au soir ; ce qui nous donne la facilité de contenter notre dévotion le matin. Demain nous visiterons notre bâtiment, pour faire connaissance avec nos cellules.

Nous nous recommandons au précieux souvenir de nos Pères et à celui de la chère Communauté.

20 novembre. Nous avons eu ce matin le bonheur de faire la sainte communion ; l'ame retrouve ainsi de nouvelles forces, et ce qui lui est *uniquement nécessaire* ne lui manque pas. Voilà notre provision de voyage. Grâces en soient rendues à la bonté de Dieu !

Veuillez, Monsieur, recevoir l'assurance du profond respect, etc.

Sœur MARIE GIGNOUX.

Lettre de la même aux Sœurs du grand secrétariat de la Communauté des Filles de la Charité.

Smyrne, le 7 décembre 1839.

MES TRÈS-CHÈRES SŒURS,

Enfin nous y voilà : Dieu en soit béni ! C'est après une longue et très-pénible traversée que nous touchons au port. Le 21, après avoir mis sous la protection de Marie immaculée notre chère entreprise, nous nous embarquâmes sur le soir. La première nuit fut passable, mais dès le matin le vent nous devint si contraire, qu'il fut comme impossible d'avancer : longtemps on travailla inutilement, et la mer, toujours plus agitée, menaça d'engloutir le

bâtiment ; ses vagues s'élevèrent avec une telle force, que sur le pont quelques pièces assez considérables furent brisées et se séparèrent entièrement. Vous dire quel effet produit un ouragan sur un bâtiment, c'est impossible ; vous seriez tentées de m'accuser d'exagération. Tout ce que je puis dire, c'est que l'on éprouve véritablement toutes les angoisses d'une mort prochaine et inévitable ; et cela pendant des journées entières. Oh ! qu'il fait bon alors avoir une bonne provision de confiance en Dieu ! car la pauvre nature a beaucoup à souffrir dans une telle épreuve.

Au moment des plus terribles secousses, nous avons invoqué de tout notre cœur notre bonne Mère, la conjurant de nous être propice : alors il nous sembla qu'elle veillait tellement sur notre navire, que nous échapperions au naufrage, qui paraissait cependant inévitable. Déjà notre pauvre demeure était visitée par les vagues, qui trouvant une issue, tombaient sur nous, et contraignirent notre Supérieure de quitter son lit. A chaque instant le roulis devenant plus violent, il nous semblait que le bateau ne reprendrait plus l'équilibre. Je ne sais si vous vous figurez ce

que l'on entend par le roulis; c'est un balancement qui quelquefois devient si fort, comme il arrive toujours pendant le mauvais temps, qu'on ne peut se tenir debout, et que dans la position la plus solide, on peut à peine se tenir sans se cramponner à quelque chose. Nous l'eûmes presque continuellement jusqu'à Livourne, où nous arrivâmes le dimanche 24. Le temps devint alors plus calme; nous descendîmes à terre pour entendre la sainte messe, et nous regagnâmes ensuite notre bâtiment. Jusqu'à Civita-Vecchia où nous arrivâmes le lundi 25, nous eûmes un vent favorable, et la mer si tranquille, que pour la première fois il nous fut possible de nous tenir sur le pont. C'est, je vous assure, un beau coup d'œil que cette vaste étendue d'eau : elle annonce bien la majesté d'un Dieu créateur de toutes les merveilles de l'univers. On nous fit apercevoir des dauphins se jouant dans les eaux, et quelques jours après des marsouins, tristes présages d'un temps moins heureux : car le capitaine, en nous les montrant, nous dit : Cela ne nous annonce pas du calme. Effectivement nous eûmes encore une nuit très-orageuse. Mais nous n'étions pas au bout de

l'épreuve. Notre-Seigneur sans doute voulant affermir notre foi, voulut l'éprouver; demeurant en apparence sourd à nos prières, il semblait dormir pendant que nous étions en danger. Oh ! que de fois nous avons crié avec saint Pierre : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! O vous qui commandez aux vents et à la mer, dites maintenant une parole !* Puis, nous adressant à Marie, nos médailles à la main, nous la conjurâmes par cette même faveur de nous accorder la protection qu'elle a promise à tous ceux qui la porteraient avec confiance. Nos messieurs, c'est-à-dire les officiers du bâtiment, ne nous dissimulèrent pas le danger, bien qu'ils eussent le plus grand désir de nous rassurer. Tous étaient plus ou moins souffrants; car lorsque le temps est si mauvais, les marins eux-mêmes s'en ressentent. Fort heureusement cela est rare, et depuis long-temps on n'en avait pas eu un semblable.

Enfin à ce vent qui était entièrement contraire se joignit une pluie très-forte, et alors l'obscurité devint telle que pendant la nuit nous nous égarâmes; et le lendemain, après avoir manœuvré avec d'incroyables efforts,

nous nous trouvâmes en face de Palerme, où l'on se décida à mouiller, voyant que le temps devenait de plus en plus mauvais. Le capitaine craignit que la force du vent ne vînt à briser le mât, et en homme prudent il nous fit passer là une partie de la nuit. Les officiers descendirent à terre pour se procurer des vivres : car l'équipage en manquait, et dans ces tristes momens le bâtiment contenait jusqu'à cent douze passagers. On pardonne un peu de frayeur à de pauvres filles qui voyagent sur mer pour la première fois, quand on pense que des hommes accoutumés à la navigation furent tellement effrayés, qu'ils se réunirent pour aller en députation prier le capitaine d'aborder dans une île. Mais on ne jugea pas prudent de le faire : il paraît que dans ce cas, quand on ne peut facilement entrer dans un bon port, il importe de s'éloigner des côtes ; et je pense que c'est à cause de la violence du vent contraire, qui peut alors pousser contre les terres et donner ainsi un terrible choc au navire.

Il faut, mes bonnes Sœurs, que je vous fasse ma confession. J'ai eu une telle frayeur à la dernière secousse, que, ne me soutenant

plus par la douce espérance qui jusqu'alors m'avait fait un si grand bien, je sentis le besoin de la dernière absolution; et dans le même instant, un coup de mer vint nous heurter avec tant de force, que je roulai d'un bout de la chambre jusqu'à la porte, et là, je vis plusieurs messieurs qui, se cramponnant à une table, furent renversés avec elle et tombèrent les uns sur les autres. Jugez quel effet une telle position produit sur l'esprit. Un Prêtre se trouvait au nombre des passagers; je le fis demander; il n'avait que deux pas à faire, et il ne put les faire seul. A l'aide d'un domestique, il se soutint pendant une minute et nous adressa en pleurant un mot de consolation. Cela fut suffisant; car le bon Dieu nous donna d'un autre côté la force et le courage par le moyen de notre Supérieure, ma Sœur Grouhel, qui, pleine de confiance, ranima la nôtre et nous fortifia.

Vous penserez sans doute que Notre-Seigneur aurait pu nous dire avec raison, et à moi plus qu'à mes compagnes : *Fille de peu de foi, que craignez-vous?* Je le sens parfaitement, et j'ai à m'humilier d'une si grande lâcheté. Demandez-en pardon pour moi, et

priez notre bon Maître de me fortifier à l'avenir.

Quel contraste, chères Sœurs, offrait le bâtiment qui nous portait ! Il s'y trouvait des hommes de toutes les nations, et l'ennemi du salut y comptait aussi des ministres. Deux comédiennes se rendaient sur ces rivages lointains pour y établir un de ces lieux si dangereux à l'innocence et aux mœurs. Une Anglaise protestante se glorifiait beaucoup de la mission qui lui était confiée, disant qu'elle allait à Smyrne prêcher la religion. Effectivement, on nous a assuré que les méthodistes ne négligent rien pour gagner des âmes, et ils emploient des femmes pour faire plus facilement des prosélytes. Mon Dieu ! quelles réflexions cela nous fit faire ! Le démon trouve des hommes et des personnes faibles qui ne craignent pas d'exposer leur vie et de vivre au service et sous le joug d'un tel maître ! Et nous, les enfans d'un si bon père, nous regarderons comme difficiles et pénibles quelques sacrifices et quelques privations que sa bonté récompense si largement ! Oh ! que les petites épreuves par lesquelles nous venons de passer ne déconcertent pas celles de nos Sœurs

que Dieu destine à venir partager nos travaux ! Non ; il fait trop bon répondre à cette voix, et il est impossible de vous dire combien nous sommes heureuses.

La bénédiction de Dieu semble se faire sentir aussitôt. Déjà près de quatre-vingts élèves sont inscrites pour avoir place dans nos classes. Il y a ici un grand désir de l'instruction. Plusieurs familles qui nous offrent leurs enfans, paraissant très-bien, nous nous hâtons de leur dire que notre principal but est le service des pauvres ; que d'ailleurs notre enseignement étant fort simple, il ne saurait convenir à la première classe de la société : mais les instances sont vives, et tous se disent pauvres ou très-gênés ; alors il faut croire que ce sont *des pauvres honteux*.

Adieu, adieu, bonnes Sœurs. Je suis trop longue : mais vous m'avez fait promettre une épître contenant la relation du voyage ; je vous ai tenu parole, ne vous en plaignez pas.

Toute à vous en l'amour de Jésus et
de Marie Immaculée.

SŒUR MARIE GIGNOUX.

*Lettre de la même à M. ÉTIENNE, Procureur-
général de la Congrégation.*

Smyrne, le 9 janvier 1840.

MONSIEUR,

Plus que jamais j'ai besoin de vous dire comme le jour de mon départ : Aidez-nous à remercier le Seigneur! Oui, c'est avec ce sentiment de reconnaissance que je viens vous donner des nouvelles de la petite famille de Smyrne.

Déjà vous savez notre heureuse arrivée et les bénédictions que le bon Dieu répand sur son œuvre naissante. Vous avez connaissance aussi des épreuves du voyage. Il est inutile de vous raconter ce qui s'est passé pendant

ce long trajet, attendu qu'on vous a sans doute communiqué les détails que nous en avons transmis. Mais je ne veux pas manquer de vous parler de ma terrible frayeur de la mort, dans le moment où elle paraissait inévitable. Ayant, par une violente secousse du navire, fait une chute assez singulière, je me vis dans un instant à la porte de la petite chambre où nous étions couchées ; et là, je fus témoin d'un spectacle peu capable de me rassurer. Tous les voyageurs qui occupaient cette pièce voisine de la nôtre, tombant les uns sur les autres, faisaient d'inutiles efforts pour se tenir à une table qui, quoique fort grande et solide, suivit le même mouvement, et se rendit à une place qui ne lui était point assignée. Au moment qui semblait être le dernier de la vie, il se passa je ne sais quel sentiment d'une crainte que la confiance devait peut-être exclure, mais qui toujours me fit sentir le besoin d'une absolution dernière. Ma Sœur Antoinette Sivragnol et moi fûmes atteintes de cette fièvre de peur ; et jugez comme le secours nous manquait ! Un ecclésiastique qui se trouvait au nombre des passagers, était encore plus abattu que nous, et

par conséquent incapable de relever notre courage. Il nous dit en pleurant : *Nos Sœurs, puisqu'il faut mourir, mourons ensemble.* Le lendemain matin il nous avoua qu'il avait cru véritablement que nous étions tous perdus, et qu'il pensait alors donner l'absolution générale à tous ceux qui se trouvaient près de lui ; et il ajoutait : *J'aurais pu envoyer les autres au ciel, et moi...! Mais le bon Dieu m'eût fait miséricorde.*

Voilà, Monsieur, l'état où me jeta la dernière secousse ; car toutes les autres ne produisirent pas cet effet sur moi fort heureusement. Mais après, je me tins si ferme par un sentiment de confiance, que j'étais intimement persuadée que nous ne péririons pas, dussions-nous échapper sur les débris du malheureux vaisseau qui nous portait. Mais il est bon quelquefois de sentir son extrême faiblesse, et cette circonstance me prouve le besoin de m'affermir dans la vertu dont j'ai le plus besoin, une confiance amoureuse et toute filiale en Dieu. Veuillez la demander pour moi.

Il me tarde beaucoup de me mettre à l'ouvrage. On dispose un lieu pour recevoir les

enfans qui sont déjà inscrites au nombre de deux cent trente au moins. Il est impossible que nos classes provisoires puissent les contenir toutes, et nous aurons bien de la peine pour les refus que nous ne pourrons éviter de faire. Mais nous tâcherons d'y mettre de la prudence et beaucoup de douceur, faisant espérer que la divine Providence nous permettra un peu plus tard de répondre aux vœux de tous. Et cette cause si chère, nous la mettons entre vos mains, bien assurées qu'elle sera plaidée avec chaleur. Ah ! monsieur, il me semble que vous avez bien compris la situation de ce pauvre pays, et qu'ainsi Notre-Seigneur vous mettra à même de trouver le moyen d'y établir son règne. La moisson se présente belle et abondante, et il y a ici un grand bien à faire. Pour moi, quoique je ne puisse rien, je présente à Dieu mes désirs et ma bonne volonté, et je me trouverai heureuse de me consacrer entièrement au soulagement et à l'instruction des pauvres sur cette terre infidèle. Si vous pouvez, par votre intervention, nous procurer les moyens de faire le bien, nous promettons à notre tour de vous témoigner notre reconnaissance ; et voici

comment : Lorsque nos pauvres petites Smyrniotes seront ferventes, nous les ferons prier, et elles obtiendront, sans doute, tout ce qu'elles demanderont en votre faveur, et en faveur de ceux et celles à qui elles devront le bonheur de connaître Dieu et de l'aimer. Notre chère Communauté recevra donc aussi sa part des bénédictions du Ciel ; car elle y a un droit tout particulier.

Il faut bien vous dire un mot de notre position actuelle. Quant au cœur, il est plus que content. Notre-Seigneur est si bon, que vraiment je ne puis assez le remercier, voyant avec quelle miséricorde ses desseins se sont accomplis. Sans doute, les épreuves et les difficultés ne nous manqueront pas, puisque c'est-là le cachet des œuvres de Dieu. Mais il n'y a pas à s'en effrayer ; il y a plutôt à s'en réjouir. Maintenant, pour l'extérieur, je ne trouve rien encore qui mérite les noms de privations et de sacrifices. Éloignées de la France, il nous est facile de nous en rapprocher ; et vous conviendrez que l'illusion est même un peu facile, quand nous retrouvons ici de saints Missionnaires dont la piété et la ferveur nous retracent les bons exemples

que nous trouvions en France. Cette vue fait grande impression sur moi, et toutes les fois que je me trouve dans leur église, qui est aussi la nôtre, je sens augmenter le courage et la confiance, persuadée que l'esprit de saint Vincent, notre bon père, se répandra aussi sur nous, puisque ses enfans l'ont si bien conservé.

Pour ce qui est des mœurs et des usages asiatiques, après avoir dit un double adieu à ceux du monde, on peut bien aisément s'y faire. Ce ne sont, après tout, que quelques inconvéniens plus amusans que désagréables; vous en serez persuadé, quand vous saurez qu'ils font le sujet de nos récréations les plus ordinaires. Vous saurez d'ailleurs que nous avons eu à accoutumer nos deux chères Sœurs Smyrniotes, en leur donnant de notre gaité; elles ont vivement regretté et pleuré la France. A présent tout va bien; elles deviennent de plus en plus Françaises, et nous autres *Smyrniotes de cœur et d'ame*.

Il est bien temps de vous dire tout le plaisir que m'a fait la lettre que j'ai reçue de vous; comme nous ne faisons qu'un par l'union étroite qui règne dans la famille, mes

chères Compagnes ont eu leur part de cette jouissance ; et nous nous proposons de la relire dans le cas où l'indigne lâcheté tenterait de nous approcher. Du reste nous espérons bien que de temps en temps vous nous adresserez quelques-unes de ces paroles qui fortifient le cœur, en le portant toujours à travailler amoureusement à la gloire de Dieu et au salut du cher prochain.

Tous nos souhaits de bonne année vous ayant été offerts par notre bonne Supérieure, nous ne vous en parlons aujourd'hui que pour vous assurer que vos petites *Missionnaires* ne sont pas les dernières à présenter à Notre-Seigneur les vœux que leur dicte une vive et juste reconnaissance.

Veillez, Monsieur, agréer, etc.

Soeur MARIE GIGNOUX.

Lettre de la même à la Sœur LAUREAU, Supérieure de la Maison des Filles de la Charité de Gonesse.

Smyrne, le 9 janvier 1840.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Vous êtes, j'en suis sûre, désireuse de recevoir une lettre de votre pauvre Sœur Marie, qui, de son côté, éprouve un grand besoin de vous dire quelques mots. M'y voilà, comme disait un de nos Missionnaires de Chine (1), et vous m'aidez à en remercier Notre-Seigneur. Je ne vous donnerai pas le détail du long voyage et de la traversée; car je pense que vous en aurez eu connaissance par la relation envoyée à la Communauté,

(1) M. Perboyre, qui fut martyrisé en Chine, le 11 septembre 1840.

dont on n'aura pas manqué de vous faire part. Comme je sais que nos bonnes Mères du Séminaire ont avec vous de fréquentes relations, j'ai espéré qu'elles ne vous laisseraient pas sans nouvelles.

Comment allez-vous ? Comment vont nos chères Sœurs, mes bonnes et anciennes Compagnes ? Ah ! qu'il y aurait de choses à vous raconter qui vous édifieraient, si le temps me le permettait ! Mais vous pensez bien que les momens de loisir sont fort courts dans la position où nous sommes. Nous avons tout à faire, ayant trouvé, comme on nous en avait prévenues, notre petite habitation dépourvue de tout, à l'exception de six lits et de quelques-uns des meubles les plus indispensables. Pour le reste, on se conforme, autant qu'il est possible, aux usages asiatiques ; par conséquent, on trouve de bonnes occasions de pratiquer un peu la sainte pauvreté ; et avec cela on se trouve très-heureuse, et on va s'amuser de ces légères privations qui ne sont vraiment rien, lorsqu'on regarde un peu le divin modèle à la suite duquel nous marchons.

Déjà près de deux cents enfans sont inscrites

pour la classe, et monseigneur l'Archevêque nous annonce que le nombre ira à cinq cents. Jugez de la besogne ; mais alors nous aurons des ouvrières qui , comme nous, quitteront la France et viendront nous aider. J'ai grande confiance que les vocations ne manqueront pas.

Les jeunes filles ici sont entièrement négligées sous le rapport le plus essentiel, en sorte que Smyrne n'offre pas la moindre ressource pour l'éducation. La classe supérieure ressent aussi la même privation, et réclame du secours pour les enfans. Ce qu'il y a surtout de consolant pour nous, c'est qu'on remarque particulièrement dans toutes les classes un grand désir de l'instruction religieuse, ce qui fait que les riches n'ont pas la moindre répugnance, dans ce but, à voir leurs enfans confondus avec ceux des pauvres, et recevoir la même éducation. Nous faisons un peu les difficiles, parce que notre fonction principale est de prendre soin des pauvres ; nous ne recevons les enfans des riches que comme accessoire. Il est touchant de voir les parens riches exprimer, même avec larmes, le désir que nos Supérieurs nous donnent toute lati-

tude à cet égard. Au reste, c'est un moyen de pouvoir élever chrétiennement la jeunesse, et d'arracher à l'hérésie et au schisme bien des âmes qui y sont plongées; car vous pensez que nos saints Missionnaires qui sont ici donneront leurs soins à ces pauvres enfans qui vont nous être confiés. Ils ont eux-mêmes un externat fort nombreux, et on ne peut rien souhaiter de mieux pour les jeunes gens.

Chaque jour tous ces élèves assistent au saint Sacrifice, et y chantent des cantiques en français. C'est, je vous assure, un spectacle bien consolant de voir des jeunes gens, dans un âge où le monde est pour eux si dangereux et si séduisant, se conserver dans la piété. Nous venons, il n'y a qu'un instant, d'assister à Vêpres, et en arrivant à l'église, déjà, au pied de l'autel de Marie, étaient réunis ces édifiants serviteurs, et là ils récitaient ensemble son office, qui a été suivi du chapelet, que l'on ne récite pas comme en France, mais que l'on chante. Cet usage me plaît beaucoup; en général, je m'accoutume bien à toutes les dévotions du pays, et je suis vraiment Smyrniote. Au reste, je vous avoue que lorsque nous sommes à l'église de nos Messieurs, qui

nous sert de paroisse, la ferveur qui y règne et le concours des fidèles font oublier que nous vivons parmi les infidèles.

Nous espérons pouvoir bientôt nous mettre à l'ouvrage. On dispose un endroit pour installer provisoirement une classe, en attendant mieux.

Enfin, ma chère Sœur, il est temps de vous remercier de vos bons soins et de vos attentions. Oh ! que j'aime à vous le redire : Notre-Seigneur vous rendra tout. Veuillez offrir l'expression de mes sentimens bien affectueux à mes anciennes Compagnes, et compter sur le respect et la reconnaissance de votre soumise, etc.

Sœur MARIE GIGNOUX.

*Lettre de la Sœur GROUHEL, Supérieure des
Filles de la Charité de Smyrne, à la Sœur
CARRÈRE, Supérieure-générale des Filles de
la Charité.*

Smyrne, le 9 décembre 1839.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

Bien persuadée de tout l'intérêt que vous prenez à tout ce qui nous concerne, je m'en-presse de vous transmettre quelques détails touchant notre nouvelle position. Présument que les détails de notre traversée vous sont parvenus, je ne veux vous entretenir aujourd'hui que de notre arrivée à Smyrne. A peine fûmes-nous entrées dans le port, que nous vîmes arriver une embarcation. C'était M. Lepavec qui venait nous chercher pour nous

conduire à terre. Il nous conduisit directement à l'église de nos Messieurs, pour y rendre grâces au Seigneur de notre heureuse arrivée, et réclamer ses bénédictions pour notre chère entreprise. Nous nous rendîmes ensuite dans notre modeste maison. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour la parcourir dans tous les sens. Tout y est à faire. Cependant nous ferons en sorte de l'utiliser de notre mieux, jusqu'à ce que l'on puisse exécuter les travaux nécessaires pour organiser le service de l'œuvre qui nous est confiée.

Notre arrivée a fait une ~~v~~^e sensation dans Smyrne. On se réunissait en foule pour s'informer qui nous étions et ce que nous venions faire ici. Notre costume étonnait singulièrement tout le monde. Cependant personne ne nous dit rien de déplacé; et dès que l'on fut instruit des intentions qui nous avaient amenées en Orient, que de bénédictions on nous donnait ! La foule alors fit irruption dans la cour de notre maison, pour s'informer quand on pourrait nous parler et nous présenter des enfans pour nos classes. Je ne saurais vous dire combien les habitans

de Smyrne paraissent satisfaits de voir qu'ils ont des Sœurs de la Charité pour l'instruction de la jeunesse. Ce pauvre pays en effet est dépourvu de tout moyen d'éducation chrétienne. Une seule maison existe pour l'instruction des filles; et plaise au Seigneur que nous la fassions tomber bientôt! Car c'est la perte de la jeunesse, au point que Monseigneur l'Archevêque a fait jusqu'à présent tout ce qu'il a pu pour empêcher les familles chrétiennes d'y envoyer leurs enfans.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous avons reçu la visite de quantité de familles qui nous prièrent les mains jointes et les larmes aux yeux de recevoir au plus tôt leurs enfans. C'était un spectacle bien touchant pour nous, et déjà bien propre à nous faire oublier nos sacrifices et nos fatigues, que cette satisfaction générale, cette confiance et cet empressement à réclamer les petits services que nous étions venus rendre à ces pauvres gens. *O ma Sœur, me disait Madame la Chancelière du Consulat de France, si vous saviez combien de prières nous avons adressées au ciel pour obtenir que vos Supérieurs se décidassent à nous envoyer des Sœurs, et combien*

nous en faisons maintenant pour qu'on reçoive nos enfans dans vos classes! Ah! pourquoi n'avez-vous pas plus de place! car vous aurez tous les enfans de la ville. Nous en avons déjà plus de cent qui sont inscrites; et ce nombre se montera dans peu à plus de deux cents.

Vous apprendrez avec satisfaction que les usages asiatiques n'ont rien qui nous fasse peine : au contraire, vous ne sauriez croire combien ils nous amusent. Nos Sœurs sont on ne peut plus contentes, et je vous assure que nous ne changerions pas notre position pour tout au monde. Nous voyons tout le bien qu'il y a à faire ici, et combien il est facile de le faire; cette pensée nous porte sans cesse à la reconnaissance envers Dieu d'avoir bien voulu se servir de nous pour venir dans cette terre infidèle procurer la gloire de son saint nom et le salut des ames.

Mes Compagnes se joignent à moi pour vous prier d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel nous sommes, etc.

Sœur GROUHEL.



Lettre de M. DAVIERS, Supérieur de la Mission de Smyrne, à la Sœur CARRÈRE, Supérieure-générale.

Smyrne, le 9 décembre 1839.

MA RESPECTABLE SŒUR,

Il est de mon devoir de vous remercier du sacrifice que vous avez fait en envoyant de vos bonnes Sœurs partager les travaux de nos Missions : nous vous prions d'agréer nos sentimens de reconnaissance pour cette faveur qui doit contribuer à la gloire de Dieu.

J'espère que vous serez très-contente de ce nouvel établissement par lequel vous exécutez, sans le savoir, un projet formé il y a quarante-huit ans, et que les circonstances avaient trop retardé. Je me tiens assuré que

les Sœurs, sous la direction de la bonne Mère que vous leur avez donnée, feront beaucoup de bien. Je suis seulement fâché qu'elles soient logées trop à l'étroit, jusqu'à ce que nous puissions leur bâtir une maison assez vaste, pour laquelle elles ont un terrain tout préparé, situé à cinquante pas de notre Église. Dès que M. Etienne pourra nous envoyer de l'argent, nous commencerons à bâtir.

Comme les Sœurs paraissent bien animées de l'esprit de leur saint état, elles ne peuvent manquer d'avoir la bénédiction du Seigneur ; et nous nous ferons un plaisir, tous tant que nous sommes de Missionnaires, de contribuer à leur bien-être.

Agréez, je vous prie, les sentimens de respect avec lesquels je suis, en me recomman-
dant à vos prières et à celles de votre pieuse
Communauté,

Ma respectable Sœur, etc.

DAVIERS, *Missionnaire.*

*Lettre de M. LEPAVEC, Missionnaire à
Smyrne, à la même.*

Smyrne, le 29 janvier 1840.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je n'ai tardé à vous écrire que pour vous annoncer d'agréables nouvelles. J'avais appris avec un sensible plaisir le choix que vous aviez fait pour Smyrne, et dès lors mon cœur sentait le besoin de vous exprimer une vive reconnaissance; mais maintenant que j'apprécie l'excellence du cadeau que vous avez bien voulu nous envoyer, je vous prie, ainsi que toutes les Sœurs qui, par leur place ou emploi, leurs paroles ou leurs aumônes, ont contribué à cette bonne-œuvre, de recevoir mes sincères remerciemens joints à ceux de

tous les Smyrniotes auxquels votre Communauté a déjà rendu un service éminent.

L'arrivée de vos chères Filles a été pour nous, ma chère Sœur, un jour de joie, et pour la ville un jour de bonheur, mais aussi de curiosité. On se pressait tant sur leur passage, qu'il leur a fallu fendre la foule pour entrer un instant dans notre église, et se rendre chez elles. Votre habit a plu à tout le monde; la cornette seule a été trouvée extraordinaire, mais déjà on s'y habitue, et les Sœurs peuvent circuler dans la ville peut-être plus librement et avec plus de sécurité qu'en France. Dernièrement un grec hérétique en rencontra une dans la rue; aussitôt, frappé d'étonnement, il se mit à faire plusieurs fois le signe de la croix en s'écriant : *Venez, Jésus-Christ et sainte Vierge, voyez quelle nouvelle mode les femmes viennent d'inventer*. On aurait pu ajouter : Faites en sorte, Seigneur, qu'on l'imite assez pour faire disparaître l'immodestie qui blesse les regards, surtout pendant l'été. Mais laissons là l'habit et revenons à celles qui le portent.

Ma chère Sœur, voilà vos Filles de Smyrne bien occupées, et si la divine Providence nous

fournit une maison et des moyens de faire le bien, il faudra bientôt en augmenter le nombre. Elles sentent qu'elles peuvent faire un grand bien, et qu'elles ont une belle mission à remplir ici. Mais ce qui nous fait plaisir ainsi qu'à Monseigneur l'Archevêque, c'est qu'elles sont toutes en bonne santé et si contentes, qu'elles ne craignent pas de dire hautement qu'elles sont déjà Smyrniotes de cœur et d'ame.

La Sœur Ballimore s'est mise à la besogne quelques jours après son arrivée. Je lui ai envoyé des teigneux et des galeux. Elle a bien réussi pour la gale; je pense qu'il en sera de même pour la teigne. Malheureusement elle n'a pas encore sa pharmacie; ce qui l'empêche de se livrer à toute l'ardeur de son zèle. Nous avons ici il y a trois ans une société philanthropique établie et dirigée par des ministres protestans, qui, comme vous savez, ont d'immenses ressources. Elle fournissait indistinctement aux malades pauvres un médecin et des remèdes; mais ce médecin était un juif devenu protestant par intérêt, et ses services ne tendaient qu'à ravir à nos catholiques le trésor de la vraie foi et à les éloigner des Prê-

tres et surtout des Sacremens, si utiles et si consolans pour l'homme qui se trouve aux portes de la mort. Heureusement ce médecin est maintenant à Paris, et son départ a suffi pour dissoudre la société. Si Dieu daigne nous bénir, nous la remplacerons avantageusement et nous procurerons des aumônes à la bonne Sœur Ballimore, dont le travail augmente tous les jours. Nous souffrons de la voir privée de ressources; et elle doit souffrir plus que nous; car elle voit la misère et la douleur de près, et sans pouvoir les soulager comme elle désirerait. Mais ce qui doit la consoler, c'est que les œuvres de Dieu ne se font presque jamais sans obstacles.

Les Sœurs Gignoux et Barry ont ouvert leurs classes le 21 janvier, fête de sainte Agnès. Monseigneur l'Archevêque a bien voulu venir à huit heures célébrer la messe du Saint-Esprit dans notre église. Elle a été précédée du *Veni, Creator*, et suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement. Notre église était remplie comme aux plus grandes solennités; les élèves de nos classes de garçons s'y trouvaient réunis au nombre de deux cent quarante, et soixante petites filles déjà admises assistaient à la céré-

monie avec leurs parens. J'ai parlé à ce nombreux auditoire, et j'ai tâché de lui prouver que, pour remplir ses devoirs et faire son salut, l'homme doit à tout âge et dans toute condition craindre le Seigneur et marcher en sa sainte présence, et que c'est la première leçon que l'on doit s'efforcer de graver dans le cœur de l'enfance. J'ai dit ensuite la messe d'actions de grâces, à laquelle ont assisté toutes les filles admises; et je l'ai dite à l'autel de l'Immaculée Conception, dans l'intention de mettre cette école et les enfans qui la fréquenteront sous la protection de la Reine des Vierges. Après la cérémonie, Monseigneur l'Archevêque s'est rendu chez les Sœurs pour donner de nouveau sa bénédiction aux petites filles réunies dans les classes. Elles ont chanté en sa présence quelques couplets de cantiques que leur avait déjà appris la bonne Sœur Grouhel. Jusque-là tout allait bien; la joie était peinte sur la figure des maîtresses et des écolières. Mais il nous a fallu pendant cette journée et les suivantes voir couler de grosses larmes et entendre bien des supplications. Deux cent cinquante noms étaient inscrits sur la liste, et il n'y avait aux tables que qua-

rante-huit places. Cependant toutes voulaient être admises : quelques-unes de celles auxquelles on répondait qu'il n'y avait pas de place, disaient en pleurant : *Hé bien, je porterai un petit banc de chez moi, et vous me mettrez dans un coin.* Vous comprenez combien nous souffrons nous-mêmes d'être obligés de refuser ces pauvres enfans. Nous les consolons de notre mieux, et nous leur faisons espérer que bientôt nous aurons des classes plus vastes, et qu'on pourra les admettre toutes. Le premier bien que nos Sœurs devaient faire, c'était de détruire une école française, la seule qui fût ici, et qui était tenue par deux demoiselles qui méprisaient tellement la religion, que devant leurs élèves elles ne craignaient pas de blasphémer et de tourner en ridicule la prière, la confession et la sainte messe. C'était le rendez-vous des officiers de marine; et vous jugerez par là ce qu'était cette école, une seconde peste qui régnait à Smyrne. Elle contenait trente élèves. Aussitôt après l'arrivée de nos Sœurs, vingt-quatre la quittèrent pour prendre place dans leurs classes. Ces deux maîtresses n'ont plus maintenant que six élèves; et comme leur école

est leur seul moyen d'existence, si la misère ne les fait pas rentrer en elles-mêmes, elles seront bientôt forcées de chercher ailleurs de quoi subsister. Ces pauvres enfans se trouvent bien heureuses sous la conduite de la bonne Sœur Gignoux, et les parens le sont plus encore de les voir à l'abri des dangers qu'elles couraient.

Je borne là les détails que je voulais vous donner. J'ai la confiance qu'ils porteront la consolation dans votre cœur, et que vous agréerez ces prémices des travaux de vos Filles. En vous réitérant mes remerciemens et en me recommandant à vos prières ainsi qu'à celles de la Communauté, j'ai l'honneur d'être, etc.

LEPAVEC, *Miss. apost.*

Lettre de la Sœur GIGNOUX, Fille de la Charité à Smyrne, aux Sœurs du secrétariat de la Communauté à Paris.

Smyrne, le 30 janvier 1840.

MES BONNES ET CHÈRES SŒURS,

Je ne puis vous exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé en recevant vos chères lettres, surtout y retrouvant ce que j'aime tant, ce style du cœur qui fait qu'on se comprend malgré l'éloignement.

Vous apprendrez sans doute avec un vif intérêt que le 21 de ce mois nous eûmes le bonheur de commencer notre besogne; ce jour si long-temps désiré fut heureux et bien consolant sous tous les rapports. Monseigneur l'Archevêque a dit la messe, avant laquelle on a

chanté le *Veni, Creator*. M. Lepavec a prononcé un discours d'autant plus excellent qu'il a montré à toutes les classes et à tous les âges que le seul frein à opposer au mal se trouve dans le souvenir constant de la présence de Dieu. Partant de ce principe, il a facilement prouvé que cette crainte salutaire d'un Dieu présent doit être gravée dans le cœur de l'enfance par une éducation solide et chrétienne. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce jour-là on avait un nombreux auditoire : quoique le sermon fût en français, tous les parens y voulurent assister ; ce qui était très-convenable. Dieu veuille que ces vérités aient fait impression sur eux ! car sans doute plusieurs ont pu les comprendre. Immédiatement après, le respectable M. Daviers, Supérieur de la Mission, a donné la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Il lui fallait bien ce dédommagement en échange du sermon qu'il aurait bien désiré faire. Mais il avoua à notre bonne Supérieure qu'il ne le pourrait sans être ému jusqu'aux larmes, et qu'elles ne devaient pas couler en un si beau jour. Vous les comprenez ces douces et précieuses larmes : ce sont celles de la reconnaissance et de

la joie. Oui, chères Sœurs, ces bons et parfaits Missionnaires comprennent mieux que personne tout le besoin qu'avait la jeunesse de ce secours procuré par le zèle et la charité de la Congrégation et de la Communauté. Ils ont aussi fait la fête ce jour-là ; Monseigneur a donné congé à leurs élèves. On sent qu'on est de la même famille dans ces heureux momens où tous les efforts se réunissent pour atteindre le même but, *la gloire de Dieu et le salut des ames.*

Nous avons été *fort dévotes*, et restant à une seconde messe, celle d'actions de grâces, nous avons lieu d'espérer qu'une si longue séance déciderait plusieurs parens à rentrer chez eux. Mais il n'en a rien été, et de retour à la maison avec notre petit troupeau, nous avons passé un moment assez pénible. Ne pouvant admettre toutes les enfans, nous avons tâché de calmer un peu les parens, qui ne sont pas toujours raisonnables. Bref, nous avons reçu quelques complimens et plusieurs sottises ; mais vous savez qu'un peu de *philosophie chrétienne* rend indifférent à cette diversité d'événemens. Malgré ce petit tumulte, nos petites ont pris leurs places, et la classe fut

bientôt dans un ordre qui nous était nécessaire pour recevoir la visite de notre digne Archevêque. Après lui avoir chanté quelques couplets de cantiques auxquels ma Sœur supérieure les avait exercées, elles reçurent sa bénédiction et écoutèrent avec respect quelques mots que ce Prélat leur dit en grec.

Dans ma dernière lettre je vous disais tout mon chagrin de me voir dans l'impossibilité de placer sur l'autel une statue de la sainte Vierge. Voyez donc combien la providence est bonne ! La veille de l'ouverture, nos bons Messieurs nous envoyèrent la leur, et tout ce qui pouvait encore nous manquer ; en sorte que tout était vraiment bien ; et ce n'est pas une petite consolation pour moi d'avoir un autel dédié à notre bonne Mère. J'espère que ce sera un moyen efficace pour inspirer aux enfans une solide et vraie dévotion à l'Immaculée Marie.

Nous voilà donc à la besogne. Nos élèves semblent nous promettre de la bonne volonté. En France, vous ne les prendriez plus pour des enfans : ce sont des jeunes personnes de treize, quatorze, quinze et même seize et dix-sept ans, auxquelles vous donneriez vingt ans

et plus, si vous jugiez par le développement extérieur ; mais pour la raison, je ne puis encore vous en parler : nous verrons plus tard. La classe provisoirement disposée ne pouvant contenir que cinquante enfans, nos dignes Missionnaires pensent qu'il est bon de commencer par les plus âgées ; et cela est très-sage, car il est temps sans doute de disposer à la première communion des filles de quinze et seize ans ; et il y en a de cet âge qui ne l'ont point encore faite. De plus, nous nous sommes vues comme forcées de prendre d'autres jeunes personnes du même âge qui se trouvaient en de bien mauvaises mains, incapables surtout de leur inspirer aucun sentiment d'une religion qu'elles se font gloire de mépriser. Cette dangereuse école comptait près de quarante élèves ; aujourd'hui elle n'en a plus que six ; les autres sont entrées ici, et je vous assure que vraiment c'eût été bien dommage de priver ces enfans de l'éducation chrétienne qu'elles reçoivent avec tant d'avidité. Tout se passe d'une manière satisfaisante ; les pauvres, nos chers maîtres, premiers objets de notre sollicitude, ne sont point méprisés par les riches, auxquels nous avons tâché d'inspirer

le respect et l'amour pour les amis de Dieu. Je crois au contraire qu'il sera facile de les porter à les soulager.

Vous me demandez si rien ne nous manque ici? Hélas! pour répondre à la question, il faut vous dire que le bon Dieu nous fait la grâce de trouver bien légères les petites privations que nous avons à supporter, car elles nous mettent dans l'heureuse nécessité de pratiquer la pauvreté; mais que nos pauvres enfans s'en ressentiront par le défaut de local, et que celui que l'on a provisoirement disposé ressemble un peu à la délicieuse étable où notre divin Maître a pris naissance. Malgré cela, nos intéressantes Smyrniotes passent agréablement la journée avec nous, et dans l'intervalle des classes se font un grand plaisir de s'appliquer aux petits ouvrages manuels que nous leur enseignons : les parens leur font apporter leurs petits repas, et là sous un simple toit nous avons établi un réfectoire qui sert aussi de salle de travail. Il fait bon être en plein air; et gardez-vous de nous plaindre; le temps est si beau, que déjà on crie : Oh! qu'il fait chaud! Nous avons eu quelques jours de froid qui nous faisaient désirer de

trouver un moyen de garantir notre hangar des injures de l'air ; mais nous avons ici de grandes précautions à prendre contre l'incendie ; la construction ordinaire du pays rendant ces accidens très-fréquens et considérables. Grâce à Dieu, nous nous en tirerons, le temps est devenu fort doux. Pour mon compte je me trouve à merveille de cette température qui me semble être mon élément.

Adieu, mes bonnes amies ; on attend ma lettre ; je me hâte de la terminer.

Soeur MARIE.

*Lettre de la Sœur BALLIMORE, Fille de la
Charité à Smyrne, à M. ETIENNE.*

Smyrne, le 30 janvier 1840.

MONSIEUR,

Je croirais manquer au devoir de la reconnaissance si j'omettais de vous remercier encore et du fond de mon cœur de l'intérêt que vous avez porté à ma vocation pour les pays étrangers ; après Dieu, c'est à vous que je crois être redevable de l'exécution de ce dessein, si long-temps attendue et si ardemment désirée. C'est tout au plus si je crois à mon bonheur : quelquefois je me surprends à penser que c'est un rêve. Alors jetant les yeux sur tout ce qui m'environne, je me dis : Non, ce n'est pas une illusion ! J'y suis réellement !

Oui, c'est à Smyrne que je suis ! Oh ! que je me sens heureuse ! C'est vraiment ici que Dieu m'appelait. Vous le savez, monsieur, j'étais fort heureuse à Surgères ; j'étais aimée des pauvres et des riches ; une sainte cordialité m'unissait avec mes compagnes, et ma Supérieure m'honorait de sa confiance. Malgré cela je sentais que Dieu me voulait ailleurs : et je n'ai pu balancer un instant à sacrifier les satisfactions dont je jouissais pour suivre l'attrait de ma vocation. A présent je vais faire tous mes efforts pour témoigner à Dieu ma reconnaissance par une plus grande fidélité à mes devoirs. Je me trouve si heureuse, que je manque d'expressions pour vous le dépeindre. Je crois que si le bon Dieu ne fortifiait le cœur, il serait trop faible pour porter une telle joie ; le mien s'est dilaté au moins du double, j'en suis persuadée ; encore quelquefois la jouissance est si grande, que j'en suis oppressée.

Mais je vous entends me dire : *Cependant Dieu envoie des croix à ceux qu'il aime, et vous vous rappelez sans doute que dans la dernière instruction que vous eûtes la bonté de nous adresser, vous nous dites : Vous aurez*

des croix ; et malheur à vous , si vous n'en aviez pas ! Je ne sais quelles impressions ces paroles ont produites sur mes compagnes ; ce que je sais , c'est que dans les premiers jours de notre arrivée , elles me causèrent bien du trouble , lorsque je me sentais si heureuse. Mais Dieu tout bon y a pourvu ; il m'a envoyé des croix , et je vais vous les faire connaître.

La première , c'est de ne pouvoir parler la langue de nos pauvres malades. Aussitôt qu'il m'en arrive un , vite il me faut ma Soeur Barry , qui de son mieux me donne tous les détails de la maladie et redit ce que je crois nécessaire ; mais cela n'est jamais comme quand on peut dire et entendre soi-même. Mais c'est bien autre chose encore quand je ne puis avoir cette chère Soeur ; alors il me faut avoir recours à ma Soeur Mirza ; et cette pauvre Soeur , comme vous savez , ne sait pas assez le français pour exprimer ses propres pensées ; comment faire pour me dire celles des autres , ou pour leur traduire les miennes que je ne puis lui faire comprendre ? Aussi je sens la nécessité d'apprendre promptement cette langue difficile , et autant qu'il est en mon pouvoir je ne manque pas de consacrer

à l'étudier le temps que ma Soeur Supérieure a bien voulu m'accorder pour cela. Si comme Josué je pouvais arrêter le soleil, je le ferais quand je suis à l'étude ; les journées seraient alors bien longues, je vous assure. Ce qui augmente encore ma peine, c'est qu'elle doit durer encore long-temps, du moins à en juger d'après les apparences. Pourquoi croirais-je pouvoir apprendre le grec plus vite que M. Cros, qui depuis deux ans et demi qu'il est ici ne se trouve pas encore en état de confesser dans cette langue ? Il est vrai que M. Lechartier a mis moins de temps à l'apprendre ; mais c'est que lui a eu le bonheur (si cependant c'en est un) d'arriver ici pendant une forte peste. Pendant ce temps, où ici on reste enfermé chez soi comme dans une prison, il a pu tout à loisir se casser la tête à apprendre cette langue de manière à pouvoir prêcher en grec au bout de six mois. Je suis loin de désirer l'arrivée de la peste, bien qu'elle pût me procurer le même avantage. La seule pensée de cette maladie est pour moi une autre croix bien difficile à porter. Quoi, monsieur, serais-je réduite et contrainte à ne pas sortir pour aller voir mes chers maîtres et leur rendre

mes petits services? à les savoir souffrans et ne pouvoir aller à leur secours? Et cela pour fuir un mal duquel je n'ai aucune appréhension, que même je désire avoir; car si une fois je l'avais eu je pourrais en toute sécurité soigner ceux qui en seraient atteints. Vous rendre ce que je souffre par cette pensée, cela m'est impossible. Je suis obligée d'en détourner mon esprit; car j'en serais accablée; la mort me paraît mille fois préférable. Je ne sais ce que je serais capable de faire dans le cas où on voudrait me forcer d'abandonner le service des malheureux lorsqu'ils auraient plus besoin de mes soins. Assez sur cet article; il me fait mal.

Venons à la troisième croix : c'est de me voir privée d'une pharmacie et d'être par là dépourvue de tout moyen de soigner les malades. Jugez de ce que le cœur doit souffrir dans une semblable position! Ceux qui ont recours à nous commencent à être en grand nombre; ce sont en général des malades abandonnés des médecins depuis quatre, cinq, six, huit ans et plus; ce sont des maux de tout genre, auxquels je comprends que nous pouvons porter du soulagement. J'espérais trou-

ver des médicamens dans les dernières caisses qui nous sont arrivées. Vain espoir ! Oh ! je vous en supplie, faites que je ne reste pas long-temps dans cette triste position.

Je vous ai dit les peines ; il faut vous dire aussi les consolations. Ces bonnes gens sont si touchés de voir que nous ayons quitté notre patrie et avec elle tout ce qui nous était cher, qu'ils ne cessent de nous charger de bénédictions. *Ils nous souhaitent une place dans le plus haut du ciel ; ils demandent qu'un rayon de la clarté céleste nous éclaire ;* ils nous recommandent à la sainte Vierge et bénissent Dieu de notre arrivée ; ils appellent ce jour-là heureux : enfin il serait trop long de vous faire l'énumération des promesses de bonheur, et des souhaits qu'ils nous font. Il est des femmes qui dans le milieu de la rue viennent nous faire de grands saluts, puis nous caressent et semblent heureuses d'avoir pu nous toucher. Une autre satisfaction, c'est de voir tout le respect et la confiance que tout le monde a pour nos messieurs. Au reste ils sont si édifiants, que cela ne m'étonne pas. Je suppose que c'est leur modestie qui attire tant de monde aux offices de leur église.

Si je me suis permis de vous écrire une si longue lettre, c'est que je compte d'une part sur votre indulgence à me pardonner l'ennui qu'elle vous causera, et de l'autre sur votre zèle à me procurer le plus tôt possible des moyens d'adoucir les croix dont je vous ai parlé.

J'ai l'honneur d'être etc.

Sœur LOUISE.

*Lettre de la Sœur GIGNOUX, Fille de la
Charité à Smyrne, à la Sœur CARRÈRE,
Supérieure-générale.*

Smyrne, le 6 juin 1840.

MA TRÈS-HONORÉE MÈRE.

Avec quel sentiment de joie et de bonheur je viens vous exprimer toute ma reconnaissance ! Il tardait bien à mon cœur de payer ce tribut ; car votre bonté maternelle nous donne de telles preuves de tendresse et de sollicitude, que nous ne pouvons oublier ce titre qui nous est cher : celui d'*enfans privilégiés*. Oui, ma très-honorée Mère, cette prédilection, nos cœurs la ressentent et savent l'apprécier ; aussi plus nous envisageons les admirables desseins

de la divine Providence en nous conduisant ici, plus nous aimons à nous rappeler que vous l'avez admirablement secondée dans l'accomplissement de son œuvre. Oh ! combien cette pensée augmente notre gratitude !

Ici tout parle de vous dans la petite famille, qui, quoique plus nombreuse depuis l'arrivée de nos Sœurs, gardera toujours son nom, parce qu'il exprime mieux l'étroite union qui règne parmi les membres qui la composent.

Nos enfans tâchent aussi de vous témoigner leur reconnaissance ; tous les jours elles adressent à Dieu d'innocentes prières ; et plusieurs nous font espérer qu'elles seront assez efficaces pour attirer sur vous et sur tous nos Supérieurs un surcroît de grâces. Quelques-unes sont vraiment d'une ferveur angélique, et nous donnent de la consolation par leur sincère piété et leur application aux moindres devoirs. Lorsque dans la conversation nous leur disons qu'elles vous doivent ainsi qu'à nos Missionnaires de France tout le bonheur dont elles jouissent, les yeux se remplissent de larmes et nous font bien voir ce qui se passe dans le cœur. Quelques-unes prennent la liberté de vous écrire ; nous avons pensé

que vous verriez avec plaisir ces petites Asiatiques vous adresser elles-mêmes leurs remerciemens. Aussi n'avons-nous pas voulu corriger les fautes de style, ni celles de français, afin que vous vissiez ce que leur dicte la simplicité du cœur. Dans le nombre qui augmente tous les jours, il s'en trouve à la vérité quelques-unes qui excitent notre vigilance et notre sollicitude. Privée jusqu'à présent de ces principes religieux, seule digne efficace contre le torrent des passions, cette pauvre jeunesse ignore qu'elle les doit combattre : beaucoup plus développées que ne le sont en France les filles de leur âge, elles ont ici besoin d'une surveillance très-assidue. Mais tout cela, loin de nous décourager, nous ranime au contraire. Dieu aidant, nous espérons lui attirer ces jeunes cœurs; et lui-même alors leur fera comprendre qu'il les a créés pour lui seul, et qu'il est surtout jaloux de ces prémices qu'elles lui dérobent, pour les donner à la créature.

Vous avez grandement raison, ma très-honorée Mère, de me recommander de ne point me prévaloir; ce serait en effet chez moi la plus grande des folies; car je ne peux

ouvrir les yeux sans voir qu'il m'est tout-à-fait impossible de faire le moindre bien, n'ayant pour tout *bien* en moi que d'immenses misères. Mais je compte beaucoup sur les autres; et cette pensée soutient. Je sais que par l'union de prières et par le zèle de nos Sœurs nous pourrons tout; alors je me glisse doucement parmi elles pour ramasser un peu.

Recevez, ma très-honorée Mère, la parfaite assurance du profond respect, etc.

Sœur MARIE.

*Lettre de la Sœur GROUHEL, Supérieure
des Filles de la Charité à Smyrne, à
M. ETIENNE.*

Smyrne, le 9 février 1840.

MONSIEUR,

Je ne présumais pas pouvoir vous écrire par ce courrier; mais comme il se trouve en retard d'un jour, je saisis avec empressement ce jour qui se trouve un dimanche, pour m'entretenir avec vous; car les jours de la semaine sont tellement employés que nous n'avons plus à peine le temps de nous voir que le soir. Dès sept heures du matin nos deux Sœurs Gignoux et Barry commencent leur classe jusqu'à onze heures. A une heure les enfans reviennent, et à deux la classe s'ouvre jusqu'à quatre. Ensuite elles travaillent avec les enfans jusqu'à cinq heures. Nous faisons alors

notre lecture, puis l'oraison. Ma Sœur Ballimore est toute la journée à voir les malades ou à les panser. Quant à moi, je prépare l'ouvrage des enfans ; car si nous avions un ouvrier, elles viendraient à six heures du matin et resteraient jusqu'à huit heures du soir, si nous le voulions, tant elles ont de bonne volonté pour tout ce que nous désirons leur montrer. Mais nous ne sommes pas assez nombreuses pour le moment. Il nous faudrait une Sœur pour le travail, une de plus pour les malades, une de plus aussi pour la classe ; car quand les constructions seront terminées, il nous faudra ouvrir une nouvelle classe. Il serait même à désirer qu'on nous envoyât les Sœurs avant qu'on ait terminé les bâtisses ; car elles pourraient en attendant apprendre la langue du pays. Voyez, monsieur, si notre bonne et respectable Mère générale veut bien faire trois heureuses de plus ; et dites-moi dans votre prochaine si je puis espérer de voir s'accroître le nombre des ouvrières, puisque la moisson est si abondante. Oui, déjà nos enfans nous donnent beaucoup de satisfaction, et notre seul chagrin est de voir que tant d'autres soupirent après le moment de

leur admission, et de nous voir forcées de rejeter leurs demandes. Parmi celles que nous avons admises il en est plusieurs de dix-sept et de dix-huit ans. Vous seriez étonné de voir les progrès qu'elles ont déjà faits et le changement qui s'est opéré en elles. L'affection qu'elles nous portent en général nous met à même d'en faire ce que nous voulons. Aussi les parens n'en reviennent pas ; ils ne peuvent s'expliquer le changement qu'ils aperçoivent dans leur conduite. *Nous ne savons pas, nous disent-ils, ce que vous faites à nos enfans ; mais elles ne tiennent plus chez nous ; elles voudraient être à demeure chez vous.*

Voyant le bien qui s'opère si visiblement, et les bénédictions du ciel descendre en si grande abondance sur nos travaux, vous devez penser combien je me trouve heureuse, et combien je remercie le Seigneur de la grâce qu'il m'a faite. Unissez vos actions de grâces aux miennes, et obtenez-moi la correspondance à ses desseins.

Veillez bien agréer l'hommage etc.

SŒUR GROUHEL.

*Lettre de la Sœur GIGNOUX, Fille de la
Charité à Smyrne, à M. ETIENNE.*

Smyrne, le 8 juin 1840.

MONSIEUR,

Il me fut impossible de venir vous remercier, comme je le désirais, au départ du précédent courrier, nos chères enfans se trouvant en retraite. Mais il est bien juste aujourd'hui, en vous donnant des nouvelles de ces petites, de vous faire partager les consolations qu'elles nous donnent.

Toutes celles qui avaient déjà fait la première communion ont été admises à faire la retraite avec celles qui s'y préparaient, et elles nous ont vivement exprimé le désir de la faire chaque année; car elles ont goûté et

bien suivi les exercices. C'était cependant quelque chose de bien nouveau pour elles; car dans ce pays on ignorait ce que c'était qu'une retraite. Plusieurs même commencent à s'adonner à l'oraison; et sur la demande qu'elles en ont faite, ma Sœur Supérieure a bien voulu leur permettre de se réunir tous les jours avant la messe dans la classe pour y consacrer quelques momens. Notre bonne Sœur Barry leur a facilité le commencement, et je crois qu'avec la bonne volonté que le divin Jésus a mise dans ces jeunes cœurs, nous les verrons avancer dans la vertu.

La retraite a été donnée par M. Lepavec. Son zèle que vous connaissez s'est surpassé dans cette circonstance. Il comptait que Dieu ferait tout; *car*, nous disait-il, *le temps me manque*. Sa confiance n'a pas été trompée : ses instructions, puisées quelques instans près de l'autel, étaient si touchantes, si remplies de cette onction sainte qui agit sur le cœur, que nos enfans en sortaient vraiment pénétrés. Nous voyons avec plaisir que les cœurs sont vraiment une terre heureuse, où la parole de Dieu se grave amoureusement et porte du fruit. Elles sentent vivement ce qu'on veut

faire pour elles, et leur reconnaissance pour tous les bons Missionnaires nous donne de la joie. Aussi aimions-nous à prier pendant ces saints jours pour ceux qui sont en France, et vous pensez que votre nom s'est souvent offert à la mémoire, et plus encore au cœur.

Ce n'a pas été une petite jouissance pour nous que le beau jour de la première communion. Ce jour a été bien précieux sous tous les rapports. Il nous mettait sous les yeux les prémices de la moisson que nous avons à recueillir. La cérémonie du soir a été bien édifiante; la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la sainte Vierge sont des choses nouvelles pour ces pays. Les plus âgées de nos jeunes personnes ont comme les enfans pris part à la cérémonie. Maintenant priez pour la persévérance et l'accroissement de ce bien; mais surtout, monsieur, priez pour les pauvres maîtresses, et pour *la plus misérable*. Ah! combien on se trouve confondu par la fidélité de ces enfans! Et puis, comme Notre-Seigneur est bon de nous donner une pareille consolation, la seule à désirer en cette vie, la seule dont toujours nous aurons soif, la seule enfin que nous lui de-

mandons sans crainte, puisqu'elle doit concourir à sa gloire !

Je ne me lasse pas, comme vous voyez. Cependant il faut terminer ; et je ne le ferai pas sans vous exprimer toute ma reconnaissance pour l'envoi des livres. Nous voilà maintenant bien fournies et capables de faire facilement notre besogne. Excusez ma longue lettre ; j'y vais tout simplement, car je sais que vous ne craignez pas les détails sur cette petite famille.

Recevez la vive assurance du respect, etc.

Sœur MARIE.

*Lettre de la même aux Sœurs du secrétariat
de la Communauté à Paris.*

Smyrne, le 6 juillet 1840.

MES BIEN CHÈRES SŒURS,

Il y a bien long-temps, ce me semble, que je ne vous ai donné signe de vie. Je veux aujourd'hui rompre mon silence et vous donner quelques détails qui vous intéresseront.

Je ne vous parlerai pas des incommodités que nous éprouvons durant ce premier été que nous passons sur le sol d'Asie. Vous savez sans doute ce que peut faire souffrir un ciel brûlant et toujours serein ; point de pluie depuis trois mois, et cela peut durer ainsi jusqu'au mois de novembre où les chaleurs deviennent un peu moins fortes.

N'allez pas cependant nous plaindre; car vraiment vous auriez grand tort. Tout nous pèse si peu, que ces petites souffrances sont le sujet de la récréation; et puis, n'est-il pas temps enfin de rencontrer quelques petites branches destinées à composer ce faisceau qui doit être offert au céleste Epoux? Oh! comme le mien est petit! ma moisson est si chétive! Je ne sais pas trouver, et encore moins ramasser. Aidez-moi donc, et bien vite. Selon votre demande je vous associe toutes à nos petits travaux, et j'aime à vous mettre souvent à ma place au milieu de nos chères Smyrniotes. On y brûle, on y respire à peine; et cependant on se porte à merveille. Quelle bénédiction visible, chères Sœurs, que cette augmentation de force, de courage et de santé! Soyez reconnaissantes pour nous et avec nous; puisque *c'est tout un*, et priez ce bon Sauveur que tout cela s'use à son service, et pour sa seule gloire.

Jouissez encore avec nous; bientôt nous aurons le divin Maître dans notre demeure. Que nous sommes donc heureuses! La chapelle va être terminée, et dans l'Octave de saint Vincent la bénédiction en doit être faite

par notre digne Archevêque. La demeure de notre céleste Epoux sera petite et simple ; mais il voit bien pourquoi ; la majeure partie du local doit être réservée pour nos chères petites ; deux larges portes la séparent d'une classe immense dans laquelle pourront entrer trois cents enfans tous les jours à l'heure de la messe, après laquelle on refermera les portes, et nos enfans se rendront dans les classes. Par ce moyen nous mettrons fin à une petite procession quotidienne qui amuse plus les Smyrniotes que nous-mêmes, et nos enfans n'en seront que plus recueillies pendant la sainte messe.

Je ne vous ai rien dit encore de nos processions de la Fête-Dieu, et il est juste de vous en parler, car vous avez contribué à les embellir. A Dieu seul en soit la gloire ! Mais tout a été bien, si ce n'est qu'il nous a été pénible de ne point voir tout le respect convenable dans les spectateurs, qui du reste étaient pour la plupart infidèles ou hérétiques. Espérons toutefois que ce spectacle si nouveau pour eux ne laissera pas de leur être profitable. La modestie et le recueillement de nos jeunes personnes ont été admirés et cités

comme chose rare dans Smyrne. Les reposoirs, quoique bien simples, ont excité la curiosité des Turcs, des Grecs, etc. Malgré notre pauvreté nous en avons deux. Celui de ma Sœur Supérieure était riche, majestueux : le second, dit celui des Filles, était d'une élégante et belle simplicité ; il était bleu et blanc. Nos petites ont travaillé avec beaucoup de zèle à confectionner une grande quantité de guirlandes. C'est notre coup d'essai, et je trouve qu'il n'a pas mal réussi.

Nous commençons à faire connaissance avec les Turcs ; les femmes viennent se faire traiter par notre Esculape, ma Sœur Ballimore, et nous leur disons alors un petit bonjour, qu'elles nous rendent de bon cœur en nous faisant quelques caresses. Elles nous promettent déjà de nous confier leurs filles, pour leur apprendre, disent-elles, à travailler. Nous avons été dernièrement conduire nos enfans en promenade à la montagne Turque. Il nous tardait de la connaître. C'est l'ancienne ville de Smyrne, qui fut engloutie par un tremblement de terre, et on n'y voit plus que les ruines d'un château, et l'amphithéâtre où saint Polycarpe eut le bonheur de

souffrir le martyre. Les Turcs habitent maintenant le bas de la montagne, où se trouvent leurs tombeaux, que nous avons aussi visités. Quel sentiment laisse dans l'ame cette vue ! et surtout dans le cœur ! De notre terrasse nous les apercevons. Eh ! mon Dieu, disons-nous souvent, tous ceux-ci ne vous ont point connu, et ceux-là ne vous connaissent pas encore ! Ah ! bonnes Sœurs, redoublons nos demandes et sollicitons pour nos frères cette lumière divine. Que toutes vous regardiez fréquemment notre pays, où sur une immense population, le bon Maître n'a que la plus petite partie : des cœurs fervens sauront comprendre comment on peut le dédommager.

Adieu, mes bonnes et chères Sœurs, agréez les sentimens, etc.

SOEUR MARIE.

Un événement déplorable, mais qui semble avoir été ménagé par la Providence, n'a pas tardé à donner occasion aux Filles de la Charité de Smyrne de déployer aux yeux des infidèles et des hérétiques toutes les ressources, toute la puissance et toute l'énergie de leur charité. Un affreux incendie se déclara dans cette ville le 28 juillet 1844, avec une violence dont on n'avait pas vu d'exemple. Il dévora près des deux tiers de la ville, sans que l'on pût mettre le moindre obstacle à ses ravages. Une foule innombrable de malheureux se trouvèrent aussitôt privés de toute ressource et d'asile. Saint Vincent reparut dans ses Filles au milieu de cet affreux désastre. Elles présentèrent sur cette terre étrangère un des plus beaux spectacles que la charité ait jamais offert au monde pour la gloire de la Religion. Voilà comme en parle un journal de Smyrne, au moment même de l'événement :

« Dire qu'il y a depuis quelque temps des Sœurs de la Charité à Smyrne, c'est faire savoir à tous ceux qui ont une idée de la piété et du sublime dévouement de ces vertueuses Filles, qu'il y a eu des actes d'humanité, d'in-

telligente compassion, de charité bien entendue, dont elles seules sont capables. Leur modestie s'est alarmée aux premiers renseignements que nous avons essayé de leur faire demander. Loin de vouloir qu'on parle d'elles, elles nous font supplier de garder le silence sur leur conduite, parce que, disent-elles, elles n'ont rien fait !... Elles n'ont rien fait !... Et depuis le premier jour, bravant les ardeurs d'un soleil de 50 degrés, on les a vues constamment parcourir toutes les parties de la ville incendiée, pour prodiguer leurs secours et leurs consolations aux Turcs, aux Grecs, aux Juifs, à tous ceux qui souffraient ! Elles n'ont rien fait ! elles, faibles femmes, jetées depuis quelques jours seulement, par leur pieuse vocation, dans un pays dont elles ne connaissent ni les mœurs, ni les usages, ni les langues, et que l'on voit à toute heure du jour dans les hôpitaux, dans les casernes, dans les lazarets, faire des distributions de pain, de médicamens, soigner les malades, panser les plaies les plus hideuses ! Elles n'ont rien fait ! Et rentrées dans leur sainte demeure, accablées de fatigues que la charité peut seule faire supporter, elles se trouvent

encore entourées de centaines d'infirmes, de femmes et d'enfans, souffrans ou blessés, qui viennent implorer des remèdes et du pain ! Elles n'ont rien fait !.... Mais qu'avons-nous encore à dire que toute la ville n'ait déjà dit mille fois avant nous, et mieux que nous, sur l'admirable conduite des dignes Filles de saint Vincent de Paul ? Voilà comment nous comprenons la charité chrétienne ; voilà ce qui fera toujours plus de prosélytes que les plus beaux sermons. »

*Lettre de la Sœur GIGNOUX, sur l'incendie,
à M. ÉTIENNE, Procureur-général.*

Smyrne, le 1^{er} août 1841.

MONSIEUR,

Si vous avez eu la charité de vous souvenir de moi en partageant ma joie et mon bonheur, de mon côté je ne vous ai point oublié, et il suffit pour cela d'être membre de cette famille qui est la vôtre. La seule reconnaissance en impose le devoir ; jugez si alors le cœur peut oublier....

Oui me voilà , je l'espère, liée à la Croix, à la belle vocation, à la chère Communauté, et cela pour toujours !.... Oh ! que cette pensée procure de jouissance !.... C'est bien à présent qu'il faut publier les miséricordes et

la bonté de ce Dieu , qui est si bon à ceux qui l'aiment ou qui veulent l'aimer, mais encore à ceux qui reviennent à lui après l'avoir longtemps oublié et offensé.

Notre bonne Mère a dû vous donner des détails sur le triste événement qui nous a empêchées d'être orphelines pour quelques jours ; sa présence est bien nécessaire dans une pareille et si fâcheuse circonstance. La douleur est accompagnée d'une grande joie, puisque nous avons été assez heureuses pour donner nos soins à cette foule de malheureux ; non, il n'est pas possible d'exprimer ce qu'on éprouve alors. Vous auriez vous-même ressenti cette consolation en nous voyant au milieu des Turcs, des Juifs ; nous ne pouvons, il est vrai, leur montrer la Croix, y élever leurs pensées, leur parler de cette autre vie, terme des souffrances et des douleurs ; mais du moins désirons-nous leur prouver que c'est cela même qui met dans nos cœurs l'amour de nos frères et le désir ardent de leur faire du bien. Ce langage sera entendu, nous l'espérons, et le moment viendra où ce qui fait leur admiration parlera intelligiblement à leur cœur.... Comme il faut prier pour hâter

ce moment désiré ! J'y invite beaucoup les ferventes Compagnes de Paris, bien que le zèle qui les anime me soit connu et n'ait guère besoin d'être excité.

Ma santé semble s'être fortifiée et se trouve à merveille de ces courses dans les camps et les lazarets. A mon tour je fais le charlatan. Notre chef, Sœur Louise, nous honore de la plus haute confiance, en nous confiant la boîte aux onguents et la sage distribution des sirops, tisanes et pilules. Sans orgueil, je puis vous dire que Sœur Marthe Villatte, Sœur Gelas et moi ne remplissons *point mal* notre office *provisoire*. Quoique bien novices, nous faisons les *entendues* et les *savantes*, et donnons fort gravement des consultations aux gens du Gouverneur, qui nous arrêtent à la porte du palais et nous entourent, nous écoutant comme des docteurs ; c'est au reste le nom que l'on nous donne en réclamant secours, depuis l'événement qui nous oblige à aller partout donner des soins aux malheureux incendiés. *Signores docteurs francs, ici, ici* ; c'est le cri qu'on entend de tous les côtés.

C'est vraiment curieux de voir deux ou trois petites cornettes entourées de tous ces

Turcs, Juifs, etc. Nous aurons probablement quelques élèves de plus, car ces pauvres petites Juives nous font si bon accueil, que plusieurs parens nous les offrent avec plaisir. « Vous ne ferez donc pas attention à la nation, » me dit un d'eux, en nous offrant sa fille; et il parut tout surpris de la réponse que nous fîmes, lui assurant que nous ne rejetions personne.

Savez-vous bien que nous avons appris quelques mots de cette certaine langue juive, qui n'est qu'un mélange d'italien et d'espagnol, et par conséquent moins difficile que notre grec, que pourtant nous n'abandonnons pas. Je commence à oser le parler à mes enfans, au risque de les faire rire quelquefois; mais je leur rends la pareille lorsqu'elles me tournent mal le français. J'ai vu que c'est-là le moyen le plus court; il faut vaincre la timidité, et parler bien ou mal, pour se faire à une langue étrangère. Nos leçons ont été suspendues pendant ces temps-ci, et comme nous n'avons eu à traiter qu'avec les Turcs et les Juifs, nous n'avons point trouvé l'occasion d'*écorcher* le grec.

Tous les jours, en revenant de nos excu-

sions, nous nous faisons mutuellement part de la joie que nous donne cette moisson, et nous disons souvent : Oh ! si M. Étienne était ici en ce moment, comme il jouirait !.... C'est effectivement un temps qui nous rappelle celui où saint Vincent secourait la Lorraine. Il est vrai qu'il faut anticiper sur l'avenir pour que le rapprochement soit parfait, puisque les Missionnaires n'ont pas encore la consolation de pouvoir travailler au salut des âmes.

J'éprouve une grande paix à me tenir comme de la cire entre les mains de tous nos Supérieurs, afin qu'ils puissent disposer de moi en tout ce qu'ils voudront. Il faut bien vous assurer de cette disposition, afin que, dans la nécessité, vous soyez sûr de m'y trouver, toujours *moyennant* la grâce de notre bon Maître.

Notre bonne Supérieure n'ayant pu vous donner les nouvelles de la distribution de nos prix, me charge de le faire. Ce fut un moment de bien douces jouissances et d'une vive émotion pour nous toutes, et pour les parens qui s'y trouvèrent. Quinze musiciens nous furent envoyés par l'amiral, que nous avions invité; et cela a contribué à embellir la fête.

Après un discours prononcé par un Missionnaire, la joyeuse impatience des Élèves a été satisfaite. La musique annonça les premières nominations, et accompagna ainsi chaque classe de ses bruyans refrains. Nous avons mis la cérémonie dans la soirée, afin d'avoir un peu de fraîcheur, et en plein air sous nos arbres ; on était très-bien, et toutes nos petites vêtues de blanc, rangées en cercle et séparées des personnes du dehors, offraient un bien joli coup d'œil.

Je termine en vous assurant de nouveau de la reconnaissance, etc.

SCŒUR MARIE.

*Lettre de la même à M. ALADEL, Assistant
de la Congrégation de Saint-Lazare.*

Smyrne, le 10 août 1841.

MONSIEUR,

Déjà vous savez le sujet du retard de la lettre qui vous était annoncée. Ma missive à notre zélatrice a dû vous mettre au courant de tout ; maintenant il est bien juste de vous faire partager aussi nos joies et nos douleurs, et ce sera par quelques détails sur les suites du malheur que Smyrne vient d'éprouver.

L'affreux incendie, en faisant disparaître toute la ville juive, une partie considérable du quartier turc et quelques maisons grec-

ques, laisse, comme vous le pensez, un grand nombre de victimes en proie à toute l'horreur de la misère. La première pensée des Missionnaires a été de réunir chaque nation dans le même asile, et là de tenter les moyens de les soulager; l'entreprise semblait difficile, mais elle ne l'était point encore assez pour arrêter le zèle dont ils sont remplis et qu'ils ont su communiquer à d'autres. Dès le premier jour une souscription fut ouverte, et le succès dépassa l'attente; bientôt tout fut organisé de façon à procurer deux distributions chaque jour, en sorte que trente ou quarante mille infortunés, demeurés sans la moindre ressource, se trouvent logés, nourris, vêtus, etc., et bénissent, sans cependant la connaître, la main qui les assiste.... « Sans » les Francs, disent-ils, nous étions perdus; » c'est vous qui êtes ces bons qui sont encore » sur la terre pour faire le bien; nos Turcs » ne le font pas comme vous, etc. » Et ce sont des Turcs qui nous tiennent ce langage! En voyant leur étonnement et leur reconnaissance, vous pensez bien que nous ne manquons pas de leur dire, avec précaution toutefois, que cette charité qui leur semble si belle

ne se rencontre que dans la Religion chrétienne, seule véritable.

Maintenant il faut vous dire quelle consolation ce fut pour nous de pouvoir voler au secours de nos frères dès le premier instant, et combien nos faibles services furent rendus avec des transports de joie que je ne puis vous exprimer. Vous les comprenez, au reste, j'en suis sûre.

Parmi cette multitude, près de cinq cents hommes, femmes ou enfans, sont blessés, soit par des chutes qu'une fuite précipitée causa à plusieurs, soit par le feu lui-même, d'où ils ne parvinrent à se retirer que lorsqu'il leur eut ouvert le passage. Sous un ciel comme celui de Smyrne, ces dangers sont plus grands encore : les chaleurs étant très-fortes cette année, la contagion aurait été à craindre, sans les précautions prises pour arrêter les progrès de ces plaies devenues très-graves. Jugez, mon bon Père, quelle belle moisson pour la petite famille de Smyrne ! Toutes ont travaillé et travaillent encore ; chaque jour les unes partent et se rendent dans les camps, les autres dans les lazarets, et sur la montagne, où l'on en

découvre qui, quoique sous un toit hospitalier, manquent pourtant de tout le reste, et nous reçoivent comme des Anges descendus du Ciel. C'est un spectacle vraiment attendrissant et déchirant tout à la fois.

Pour mon compte, je ne puis vous dire tout ce que le cœur éprouve de consolations au milieu de ces infortunés, mais plus grandes que jamais, puisque c'est maintenant que les délices du saint état se font mieux sentir.... Voilà, sans doute, les fêtes de la noce divine que l'Epoux céleste a daigné contracter avec une misérable telle que moi... Je vous donnerai les détails qui la concernent au prochain courrier, car cette lettre suffira à peine pour vous communiquer toutes les nouvelles du moment.

Et puis, bien que les maux ne puissent être guéris alors, ils seront du moins un peu diminués et nos occupations moins fortes. Voici deux dimanches que nous nous contentons d'une messe basse, et nous partons aussitôt avec nos provisions, et le long des chemins on nous arrête jusqu'à trente fois et plus pour panser des malades : le plus souvent, nous installons notre pharmacie portative à terre,

d'autres fois nous entrons dans les maisons ; c'est vraiment un coup d'œil. Croiriez-vous que je travaille de toutes mes forces sans éprouver la moindre fatigue ! Les longues courses et le service presque continu ne se font ressentir qu'aux pieds, qui le soir sont un peu malades ; le lendemain on ne le sent plus, et l'on part avec le courage de la veille... Avouez que ce sont-là de belles vacances ; avais-je raison de vous dire que je pensais bien pouvoir travailler à ce que Notre-Seigneur voudrait de moi, et qu'il ne fallait pas s'inquiéter de ma faible santé ?

Comme la Providence est toujours admirable ! C'est aussitôt et le même jour que les prix furent donnés que le feu a éclaté, en sorte que nous autres, Sœurs des classes, nous nous trouvons libres de nos occupations ordinaires, et pouvons nous consacrer entièrement à l'œuvre pressante. Jusqu'à votre petite Sœur Villatte qui fait des merveilles, en me disant tout bas : *Je n'en ai jamais tant fait ; c'est la première fois.* Votre Fille Sœur Marie peut en dire autant pour certaines entreprises, telles que celles de remettre les pieds foulés, de traiter d'autres

maladies graves, etc. Mais la protection de saint Vincent nous aide et nous soutient : puisse son nom être béni de tous les malheureux ! Puisse surtout notre Religion sainte être connue de ces infidèles ! On est généralement persuadé que cette épreuve aura des suites salutaires par la profonde impression que fait sur eux cet élan des Catholiques empressés à les secourir. Il n'y a qu'un instant qu'un Juif, en considérant les tristes restes de la ville détruite, disait qu'il était très-heureux que les Catholiques eussent été épargnés : « Au moins ils partagent avec nous ; les Juifs ne le feraient pas, » disait-il à celle de nos Sœurs qu'il conduisait chez les malades.

Aidez-nous bien à remercier Notre-Seigneur qui, malgré notre indignité, nous associe cependant aux travaux de ses Ministres, et demandez-lui que, par l'anéantissement continuel de nous-mêmes, nous méritions de ne pas gâter son ouvrage, et que nous soyons bien persuadées que nous ne faisons rien, et que nous n'avons rien fait ; oui, quoi qu'en dise le journal, c'est la vérité. — La charité des Lazaristes a passé dans le cœur de leurs élèves ; ceux qui savent le turc se font un

plaisir de nous accompagner partout, et nous sont d'un grand secours.

Je dois partir, je pense, dans quelques instans avec Soeur Marthe pour un des lazarets où *Marthe* et *Marie* font très-bien leurs affaires.

Recevez, mon Père, la parfaite assurance de mon respect et de ma reconnaissance.

Votre Fille,

Soeur MARIE.

*Lettre de la Sœur GROUHEL, Supérieure des
Sœurs de la Charité à Smyrne, à M. ÉTIENNE,
Procureur-général.*

Smyrne, le 9 août 1841.

MONSIEUR,

Vous ne serez sans doute pas surpris d'apprendre que je ne vais pas à Santorin, comme vous vous y attendiez. Les tristes suites du terrible incendie qui vient de désoler notre ville, me mettent dans l'impossibilité de m'absenter. M. Doumerq paraissait bien désirer que je fisse ce voyage; mais tout le monde m'aurait blâmée; car, depuis dix jours, je ne saurais vous dire combien nous avons été à même de faire de bonnes œuvres. Il s'est formé un comité de secours parmi les Catholiques, pour

voler au secours des malheureuses victimes du fléau ; par ce moyen nous avons trouvé des ressources abondantes. On nous a apporté une grande quantité de pièces de coton , avec lesquelles je fais confectionner des habillemens pour hommes, femmes et enfans. Tout se coupe chez nous, et ensuite je fais distribuer les objets à confectionner dans les diverses maisons où des Dames charitables veulent bien prêter leur concours, et travailler avec nous. Les premiers jours qui suivirent l'incendie, nous distribuâmes jusqu'à dix-huit cents pains par jour dans la seule caserne turque où on avait réuni beaucoup de malheureux restés sans asile. Nos ressources particulières et celles de nos Messieurs fournirent seules à ces premières distributions. Mais ensuite le comité vint nous offrir les siennes, qui arrivèrent fort à propos, les nôtres étant épuisées. Aussitôt que le feu fut éteint, nous courûmes à la recherche des malheureuses victimes que nous ne pûmes voir sans verser des larmes. Ces pauvres gens nous entouraient de toutes parts : *Seigneurs Franques, s'écriaient-ils, que deviendrons-nous, si vous nous abandonnez ?* Nous donnâmes les premiers

soins à tous ceux que le feu avait atteints. Le lendemain nous obtînmes qu'on mettrait à notre disposition trois ou quatre casernes ou lazarets, pour y réunir les malades et les infirmes. Nous nous divisâmes et fûmes les panser partout, et cela deux fois par jour dans chaque endroit; ce que nous faisons encore en ce moment. Le linge allait nous manquer, tant la consommation était grande. Je m'adressai à trois maisons respectables par leurs sentimens religieux; je chargeai les Dames Issaverdens et d'autres de faire une quête, et bientôt le linge à pansement nous arriva de toute part, et même beaucoup d'effets d'habillement.

Une des casernes se trouvant très-proche du palais du pacha gouverneur, il était à même de nous voir faire nos pansemens. Aussi le troisième jour, il vint voir nos Sœurs; il était accompagné de plusieurs *kavas*, dont l'un dit à nos Sœurs : *Par ma foi, mesdames, nous sommes bien contents de tout ce que vous faites pour nos compatriotes.* Mais les pauvres Turcs, qui voient qu'ils ne reçoivent de secours que de nous, disent ouvertement : *Qu'on vienne nous dire maintenant que les*

Francs (Chrêtiens) sont mauvais, qu'il n'y en a pas un seul de bon ! Ah ! sans eux nous serions bien malheureux ; car que fait notre nation pour nous ? Du matin au soir notre maison ne désemplit pas ; et par bonheur nos santés se soutiennent bien, malgré les excessives chaleurs que nous avons à supporter. Nous espérons en être quittes pour des éruptions dont nous sommes couvertes. Aidez-nous, Monsieur, à remercier le Seigneur des forces qu'il nous donne, et priez-le avec nous de faire tourner ce terrible fléau à sa gloire et au salut de ceux qui en sont les victimes.

Je suis en son amour, etc.

Sœur GROUHEL.

*Lettre de M. DOUMERQ, Supérieur de la Mission
de Santorin, à M. ÉTIENNE.*

Golfe de Smyrne, le 9 août 1841.

MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

Nous sommes en route, ma Sœur Gosselet et moi, pour notre Mission. Nous venons de nous embarquer à bord du *Scamandre*, dont le mouvement rendra ma lettre difficile à lire. Mais il ne faut pas pour cela laisser d'écrire, surtout lorsqu'on a de bonnes choses à dire. Votre cœur et le mien doivent se communiquer les sentimens dont ils sont animés, toutes les fois qu'il n'y a pas impossibilité de le faire. J'ai l'ame tout embaumée des consolations

que j'ai goûtées à Smyrne, à la vue du bien inappréciable que font les enfans de Saint-Vincent et les pieux et zélés collaborateurs que vous leur avez adjoints, les bons Frères des Écoles chrétiennes. Nos Écoles prospèrent au-delà des espérances de tout le monde, et il n'y a qu'une voix dans Smyrne pour proclamer les rapides progrès qu'a faits depuis peu de temps dans l'éducation la jeunesse de cette ville, sans parler de cet air de piété qu'elle respire, qu'elle porte empreinte en général dans la physionomie, et qui est un sûr garant de la régénération prochaine de la population de cette ville célèbre d'Asie qui serait une si belle conquête pour l'Eglise. Nos Sœurs de la Charité viennent de porter un rude coup à l'empire de Satan par la belle conduite qu'elles ont tenue dans l'affreux désastre qui vient de réduire en cendres au moins le tiers de la ville de Smyrne. Les hérétiques, les Juifs et les Turcs ne reviennent pas d'étonnement de voir ces bonnes Filles voler au secours des malheureux incendiés. C'est d'elles qu'ils reçoivent depuis onze jours le pain, le linge, des habits et tous les soins que demande la triste position de ces infortunés dont un

très-grand nombre est malade, soit des suites du feu, soit de la fièvre ou d'autres infirmités. Mon Dieu, quel zèle, et que n'entreprendraient-elles pas pour la gloire de Dieu et l'établissement de son royaume là où il n'est pas aimé! Oh! que c'est avec raison qu'on les appelle Filles de la Charité, c'est-à-dire Filles du bon Dieu, qui est Charité! Car il n'y a chez elles que la pensée de lui plaire, et toute leur conduite prouve bien qu'elles n'éprouvent pas d'autres sentimens. Le temps et les besoins de Smyrne vont ouvrir à leur zèle, leur courage et leur charité une carrière qui pourrait bien conduire l'hérésie et l'infidélité, peut-être même l'opiniâtreté juive, à la fin de leur règne. Ce funeste accident les a bien ébranlées. De toute part on élève la voix pour s'écrier que sans les Francs, c'est-à-dire les Catholiques, toutes les victimes de l'incendie étaient perdues sans ressource. Les secours qu'elles reçoivent en grande partie par les Soeurs de la Charité leur inspirent tant de vénération pour elles, qu'on leur laisse à peine le temps de fonctionner, et qu'on les entraîne à l'envi pour les voir et s'étonner. Pour la première fois de faibles Filles étran-

gères ont pénétré dans des casernes, des lazarets et des camps, remplis les uns de Juifs, les autres de Turcs, et les derniers de personnes de diverses religions, toutes étrangères à celle qui inspire ces admirables Filles. Il n'est pas nécessaire de chercher à établir la supériorité de l'Eglise catholique aujourd'hui à Smyrne. Les bienfaits répandus par les Filles de Saint-Vincent et les aumônes des catholiques ont bien convaincu tout le monde que l'esprit de Dieu est chez nous. Puissent-ils, ces infortunés frères, bientôt être convaincus que cet esprit n'est que chez nous, et qu'ils viennent sans délai se faire régénérer dans ses eaux et dans sa grâce ! L'empressement de nos Sœurs, et leur adresse à porter remède à leurs misères et à leurs souffrances, ont sans doute détruit à jamais cette opinion trop répandue en Turquie, que les Chrétiens sont des êtres détestés de Dieu. Car ils ne méprisent plus les Chrétiens les Turcs qui les regardent comme leurs sauveurs et des êtres presque surhumains, qui vont jusqu'à baiser la robe des Sœurs, saisir leurs mains pour les baiser aussi, et les retenir jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la promesse qu'elles retourneront

les voir. Or voilà comment ils répondent aux soins des bonnes Filles de Saint-Vincent. Les Juifs, un peu plus réservés, peut-être parce qu'ils calculent trop, ne sont pas sans enthousiasme à l'aspect de nos Sœurs. Pour leur faire compliment et en signe de reconnaissance, ils frappent de la main un des pans de la cornette en riant et en montrant le Ciel comme la demeure de celui qui récompensera leurs œuvres. Ce spectacle dure depuis le jour de l'incendie; et nous y reconnaissons un tel retour de sympathie et d'union entre les diverses croyances des Smyrniotes, que tout en déplorant les malheurs qui affligent dix mille familles, nous ne pouvons pas nous empêcher de voir que la miséricorde de Dieu en retirera un bien infini.

Vous savez que je suis venu à Smyrne chercher ma Sœur Gosselet pour la conduire à Santorin où elle doit commencer l'œuvre qui est déjà si prospère et si admirable dans cette dernière ville et à Constantinople. La bonne Sœur souffre beaucoup du mal de mer. Nous sommes à présent à l'entrée du canal de Chio. La mer est agitée, et le paquebot est fidèle à reproduire ses secousses. Heureusement nous

arriverons demain matin à Syra , où nous pourrons prendre du repos dans le lazaret.

Adieu , Monsieur et cher Confrère ; je suis tout à vous en l'amour de N. S. , etc.

DOUMERQ, *Prêtre de la Mission.*

Lettre de M. BALDUS, Missionnaire en Chine.

Hô-Nan , lou y Shian, 9 septembre 1840.

MES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS DES CHINOIS.

On lit dans les Lettres de saint François-Xavier, qu'aucun des royaumes chrétiens, quant à la bonté des lois, n'est comparable à celui de la Chine. En général, les Jésuites vantent ce peuple d'une manière extraordinaire. On sait que la charité, qui voit tout en bien, les a toujours portés à donner de grands éloges aux néophytes qu'ils évangélisaient. Ce sont-là de bien grandes autorités. Quand je les contredirais, on aurait raison de me compter pour rien ; mais je pense que ce sont des manières de s'exprimer dont le lecteur sait rabattre quelque chose. J'ai entendu bien d'autres Missionnaires parler en un autre

sens. Voici ce qu'il m'en semble. Je pense qu'en tout les Chinois sont bien inférieurs aux Européens, que le bon Dieu semble avoir traités comme son second peuple spécial. Cela doit être : car, autrement, depuis dix-huit siècles le Christianisme n'aurait donc rien opéré chez nous ? J'avoue que les Chinois tiennent le premier rang parmi les nations païennes qui existent aujourd'hui ; on ne peut leur contester cette primauté. Mais, parmi leurs lois, il y en a d'injustes, et d'autres si atroces, que pour vouloir trop obtenir, elles demeurent sans aucun effet. Tout y est beau en spéculation. L'Empire est une grande famille dont les mandarins sont les pères et les grands-pères, mais de nom seulement. Des dix commandemens gravés sur la pierre par le doigt de Dieu même, le quatrième est celui dont la mémoire s'est le mieux conservée en Chine. Ici le respect et la déférence des enfans pour leurs parens ont quelque chose d'étonnant. Le père sera un dissipateur de biens ; le fils n'en dira rien et se prêtera même à ses fantaisies. Le père, dans le délire de la vieillesse, voudra épouser une seconde femme, quelquefois même du vivant de la

première ; le fils ne verra qu'une nouvelle mère dans cette personne imposée à la famille. Le père voudra châtier son fils, et lui commandera d'aller chercher un fouet ; celui-ci ne sait qu'obéir. Enfin ces deux mots, Mon père le veut, sont une réponse sans réplique dans toutes les circonstances. L'oncle, la tante, en un mot tout ce qui est ancêtre a le droit de battre ses neveux, etc., sans qu'ils puissent rien opposer. Je dis peu, le droit de battre, ils exercent souvent celui de les mettre à mort ; par exemple, lorsqu'ils sont voleurs ou joueurs incorrigibles. J'en ai vu de fréquens exemples, quelquefois même chez les Chrétiens. Une fois j'ai été consulté sérieusement par un père de famille, pour savoir s'il ferait bien de tuer son fils.

Il est en proverbe chez les Chinois, qu'une bru doit porter l'amour de sa belle-mère jusqu'à couper son foie pour le lui donner en remède, quand elle sera malade ; et l'on raconte sérieusement plusieurs faits de ce genre. Alors le mandarin du lieu fait appeler cette héroïne ; on l'introduit dans la ville par une brèche faite au rempart : le tribunal retentit de ses louanges ; et on la renvoie comblée

d'honneurs et de présens. L'empereur est de suite averti que dans tel canton a paru une fille respectueuse. Alors il arrive souvent que le respect des païens va jusqu'à rendre un culte public à la sainte en question, même de son vivant : on se rend en foule à sa maison pour brûler des parfums, allumer des chandelles en son honneur, et en rapporter une eau bénite qui a la vertu de guérir les maladies. Mais que n'est-ce pas après sa mort ? Son tombeau devient pour un temps un lieu de pèlerinage où se rendent en foule les dévots ; on en voit jusqu'à mille dans un jour qui vont y chercher le bonheur.

Le respect des ancêtres est tellement gravé dans l'esprit des Chinois, qu'on en voit à chaque pas des exemples. Les enfans dans leurs jeux savent bien faire la différence de ceux qui sont d'une génération plus distinguée, d'avec ceux qui sont dans un même degré ou dans un degré inférieur, quand même ils seraient du même âge. Une fois je demandais à un enfant de six ou sept ans de quelle manière son maître le frappait. Montrez-le-moi avec la main, lui dis-je pour rire, en vous tournant vers cet autre enfant. Il n'é-

tait question que d'un signe. Il se mettait en devoir de l'exécuter avec tout l'empressement de l'enfance; mais il s'arrête tout à coup, en disant : « Cet enfant est d'une classe plus élevée, je ne puis pas l'essayer sur lui. » Un volume ne me suffirait pas pour vous dire tout ce que j'ai vu de respect filial dans cet Empire de la Chine. Les peines portées par les lois contre les enfans rebelles, sont terribles, comme on peut se l'imaginer. Mais, comme j'ai dit plus haut, l'exagération de ces lois est cause qu'aucun crime n'est moins puni que le parricide. Le mandarin du lieu où un fils a tué son père, doit perdre ses revenus; un quart des murs et des maisons de la ville d'arrondissement doit être rasé en mémoire et exécution de ce forfait. S'il se renouvelait jusqu'à trois fois, elle serait démolie de fond en comble. Mais il arrive que le coupable qui, aux termes de la loi, devrait être mutilé et mis à mort; n'est pas même recherché. Quel est le mandarin qui le dénoncera à l'empereur, lorsque par-là il s'expose à perdre ses pensions et sa place? Les habitans même aiment mieux voir le crime impuni que leurs maisons rasées.

On sait que ce grand respect pour les ancêtres se manifeste même après la mort, par les honneurs que les Chinois rendent aux défunts. Celui qui veut nuire à son voisin n'a qu'à l'accuser auprès du mandarin d'avoir violé un tombeau, en y coupant un arbrisseau ; il est sûr au moins de lui faire dépenser beaucoup d'argent. Chacun enterre les morts de la famille dans ses propres champs ; et de là il arrive qu'au bout de plusieurs années ou siècles, elle est comme appauvrie par ses membres défunts, qui occupent la meilleure place dans les propriétés. Les frais d'enterrement ruinent aussi une maison. Long-temps avant sa mort, un riche bourgeois chinois achète ou fait travailler à grands frais le plus riche cercueil qu'il peut payer. C'est dans cela que consiste l'honneur de ses enfans. Les jours où l'on se dispose à porter le mort en terre, sont des jours de grands embarras, tout remplis de cérémonies, de dépenses et de superstitions. On ne peut pas dormir de deux ou trois nuits dans le voisinage ; les bonzes font pendant trois jours consécutifs un tintamarre effroyable. Chaque année, à certaines époques, tous les parens se rendent au lieu du

tombeau, en palanquin noir, s'ils sont riches. Là on fait des prostrations sans fin et des offrandes aux morts, qu'on considère comme vivans et à qui on rend les mêmes devoirs.

Tel est, en général, le respect filial dans cette nation. Que devra donc être l'amour des parens pour leurs enfans, s'il est proportionné ? Je remarque surtout dans eux le désir d'avoir des fils. C'est pour cette fin que l'on fait tant de vœux et de pèlerinages. La mort prématurée d'un enfant mâle est, pour bien des Chrétiens, une tentation délicate contre la foi. Les païens en deviennent fous, en maudissant leurs idoles. En général, ils n'élèvent les filles qu'à regret. A l'époque d'une naissance, apprendre à la famille que c'est celle d'un enfant du sexe féminin, est une nouvelle qui accable comme un coup de foudre. Beaucoup de païens les noient pour n'avoir pas la peine de les nourrir. Si le père se réjouit tant à la naissance d'un fils, c'est qu'elle est pour lui l'espoir d'une vieillesse exempte de travaux. Car il est de règle qu'il se repose, et qu'il fasse le bourgeois à la maison, dès-lors que celui-ci sera en état de travailler. De tout ce que je viens de dire, on

peut déjà conclure que la stérilité est un opprobre en Chine. En effet, c'est en général l'unique raison pour laquelle un Chinois répudiera son épouse ou qu'il y joindra une concubine.

En parlant du respect filial et du désir d'avoir des fils, je me suis abstenu, autant que j'ai pu, de dire : piété filiale et amour des parens ; parce que je n'en vois presque pas dans les Chinois. On dirait qu'ils sont sans sentiment et sans cœur. Lorsque quelqu'un meurt dans la famille, il arrive souvent qu'on ne pleure pas *réellement*. On parle au moment même du trépas. On rit un instant après. Toute l'attention se porte à répondre aux visites. Il est cependant reçu que les femmes pleurent ; mais souvent ce ne sont que des cris qui cessent à volonté. Si quelqu'un les appelle alors : Laissez-moi pleurer encore un instant pour le mari, répondent-elles. Mais l'époux serait déshonoré s'il pleurait son épouse au moment de la mort.

En Chine, je n'ai pas vu d'exemple d'amitiés, soit bonnes, soit mauvaises, comme on en voit parmi les Européens. Point d'attache-

ment, je dirai presque point de passion déterminée : l'occasion est tout.

Les larmes qu'ils versent quelquefois viennent bien des yeux, mais on dirait qu'elles ne partent pas du cœur, ou du moins du fond du cœur. En un mot, point ou peu de ces marques naturelles d'amitié, si communes en Europe. Enfin, on peut reprocher aux païens de la Chine ce que saint Paul reprochait à ceux de Rome : d'être sans aucune affection, *sine affectione*.

Les Chinois, dans leurs relations, sont en général très-polis, mais froidement polis. Leurs paroles de civilité en usage sont très-expressives, et leurs manières, surtout parmi les gens bien élevés, ne le cèdent pas aux manières européennes. Mais dans le fond du cœur ils ne s'aiment pas. On retient son hôte à dîner, mais on désire qu'il n'accepte pas ; du reste, il est reçu que lorsqu'on est invité à quelque repas de cérémonie, comme de mariage et d'enterrement, chacun apporte le prix de son dîner. Il est même des cas où un repas donné à ses amis ou à ses cliens, est un coup de spéculation. Ainsi, un bachelier, à son inauguration, invite à dîner pour se faire

féliciter, et chaque hôte lui apporte la valeur de trois ou quatre francs. Les mandarins font quelquefois, dans un an, plusieurs anniversaires de leur naissance, pour attraper une somme.

Ce qui me semble caractériser les Chinois, c'est surtout l'amour des richesses et des honneurs de la magistrature. Leurs maisons, intérieurement et extérieurement, sont toutes couvertes de caractères et d'inscriptions qui ont ce sens. Ils comptent cinq béatitudes, savoir : 1° une femme; 2° de la fortune; 3° des enfans mâles; 4° une place de mandarin; 5° une longue vie. Ce ne sont pas là, comme on voit, les béatitudes de l'Evangile. Je me suis promené quelquefois près des grandes villes, au milieu des tombeaux. Chacun a sa pierre et ses inscriptions. Là se trouve gravé le nom du défunt, de ses fils et de ses petits-fils, par ordre de génération; et, lorsque j'en trouve où les noms sont nombreux, des soupirs, des exclamations s'échappent des personnes qui m'accompagnent. Oh! heureux Chinois qui a plusieurs fils et plusieurs petits-fils !

Mais ce qui donne surtout une mauvaise

idée du gouvernement chinois, du moins dans son administration, c'est la vénalité et l'iniquité des tribunaux de mandarin. Notez qu'ici il n'y a qu'une espèce de magistrats, qui font l'office et de préfet et de juge; par la main desquels toutes les causes doivent passer. Ils ont à leur service tous les bandits des environs. Aussi justice n'est pas rendue à l'innocent. Tout me paraît inique dans leurs procès. Pour vous mettre à même d'en juger, je vais vous raconter de quelle manière on s'y comporte. Par exemple, un tel (Ly-Ting-Shio) accuse son voisin (Tchang-Kia-Yuin) de contrebande. Il se rend à la ville, se fait rédiger par écrit son chef d'accusation, qui est présenté au mandarin. Celui-ci déclare qu'il y a lieu à la poursuite. On détermine quatre ou cinq huissiers, qui sont gendarmes aussi, pour aller sommer l'accusé de se rendre au tribunal. Mais, avant de sortir de la maison, il faudra qu'il leur paie les frais du voyage; et comme rien n'est déterminé pour le prix, ils en extorquent, même par violence, autant qu'ils peuvent. Ces débats durent quelquefois trois ou quatre jours. Enfin l'accusé part avec eux, et arrive au tribunal. Il

est mis dans une maison d'arrêt. Ici commence un autre genre de vexation : sous prétexte qu'aux termes de la loi, il doit être chargé de chaînes, les geôliers inventent divers genres de torture, pour extorquer de l'argent. On le suspend à une poutre, les bras en croix ; on le lie dans la posture d'un homme à genoux, le visage sur un vase rempli d'ordures, jusqu'à ce que l'accusé parle de négociation. Après bien des pourparlers, le nombre des piastres étant déterminé, le malheureux est délié. Il est cependant reçu qu'après trois jours de ce traitement, s'il n'a pas d'argent, on doit le relâcher. Il est bien entendu aussi que, pendant ce temps-là, on ne lui donne pas à manger, à moins que quelqu'un de ses parens ou amis n'achète, à prix d'argent, la faculté de le secourir. M. Perboyre a certainement subi les traitemens que je viens de décrire. Quelquefois le mandarin en retient deux ou trois ans dans cette maison d'arrêt, qui n'est cependant pas encore une prison, différant à dessein de juger leur cause, pour en attraper de l'argent, et les forçant à se nourrir eux-mêmes. Les gens du tribunal n'ont d'autre salaire que le fruit de leurs exactions.

Les mandarins ont le droit de juger les causes en public, ou bien dans leur salon, ce qu'ils font toujours, afin de voler mieux à leur aise. L'accusateur et l'accusé ne peuvent paraître devant lui que dans la posture d'un suppliant à genoux. Il fait frapper, quand il veut, celui qui, parlant trop clairement, ne lui laisserait pas la liberté de juger à son aise. En un mot, quoi qu'il en soit des lois, en général assez bonnes, il est vrai que le tribunal du mandarin est une école d'iniquité.

Mais, lorsqu'un meurtre a lieu quelque part, vu les formalités et jongleries usitées de ces prétoriens, on peut dire que cet accident individuel est une calamité publique pour tous les habitans voisins. Chacun tremble pour sa bourse. Mais c'est surtout le malheureux propriétaire du champ où l'homme est mort, assassiné ou non, malfaiteur ou non, qui doit en souffrir davantage. Le fait est arrivé sans sa participation, loin de sa demeure, à son insu même; néanmoins c'est dans sa propriété, voilà son crime. Il sera obligé de payer les frais de voyage, quand le mandarin, avec sa longue suite, viendra procéder à l'inspection : car il est de règle que, quand on

dénonce la mort violente de quelqu'un, serait-ce cinquante ans après son enterrement, le mandarin doit visiter ses os. Il prétend découvrir à la seule inspection de quelle manière il a été tué; c'est en général ce qui détermine le procès; car, en Chine, à peine est-il question d'entendre les dépositions de témoins. Si c'est avec un fer, ou une pierre, ou un bâton que le meurtre a été commis, tout le département sera bouleversé pour retrouver cet instrument de mort. Le mandarin s'en empare, le renferme dans le coffre criminel, d'où il ne sera retiré qu'après soixante ans pour être brûlé. L'empereur en dernier ressort détermine seul la peine de mort ou d'exil. Ceux qui sont coupables d'homicide ne fuient pas, quoique ce leur fût très-facile. Les Chinois sont persuadés qu'ils n'échapperaient, en aucun lieu du monde, à la vigilance de leurs mandarins, ou plutôt qu'une force invisible pèse déjà sur eux, à laquelle il leur est impossible de se soustraire. Ils disent que de tous ceux qui ont fui après un meurtre, aucun n'a pu se sauver, et qu'enfin il s'est trahi lui-même. On ne pourrait se faire une idée de la vénération qu'ils ont pour les man-

darins et surtout pour leur empereur. Les païens, du moins les plus simples, sont persuadés que les volontés de ce dernier sont infailibles, à peu près de la même manière que les théologiens expliquent les effets de la grâce efficace. Si la fertilité est grande dans une province, ils disent que c'est dû à une louange ou bénédiction de l'empereur. Si au contraire la disette se déclare quelque part, c'est l'effet de sa juste colère. Avec de tels principes, comment les Chinois ne seraient-ils pas soumis ?

Une chose qui me frappe dans ce peuple, c'est l'égoïsme des individus ; chacun ne pense que pour soi, rien pour le bien commun. De là vient en grande partie que les révoltes excitées pour chasser les Tartares qui règnent en Chine, sont demeurées sans effet, et presque sans commencement. Chaque Chinois pense à faire sa petite fortune, et il craindrait de tout perdre en subissant les périls d'une conspiration. Du reste, ils ne sont pas hommes à faire des coups d'état. Il n'y a, je crois, parmi eux aucun homme de génie ; mais beaucoup ont des talens médiocres.

Mais peut-être désirez-vous savoir quelles

sont les mœurs des Chinois privés de la lumière de la foi ? Je vous dirai qu'elles sont mauvaises dans le secret. Que de corruption ! et cela doit être. Les femmes publiques établissent leur demeure sur les chemins, hors des murs de la ville, sur le rivage des fleuves et des lacs. Elles montent sur les barques pour exciter les voyageurs. Combien de fois, dans mes voyages, n'ai-je pas été provoqué ou invité par les gens de la barque, qui ne me connaissaient pas, comme vous pouvez penser, à aller avec eux voir ces maisons de crime ! Les paroles qu'on entend à chaque instant sont des plus dissolues.

La fourberie, les injustices sont enracinées dans le cœur des Chinois. On ne vend rien en conscience. Tout est falsifié, drogué, mouillé pour paraître plus pesant. Dans les auberges on vous empoisonnerait à moitié pour avoir le prix d'un repas. L'avarice est innée chez eux. Ils se feraient écorcher pour la valeur d'une sapèque ou denier. On se voit arrêté quelquefois des demi-journées au passage des fleuves, parce que le batelier se dispute avec un passager pour la moitié d'une obole rouillée. Il faudrait voir avec quel soin ils comptent une

à une, et soumettent à toute la vérification, toutes les sapèques d'une liasse, c'est-à-dire, mille deniers percés, enfilés ensemble. On est obligé de changer celle-ci, parce qu'elle est trop petite, celle-là, parce qu'elle est fendue, noircie, trop mince, etc. Nous sommes toujours dupes dans les contestations, parce que nous aimons mieux en perdre quelques-unes que notre temps.

L'orgueil est leur vice dominant, surtout l'orgueil national. Ils méprisent tous les autres peuples, comme petits et barbares. Ils me demandent, par exemple, *si les rois de France et d'Angleterre sont tributaires de l'empereur de la Chine? Nous avons oui dire que les royaumes d'Europe sont bien petits. De ce côté de la mer, peut-on voir l'autre côté? L'eau de la mer ne doit pas être plus profonde que celle du lac de Lo-liu-Hou ou du fleuve Siang-Ho.* Ils ont cependant une grande idée des canons des Anglais, depuis qu'ils en ont reçu quelques coups.

Les Chinois sont naturellement paresseux et n'ont pas d'énergie dans le caractère. Les habitans des campagnes sont très-oisifs dans les temps de non-récolte; mais, d'un autre

côté, excessivement occupés dans le temps des travaux. Ils craignent pour leurs produits, qu'ils ne soient volés avant d'être recueillis par eux ; ou, par esprit d'avarice, il leur semble qu'ils ne les verront jamais en lieu de sûreté. De là vient que l'abstinence des œuvres serviles, les jours de fête, est une des choses les plus difficiles à obtenir des Chrétiens. Le jeu est aussi la passion des Chinois désœuvrés ; ici, comme en Europe, on se ruine avec des cartes. Dans le *Ho-Nan*, où je suis, dans le *Chan-Si*, etc., le combat des coqs est le jeu à la mode ; on en élève pour cela d'une grandeur énorme et d'espèces différentes, qu'on fait battre dans une arène préparée pour cette fin, à la vue des milliers de spectateurs. Chacun prend partie dans l'affaire ; on fait des paris d'argent pour la victoire de l'un des deux champions, selon la manière de voir de chacun. Quelquefois il s'agit de mille ou deux mille piastres, si l'on réunit la somme de tous les paris partiels.

POSITION DES MISSIONNAIRES EN CHINE.

Je crois, à en juger par moi-même lorsque j'étais en France, qu'en général on n'a pas

d'assez complètes données pour juger sainement de l'état des Missions de la Chine. Les lettres des Missionnaires ne sont guère que des fragmens, des récits de faits particuliers. En écrivant à un ami ou à un Supérieur, on a à peine le temps de lui exprimer ses sentimens, ou tout au plus de lui raconter quelque circonstance édifiante parmi ses travaux. Mais lui faire voir l'ensemble de notre position, lui raconter nos difficultés et nos consolations, le mener, pour ainsi dire par la main, au milieu de nos courses, voilà ce qu'on n'a fait dans aucune lettre que j'aie vue, et ce qu'il faudrait pour vous mettre à même d'apprécier nos Missions et l'espoir de la religion en Chine. Avant d'avoir vu la mer, je me représentais les îles bien différentes de ce qu'elles sont. De même auparavant, j'avais une fausse idée des Missions sous certains aspects. Je me rappelle avoir entendu des personnes très-respectables faire un total du nombre de païens qu'un certain nombre déterminé de Missionnaires pourrait baptiser dans un an, en prenant pour données des faits particuliers lus ou racontés. Et aujourd'hui je vois bien qu'on ne peut pas ainsi calculer. Je vais essayer de vous

donner quelques détails selon ma manière d'envisager les choses, mais qui est peut-être fausse, ou du moins sujette à caution. Les faits du moins sont vrais.

1^o Des Chrétiens.

Ils sont presque tous descendans de ceux qui se convertirent à la foi, du temps que l'empereur *Kan-Hi* favorisait la religion. Alors on prêchait sur les places publiques, et c'était comme un honneur de se faire Chrétien. Aussi les conversions furent-elles nombreuses. Mais à la condamnation des rites chinois par le Saint-Siège, et surtout à chaque persécution qui est arrivée, le nombre en a très-considérablement diminué. Autrefois les temples du vrai Dieu étaient très-communs; aujourd'hui, à proprement parler, il n'y en a pas. On dirait que ces Chrétiens furent comme manqués dans leur origine, qui ne fut pas assez surnaturelle, et trop dépendante de la faveur de la cour. Du reste, le caractère des Chinois n'est pas aussi propre à recevoir les influences du Christianisme que celui des Européens. Je me dis quelquefois à moi-même qu'ils semblent comme appelés à la religion

juive, tant il y a de ressemblance entre leurs penchans, leurs coutumes et celles du peuple juif. La religion s'est établie parmi nous par le moyen des persécutions, et le sang des martyrs, comme on dit, était la semence de nouveaux Chrétiens. En Chine, point de martyrs proprement dits. Ce n'est pas qu'on n'ait fait mourir plusieurs Chrétiens et quelques Missionnaires Européens; mais, faute de publicité, la religion n'en a retiré aucun éclat à l'extérieur. Les mandarins de la Chine jugent, comme j'ai dit, dans le secret de leur anti-chambre. Quelquefois, pour n'être pas obligés de dénoncer à l'empereur, ils laissent mourir de faim ou de misère, ou font périr par le poison, dans l'intérieur de la prison. Plusieurs Chrétiens et Missionnaires ont eu ce sort. Or, dans la ville, bien loin d'être témoin de la générosité des martyrs, on ignore même s'il en est de détenus. Si on l'entend dire, on les confond avec les *pé-lien-kiao*, faute de justes renseignemens : ce sont les francs-maçons de la Chine. Un Missionnaire européen paraît devant le mandarin. On ne lui propose pas d'apostasier. On ne lui laisse pas le mérite d'opter entre l'abandon de la foi

ou la mort. C'est un Européen, tout est fini. Cependant cette fois on a fait une exception pour M. Perboyre, à qui l'on a proposé l'apostasie, et qu'on a rudement frappé pour l'avoir refusée.

Le défaut de martyrs n'est pas la seule cause du peu d'éclat de la religion en Chine; chaque persécution est une tentation, à laquelle le plus grand nombre ne résiste pas. Ils apostasient donc, non dans le cœur, mais en action, par crainte des tourmens. Les apostats, de retour chez eux, reprennent bien l'exercice de la religion; mais le mal occasionné dans la Mission est irréparable; on devient pusillanime. Après cela, à peine ose-t-on inviter le Missionnaire; quelquefois on cherche les ténèbres de la nuit; de là vient que l'assistance aux instructions devient comme impossible, et qu'à peine on peut les confesser une fois l'an. Les plus éloignés de l'endroit où se fait la Mission, ne peuvent donc voir le Missionnaire qu'un jour, entendre une seule messe ou deux, et les voilà livrés à eux-mêmes, au milieu des païens, pour un an et même plus long-temps; j'ai fait plusieurs Missions, où le Missionnaire ne s'étoit pas rendu depuis des trente, des

quinze ans. Il est certain qu'en Chine une persécution a toujours des suites fâcheuses de ce genre. Mais, pensera-t-on, ces Chrétiens chinois n'ont donc pas la vraie foi? Pour moi, il me semble, et je l'ai entendu dire par d'autres Missionnaires, qu'ils en ont pour le moins autant que ceux d'Europe. Leur foi est simple et sincère, sans hésitation ni raisonnement; il ne lui manque qu'un point, c'est d'être accompagnée de cette intrépidité qui fait les martyrs; et quant à ce défaut, certainement leur caractère et leur position les excusent beaucoup; le courage n'est pas la vertu des Chinois, comme elle l'étoit des anciens Romains. Ces pauvres Chrétiens sont comme dans une atmosphère toute païenne; ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils respirent, tout est païen. Ils ont très-rarement le secours des sacremens, des prédications, du saint sacrifice de la messe; l'usage des bons livres leur devient même presque impossible, à cause des difficultés de leur écriture, dans laquelle très-peu, soit païens, soit Chrétiens, sont véritablement versés. Je vous l'avouerai cependant : les Chrétiens du *Hou-Kouang* me paroissent plus instruits des matières de

la religion que nos paysans d'Europe. Il y en a qui ne sont pas étrangers à l'histoire de l'Ancien-Testament; ils vous feront quelquefois, sur des points accessoires auxquels on n'a pas fait attention, des questions capables d'embarrasser le plus grand théologien. Ils vous demanderont par exemple : combien de fois Notre-Seigneur a été glorifié par le témoignage de Dieu le Père, comme sur le Thabor et au Jourdain? *Hic est Filius meus dilectus, etc.*

Ils sont en général très-dociles à la voix du Missionnaire, qu'ils honorent et respectent vraiment comme un ange de Dieu. Pour vous donner une idée de leur simplicité et de leur foi, je vous dirai qu'il m'est arrivé plus d'une fois qu'après avoir été prié de dire une messe de mort, on venait me demander : *Dites-moi maintenant où est l'ame de mon père, de ma mère ! dans le paradis ou le purgatoire?* Une de leurs pratiques, c'est l'assiduité à la prière et à d'assez longues prières qu'ils chantent d'une manière assez agréable. Ceux qui ne se confessent pas et qui ne font pas la communion annuelle sont bien rares ici. Il y a un assez grand nombre de vierges qui mènent une vie bien sainte dans le sein de leur fa-

mille; quelquefois, c'est faute d'un parti passable chez les Chrétiens peu nombreux; mais leur motif est cependant louable, puisque c'est pour ne pas exposer leur foi en épousant un païen. Pour moi, je crois avec fondement, que parmi elles il y en a beaucoup qui conservent leur innocence baptismale jusqu'à la mort. Il faut remarquer ici que le caractère des Chrétiens varie selon les provinces, quelquefois d'une manière assez marquée; ce que l'on dit des uns ne s'applique pas toujours aux autres; ainsi, il en est qui n'ont vu le Missionnaire que trois ou quatre fois en leur vie, tandis que d'autres ont été soignés à peu près comme ceux de France. On peut dire que les Missions commencent à se bien fournir depuis quelques années. Il est des endroits où les Chrétiens sont assez hardis, et ne craignent pas les païens; nous allons chez eux avec toute publicité et en plein jour : ailleurs c'est de nuit ou bien en cachette, parce qu'ils sont très-peureux. Quelquefois, dans une même province, la différence est très-considérable d'un lieu à l'autre; mais il me semble qu'elle vient plutôt de la position que des personnes; cela dépend aussi du Missionnaire chinois qui

les visite ordinairement, et qui, s'il est timide, les rend timides aussi.

Je vais vous donner des exemples de ce que je dis. Vous savez que nous venons de céder la province du *Hou-Kouang*. Dans les montagnes de *Kou-Tchen*, nous avions une résidence qui étoit une vraie paroisse où chaque Dimanche et aux jours de Fêtes près de mille personnes venoient entendre la messe; nous pouvions y voyager et même nous promener très-loin, en pleine liberté, et connus pour Missionnaires. L'année dernière une persécution, commencée ailleurs, s'étendit jusqu'à cet endroit et y occasionna même la prise de M. Perboyre. Au moment même où une centaine de soldats étaient encore présents, et quoique je fusse malade, je n'ai pas remarqué beaucoup de peur, mais au contraire, de la générosité chez les Chrétiens; ils m'invitaient à aller chez eux et m'y retenaient comme en temps de paix : j'étais sûr de trouver asile partout. Aujourd'hui ma position est bien changée. Me voici dans une autre province, dans le *Hô-Nan*; et voici quelques détails sur la première Mission que j'y ai faite. Le lieu s'appelle *Sou-y-Shien*. Ici, quoiqu'il ne soit pas

question de persécution, les Chrétiens sont peureux d'une manière extraordinaire et sans raison. Je ne puis pas sortir de la cour intérieure où je suis renfermé; il s'ensuit que c'est la Mission la plus difficile que j'aie faite; les déterminer à avertir tous les Chrétiens dispersés, à les laisser venir, je ne dis pas entendre les instructions, mais se confesser seulement une fois, c'est une chose qui ne m'a pas été facile à obtenir; ils ont peur que parmi les Chrétiens il ne se trouve un Judas; que les païens ne s'en aperçoivent; il y en a plusieurs qui laisseraient plutôt mourir leurs malades, que de m'inviter, si ce n'est la nuit. Beaucoup d'enfans de douze ans et au-dessus ne savent rien de la religion; les parens le leur cachent, de peur, disent-ils, qu'ils n'en parlent aux païens; cependant, à force de les pousser, tout en ménageant leur faiblesse, j'y ai entendu à peu près cinquante confessions de plus qu'à l'ordinaire : je m'y suis même fait retener pour passer les vacances, afin d'avoir le loisir d'aller à la recherche des brebis dispersées; j'en découvre chaque jour de nouvelles que la peur faisait cacher. Que de difficultés n'ai-je pas trouvées ici? Cette Mission se divise en

trois stations très-rapprochées. Qu'il m'a fallu exhorter, pour obtenir d'aller dire la messe chaque dimanche, alternativement, dans l'un de ces trois endroits ! Toutes leurs résistances ne viennent que de la peur, mais d'une peur déraisonnable. Ce sont des gens extrêmement simples ; le soir, ils n'osent pas faire un pas, de peur des spectres, des esprits et des morts. Hélas ! il est bien pénible de voir dispersés à la campagne, parmi les païens, des Chrétiens ignorans des choses du salut, et exposés à chaque instant à manquer à leur bon propos et même à perdre la foi ; on le sait, mais on ne peut guère les secourir. J'ai à vaincre leur propre indifférence, et surtout la résistance de ceux de l'endroit et du maître de la maison ; il s' imagine voir la moitié de sa fortune perdue par suite de ces allées et venues. Ici, combien de familles réduites à peu près à l'état d'apostasie, par suite du défaut de communication avec les autres Chrétiens et le Missionnaire ! Quelquefois je ne puis pas obtenir qu'on les avertisse ; d'autres fois, on me trompe en me disant qu'on les a avertis, tandis qu'on n'est allé chez eux que pour l'apparence et sans dire que le Missionnaire était arrivé.

Lorsque je vois quelques membres de ces familles dispersées, je leur dis : Puisque vous ne venez pas, je me rendrai dans peu de jours chez vous pour m'acquitter de mon devoir de Missionnaire. Chacun s'excuse en me disant qu'ils ne sont pas dignes de me recevoir ; on m'éconduit à peu près comme les Juifs, qui après avoir vu le miracle des pourceaux jetés à la mer, priaient Notre-Seigneur de se retirer d'auprès d'eux. Il faut dire la vérité : ces pauvres Chrétiens ont vu rarement le Missionnaire ; ceux qui les ont visités jusqu'à présent, sont des prêtres chinois assez peu instruits et zélés, qui entendaient à la hâte les confessions de ceux qui se présentaient de suite, et ne se mêlaient pas de chercher les brebis dispersées. Cette manière est bien plus simple, plus expéditive, et sujette à moins d'inconvéniens ; mais ce n'est pas avancer le royaume de Jésus-Christ.

Ici tout s'oppose au bien ; mes plus grands obstacles sont venus de la part de ceux même qui auraient dû le plus m'aider, c'est-à-dire, de deux catéchistes, mais surtout d'un grand homme orgueilleux, d'une conduite peu édifiante, d'une foi peu solide, et qui est le seul

Chinois que j'aie vu avoir une teinte de philosophisme des Européens impies. C'est un vieux médecin qui, étant plus instruit que les autres Chrétiens, est, par peur plutôt que par conviction, l'oracle de l'endroit. Il a été nommé grand catéchiste par l'ancien évêque de Nankin, à l'instigation d'un prêtre chinois qui, voyant qu'il savait parler et se faire craindre des païens, a voulu donner à la religion cet appui humain. Mais il a bien mal réussi. Oh ! le malheureux ! Sa famille, y compris son fils, est déjà retombée dans le paganisme. J'ai vu cette tactique des prêtres chinois bien mal réussir plusieurs fois. Je sais trois ou quatre endroits où des catéchistes puissans, mais peu chrétiens, nommés par eux, sont devenus une calamité publique et permanente pour les autres Chrétiens. Hélas ! la prudence est indispensable ici, comme on le voit bien, mais non la prudence humaine. De semblables chefs de chrétientés, une fois établis, il faut les ménager. Je pourrais bien changer celui dont je vous parle ; ce serait-là mon intention. Mais obéirait-il ? le mal serait encore plus grand ; il vaut mieux attendre sa mort déjà peu éloignée, ou plutôt sa conver-

sion, que j'ai lieu de croire assez sincère. Cet homme, pendant le temps de ma mission, hâtait en toute façon mon départ, quoique d'une manière maladroite et cachée. Lorsqu'il a été question d'y passer les vacances, il a fait grand train pour l'empêcher, sous prétexte qu'on ne l'avait pas consulté. J'ai eu, dans une circonstance, l'occasion de lui demander raison de tous ses manèges. Je lui ai fait entendre que je ne faisais que mon devoir, et que, si je m'entendais avec un Chrétien pour demeurer chez lui, vivant à mes dépens et non aux siens, il n'avait rien à y voir, surtout ne les compromettant en rien; qu'un catéchiste n'a aucun pouvoir en présence du Missionnaire. D'abord il m'a un peu résisté, même en face; enfin il a cédé et a fini par se rendre au désir des autres. Il a même pris le contrepied; il les a assemblés pour les engager à me retenir pour les vacances, et à leurs dépens. Pour en finir sur cette mission, je pense que le bon Dieu, cette année, y a opéré quelque bien. Je puis dire que j'ai obtenu beaucoup, puisque maintenant ils viennent tous à la messe les dimanches, et même chaque jour au temps de la Mission, autant

que possible. Auparavant ils n'y venaient pas, pas même les plus proches voisins, ou seulement quand cela leur faisait plaisir. Pour obtenir d'eux cette fidélité, il m'a fallu les stimuler souvent avec énergie, et les mettre plus d'une fois dans l'enfer; car les Chinois ne parlent pas facilement du repos, et ne sont rien moins que scrupuleux. Les avis généraux ne suffisent pas. Je fais chaque dimanche une espèce de revue en notant les absents; si quelqu'un s'est esquivé sans raison, comme ferait chez nous un enfant, des Vêpres, je le fais appeler pour lui en demander raison. Quelquefois la peur et la honte s'emparent de lui. Alors je me rends moi-même chez lui, s'il est possible. L'avis donné est bien reçu, car ils sont très-dociles. Le bon propos formé, je m'en retourne, et j'ai l'expérience qu'après quelques scènes de ce genre, il sera désormais assidu. J'ai même obtenu plus que je n'exigeais; car ils viennent d'eux-mêmes chaque soir réciter la prière et le rosaire en commun. Il y a dans cet endroit beaucoup de bonnes âmes, et je crois qu'on peut en faire de bons Chrétiens. J'en partirai, cependant, le regret dans le cœur, parce que je ne suis pas libre pour exhorter

les apostats, et j'en laisserai plusieurs, du moins pour une seconde année. Je leur dis, pour les sonder, que je veux aller moi-même chez eux ; mais si je voulais forcer, je ne trouverais personne pour m'y accompagner. Si j'y allais seul, à mon retour, je ne sais pas s'ils m'ouvriraient la porte. Leurs craintes sont quelquefois à respecter. Pour des riens, un païen leur extorque de l'argent sans qu'ils puissent s'en défendre. Un Judas qu'on avertira de l'arrivée du Missionnaire, saisira cette occasion pour se venger en dénonçant.

Me voici, après les vacances passées, dans cet endroit. Ces Chrétiens sont vraiment dociles à la voix du Missionnaire ; je ne les trouve plus les mêmes ; j'ai obtenu d'eux tout ce que je voulais pour l'observation des dimanches, l'assistance à la messe. Les veilles de fêtes ils vont d'eux-mêmes avertir ceux des autres lieux voisins, de peur qu'ils ne viennent pas. Plusieurs, et surtout quelques filles dévotes et veuves, se sont mises à pratiquer l'exercice de l'oraison mentale, qui se faisait publiquement et à haute voix, chaque jour avant la messe. J'espère qu'ils y persévéreront, étant surtout libres des embarras du monde.

Ils ont adopté la pratique du chemin de la croix, qui y est pratiqué chaque dimanche d'une manière très-édifiante, et avec une grande effusion de larmes. Je ne veux cependant pas faire consister leur dévotion dans ces larmes si abondantes, selon ce que j'ai dit plus haut du caractère des Chinois. Je suis maintenant sur le point de partir. Ils me retiennent, de manière que je suis embarrassé, parce qu'ils diffèrent, je ne dis pas de jour en jour, mais de semaine en semaine, à me préparer les choses nécessaires pour le voyage. Ils ont toujours, c'est-à-dire très-long-temps fourni généreusement à mon entretien, et maintenant je rends ce témoignage à plusieurs, qu'ils s'arracheraient les yeux pour me les donner. J'y ai baptisé neuf païens.

2^e De notre manière de voyager et de faire Mission.

Il faut toujours porter son lit et ses effets, ainsi que ceux de son catéchiste, soit que nous voyagions en barque, soit que nous allions à pied; et voilà ce qui rend les voyages si pénibles. Je vous assure que mon cœur en souffre plus que mon corps; car ce sont des

hommes et le plus souvent des Chrétiens qui font l'office de bêtes de somme depuis le matin jusqu'au soir, jusqu'à dix ou quinze jours de suite. Il est vrai que leur habitude de porter les fardeaux rend leur tâche plus facile; car autrement ils ne pourraient y tenir. Pour moi, je ne crois pas que l'homme le plus vigoureux de France pût faire en ce genre la moitié d'un jour, ce que fait chaque jour un petit Chinois sans barbe, et qui paraît sans force. Si peu que l'on porte avec soi, y compris les ornemens d'autel, il est impossible de n'avoir pas à peu près cent soixante livres de poids, qui font la charge de deux hommes. Le Missionnaire peut lui-même aller ou à pied, ou en palanquin porté par des hommes, ou en barque lorsqu'il y a des fleuves, ce qui est très-ordinaire en Chine, ou à cheval; mais notez que les chevaux de ce pays sont les plus lâches de l'univers et n'équivalent pas pour la marche à une vache de mon pays; on peut aller en voiture, surtout dans le nord; mais les voitures ne sont que de mauvaises charrettes qui assomment un homme dans un jour. On va aussi en brouette; il y en a de trois espèces : la simple, poussée par un seul homme;

la double, conduite par deux hommes, dont l'un devant, l'autre derrière; la mixte, traînée par un cheval et poussée par un homme. Deux hommes, sur leur brouette double, conduisent facilement le voyageur avec deux cents livres d'effets.

En général, les auberges de la Chine ne sont que de misérables écuries, où l'on vend du riz et une place pour mettre son lit, quelquefois à côté des animaux. Dès-lors que le Missionnaire sait parler et connaît un peu les usages, qu'il sait prendre une contenance libre et contrefaire le voyageur affairé, il n'y a pas ou presque pas de danger en route, encore moins dans les plus grandes villes. Ce point est essentiel; car il est des Missionnaires dont l'extérieur et surtout les manières sont si peu chinois, qu'à peine peut-on trouver des gens qui consentent à les conduire. D'autres voyagent avec autant de liberté et trouvent des conducteurs aussi facilement que les prêtres chinois.

Quand nous arrivons dans un endroit pour faire Mission, on avertit de suite les Chrétiens qui y correspondent. Ils se rendent chaque jour à la messe, qui est suivie de la prédica-

tion. Ils se préparent à se confesser, après qu'on a examiné chacun en particulier, s'il est assez instruit des vérités de la religion. En un mot, pendant tout le temps de l'administration, on leur confère tous les sacrements nécessaires, selon les personnes et les besoins. On interroge, on examine, on dispose tout selon les circonstances. En général, dans chaque Chrétienté, c'est-à-dire lieu particulier où se rend le Missionnaire pour faire Mission, il n'y a guère que 80 à 100 confessions : beaucoup en ont moins ; rarement on en entend quelques centaines dans un seul endroit ; tout cela dépend de la position des lieux. Il y a des provinces, comme le *Fo-Kien* et le *Kian-Nan*, où les Chrétiens sont presque tous ensemble, d'autres où ils sont disséminés dans toute son étendue, comme le *Ho-Nan*, où je suis. On va de proche en proche, et ce sont les Chrétiens qui viennent inviter le Missionnaire, et lui portent ses effets. Vous voudriez peut-être savoir combien de confessions nous entendons par jour : règle générale, celui qui ira au-delà de dix dans un jour se négligera lui-même, et ne tardera pas à avoir la santé ruinée. Faites réflexion.

que ces néophytes sont quelquefois ignorans, peu accoutumés à la confession; le Missionnaire doit faire tous les frais, les instruire de leurs devoirs en particulier, et suffire à tant d'autres travaux ! Pour en entendre dix, comme je viens de dire, il ne faut rien moins que tout le jour, et de plus être bien expéditif.

Vous désireriez peut-être savoir quelle est notre nourriture. En Mission, les Chrétiens nous nourrissent, et nous mangeons ce qu'on nous sert, selon le précepte de l'Évangile. On nous sert abondamment les mêmes choses ou à peu près qu'en Europe, mais non assaisonnées selon notre goût européen; cependant on s'y accoutume parfaitement. Le défaut de vin européen est notre plus grande privation en ce genre. Heureux le Missionnaire qui n'en aurait jamais goûté en Europe ! venant en Chine, son tempérament serait moins sujet à altération. Ce n'est pas qu'en Chine il n'y ait pas de vin; on en fait de presque toutes les substances farineuses. L'espèce la plus usitée est une eau-de-vie très-forte et distillée; mais l'usage habituel n'en peut être que dangereux : cependant la

nécessité l'emporte quelquefois par-dessus tout. Pour moi, depuis trois ans je ne bois plus de cette espèce, ayant reconnu par expérience qu'elle est malfaisante. En général, au bout de deux ans passés en Chine, les Européens sentent leurs forces très-diminuées et l'estomac très-délabré. D'abord, en arrivant, on n'aime de ce pays que l'eau froide, au grand scandale des Chinois qui crient de suite à l'imprudence et au poison. De fait, après quelques années, on n'en boirait qu'avec danger. Notre boisson ordinaire est le thé chaud. Quant à notre habillement, il est inutile de dire qu'il est absolument celui des Chinois, que, comme eux, nous laissons croître la queue de cheveux, la moustache et la barbe.

Quand nous faisons Mission, nous demeurons chez les Chrétiens, où il y a toujours une chambre pour le Missionnaire. Il est beaucoup d'endroits, surtout dans les grandes Chrétientés, où sont bâties, quelquefois aux frais du Missionnaire, quelquefois aux frais communs de la Chrétienté, des résidences vastes et commodes qui peuvent tenir lieu de temple. Il y a une chapelle destinée au

culte du vrai Dieu, et qui peut contenir depuis quelques centaines jusqu'à quelques mille Chrétiens, selon la différence des lieux. C'est là que nous nous rendons, autant que possible, pour passer les vacances, et faire la retraite annuelle. Si vous désiriez savoir de quelle manière sont bâties ces résidences, je vous dirais, absolument comme les autres maisons chinoises, c'est-à-dire sans étage. Lorsque nous en construisons nous-mêmes, nous tâchons seulement de remédier à trois grands inconvénients. 1° Les maisons chinoises sont malsaines à défaut de plancher; on habite sur la terre nue. Nous faisons un plancher, ou pavé, ou bien une surface dure et sèche par le moyen de la chaux. 2° Les maisons chinoises ne sont pas éclairées; de manière qu'en plein midi il faut quelquefois allumer la chandelle, ou du moins ouvrir la porte pour y voir clair. Nous tâchons de pratiquer de grandes fenêtres qu'on peut ouvrir. 3° Par suite du défaut de cheminée, la fumée des cuisines vient nous enfumer dans notre chambre, comme un renard dans sa tanière. Il suffit pour la faire disparaître de placer la cuisine dans une

meilleure position. Dans le *Hou-Kouang*, nous avons plusieurs résidences, soit dans les grandes villes, soit à la campagne, même sur les montagnes, au milieu des forêts. Nous venions de les bâtir ou de les acheter, quand nous avons été obligés de les céder à d'autres, par suite des nouveaux arrangemens pris avec la sacrée Congrégation de la Propagande.

3° De l'espoir de la Religion en Chine.

Jusqu'à ce moment, le grand soin des Missionnaires encore vivans en Chine a dû se tourner vers les brebis qui avaient péri, et leur plus grande occupation a été de soigner les Chrétiens déjà formés. Ces dernières années, les Missions se sont considérablement garnies; mais le nombre des ministres évangéliques n'a jamais suffi. Tandis que les choses en resteront là, la Religion ne fera que de lents progrès en Chine. Sans doute que rien n'est impossible à Dieu, et que si, se souvenant de ses anciennes miséricordes, il répandait avec effusion son Esprit sur cet Empire, le Christianisme y serait bientôt pro-

pagé. Mais, d'après la marche commune et usitée jusqu'à présent, sans des coups extraordinaires de la Providence, nous sommes encore bien éloignés de ce point ; car la foi se propage par la prédication. Il y a des prédications, il est vrai, mais : *Quomodo prædicabunt nisi mittantur ?* Il n'y a pas de Missionnaire qui ose se hasarder à prêcher aux païens ; ce serait une imprudence qui serait suivie des plus tristes résultats. Ce n'est pas que les Missionnaires n'aient ce désir et même ce courage. Que de fois ne m'est-il pas venu dans l'esprit, ainsi qu'à d'autres, d'aller à une célèbre pagode du *Hou-Kouang*, connue de toute la Chine, pour prêcher le vrai Dieu à ces prêtres des fausses divinités ! Mais je n'ai jamais osé : une pareille sortie aurait pour effet certain d'occasionner une persécution et l'apostasie de la plupart des Chrétiens, sans probabilité de convertir les bonzes. Ainsi, pour gagner l'incertain et le nouveau, on perdrait le certain et l'ancien ; on se fermerait peut-être à soi-même l'entrée de sa Mission par une infinité d'obstacles, supposé qu'on ne mourût pas dans l'expédition. Peut-être ne serait-on traité

que de marchand d'opium qui a osé s'introduire en Chine contre les ordres de l'empereur. Les Missionnaires doivent recevoir leur direction des Vicaires apostoliques, et jamais ceux-ci ne leur prescrivent de prêcher *ex professo* aux païens. Quel est celui qui voudrait le faire de son chef et prendre sur sa tête la responsabilité d'une pareille conduite? Ce n'est pas que nous ne baptisions quelquefois des païens; mais, en général, ce sont des circonstances qui ont déterminé leur conversion, d'après la volonté de Dieu. Telles sont : le voisinage des Chrétiens, des liens de parenté, d'amitié. Un Chrétien ne trouvant pas d'épouse parmi les Chrétiens, obtiendra la dispense pour épouser une païenne qui, comme à coup sûr, recevra le baptême. Le maître exhorte son domestique, l'artiste son apprenti; mais le Missionnaire ne fait que baptiser, en passant, ou tout au plus instruire. Enfin, pendant tout le temps que je suis demeuré au *Hou-Kouang* je n'ai vu aucun exemple de païen converti autrement. Ainsi, qu'on en baptise ou qu'on n'en baptise pas, qu'on en baptise plus ou moins, sous ce rapport l'un ne mérite pas

plus d'éloge que l'autre. Il est des Chrétientés où l'on ne baptise aucun païen ; en d'autres, on en baptise plusieurs : tout dépend de la destination reçue. On baptise, comme on confesse, ceux qui se présentent : j'insiste là-dessus pour vous mettre au courant, parce qu'en France vous ne pouvez pas savoir ces choses-là. Du reste, je parle en général de ce que j'ai vu ou entendu dire au *Hou-Kouang*, *Kian-Si*, *Fo-Kien*, *Hô-Nan*. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait aucune exception ; par exemple, je crois, puisqu'on le raconte, que le *lama* dont parle M. Gabet a été converti par lui. Le mérite des Missionnaires consiste, dans les endroits qui en sont susceptibles, à savoir se servir du ministère des Chrétiens zélés et instruits, s'il y en a ; car je puis dire qu'il est des lieux où il est impossible de les déterminer à exhorter les païens. Comment, par exemple, déterminer à le faire ceux qui souffrent à peine que les autres Chrétiens viennent chez eux à la messe, de peur que ces mêmes païens ne s'en aperçoivent, et qu'ils ne soupçonnent l'arrivée du Missionnaire ?

Maintenant, les progrès que la religion fait

en Chine chez les païens sont assez lents, il est vrai ; mais nos travaux ne sont pas sans fruit. Nous conservons dans la foi et dans la voie du salut les Chrétiens déjà formés ; nous les purgeons du mélange de superstition, si facile à s'introduire. Sans les Missionnaires, le Christianisme ne se conserverait pas ici. Jusqu'à présent nous n'avons pu suffire aux fonctions les plus indispensables auprès des domestiques de la foi, et nous pouvons dire que ce sont eux seulement, ou plutôt notre amour pour eux qui nous lie les mains et nous arrête tout court, malgré notre envie de prêcher aux païens, d'après les raisons que j'ai exposées plus haut. Cependant on ne peut pas dire que les païens ne se convertissent pas ; nous en baptisons souvent, et il est des provinces où chaque année l'on compte par centaines et par mille le nombre des nouveaux catéchumènes. Nous sommes là, en attendant le moment du Seigneur, prêts à prêcher quand nous serons envoyés, c'est-à-dire quand les obstacles seront levés. Je me figure toujours que si l'on pouvait obtenir la liberté permanente de prêcher la foi, bientôt la Chine recevrait la parole de

Dieu. Mais qui nous déliera la langue, attachée par la ruse du démon ? Qui ôtera de devant nous l'énorme pierre qui s'oppose à notre course ? Cela nous viendra-t-il par le moyen des Anglais, qui, dit-on, veulent obtenir cette condition, ou de toute autre nation catholique ? De quelque part que cela vînt, ce serait un grand bien pour la religion, et n'aurait rien d'illicite ni d'odieux en soi, parce que saint Thomas et les théologiens enseignent qu'on peut même forcer les païens, non à se convertir, mais à laisser prêcher la foi. Oh ! si les Anglais se convertissaient en foule, comme on le dit, et que la société biblique vînt se perdre dans celle de la Propagation de la Foi, alors nous commencerions à bien espérer. Mais, dirait-on, c'est parler humainement et vouloir prêcher la foi, appuyé sur un bras de chair. Certes, je fais tout dépendre de la grâce de Dieu, mais encore une fois : *Quomodo audient sine prædicante, quomodo prædicabunt nisi mittantur ?* Et j'ai déjà donné les raisons qui nous empêchent de nous montrer publiquement aux païens ; et ce doit être à peu près pour de semblables causes que le

Saint-Siège avait défendu, sous peine d'excommunication, de convertir un Turc dans son pays. Les prières des associés de la Propagation de la Foi peuvent beaucoup auprès de Dieu : qu'ils redoublent donc et hâtent l'accomplissement de son œuvre.

Les ministres protestans qui se sont introduits en plusieurs pays pour semer l'ivraie dans le champ cultivé par les Missionnaires catholiques, n'ont cependant jamais osé pénétrer en Chine, ni dans les royaumes voisins où la religion est à peu près sur le même pied. Ils n'ont paru ici le long des côtes que comme commis-voyageurs chargés de *prospectus*; ils n'ont fait que jeter de dessus les navires un tas de bibles sur le rivage de la mer. La raison en est simple : c'est que la vraie charité ne se trouve qu'avec la vraie foi. Entré en Chine, il faut se faire tout à tous, beaucoup souffrir de toutes les manières, s'attendre enfin à une mort violente presque certaine. Entrer en Chine, il faudrait laisser sa femme et ses enfans au rivage, et les ministres protestans ne sont pas capables de ces sacrifices. Oh ! plutôt, que ne se joignent-ils à nous par le retour à la

vraie foi ! L'idolâtre ne tiendrait pas devant nos efforts réunis.

Une des causes qui , dans tous les cas, s'opposera à la propagation de la foi en Chine, c'est la difficulté de la langue. Tout le monde sait qu'elle est la plus difficile de toutes, soit à cause de ses tons, soit à cause de ses caractères. Les Européens qui la parlent bien sont rares, et cela pour deux raisons. 1° Je crois qu'il leur est à peu près impossible, venant en Chine, d'observer ces tons dans la *pratique*. Du reste, on peut très-bien se faire entendre et comprendre sans cela. 2° Il nous est bien difficile de saisir le véritable accent. Cependant, malgré cela, je crois qu'il y en a qui peuvent parvenir à parler le chinois mieux que les Chinois eux-mêmes, si je puis m'exprimer ainsi. Voici comment : Les Européens instruits ont certainement plus de génie que les Chinois. Juger par les antécédens, saisir une suite d'idées, lier le discours, équivaut, ce me semble, et surpasse l'avantage qu'ils ont dans les oreilles en distinguant les idées par les tons. Pour nous, nous les distinguons souvent par l'esprit.. Du reste, l'expérience avant tout. J'en connais qui souvent servent

d'interprètes à leurs catéchistes, et qui comprennent souvent ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, surtout dans les endroits ou provinces voisines de la leur. Une très-petite différence dans les divers idiomes déconcerte leurs oreilles esclaves de la routine, tandis que, pour nous, c'est à peu près la même chose. Du reste, leur langue, aussi bien qu'on la parle, n'est pas propre à exprimer les idées intellectuelles, les mystères de la religion chrétienne, les sentimens du cœur. Il faut faire des périphrases, user de circonlocutions qui nuisent essentiellement au discours. Toute leur éloquence consiste à savoir employer en parlant, un grand nombre de proverbes très-expressifs ; voilà tout. Leur littérature écrite est encore plus difficile ; peu d'hommes y sont versés, s'il y en a toutefois, dans la rigueur du terme, dans toute l'étendue de l'empire. La beauté de leurs pièces d'éloquence consiste à être inintelligibles. Plus les mots qu'ils emploient sont obscurs et peu usités, plus leur style est censé beau. Oh ! quel orgueil dans ces bacheliers ampoulés ! Les Missionnaires, et surtout les Jésuites, ont fait en livres, pour la religion, tout ce qu'il est possible à l'homme

de faire. Que d'ouvrages de tout genre n'ont-ils pas traduits, ou composés en chinois? Mais presque tous sont dans un style relevé et conforme au goût national. Il en arrive que peu de Chrétiens, c'est-à-dire deux ou trois sur dix mille, les comprennent, et encore n'est-ce qu'à demi et à coups de Dictionnaire. Que dis-je? leur Dictionnaire est, sans contredit, le plus difficile à entendre bien de tous leurs livres. Pour moi, je me suis adressé à plusieurs savans de réputation pour m'y faire expliquer la manière de s'en servir en certains points; et aucun jusqu'à présent n'a pu m'en rien dire. J'ai entre les mains un certain Dictionnaire dont nous nous servons avec la plus grande facilité; et je n'ai encore vu aucun Chinois des plus instruits qui sût seulement y trouver un mot. Ces païens orgueilleux dédaignent les livres écrits en style simple, et ils ne comprennent pas ceux qui sont relevés. Oh ! quelle misère humaine !

Les obstacles qui s'opposent à la propagation de la foi sont grands et nombreux ; mais il y a aussi des facilités. Que d'Européens n'entrent-ils pas en Chine tous les ans? Nous y voyageons d'un bout à l'autre dans tous les

sens, tantôt dans les campagnes, tantôt dans les grandes villes, jusque dans les tribunaux et avec les satellites, et cependant il est rare que les Missionnaires soient inquiétés? Il est constant que de vingt persécutions, il n'y en a pas même une occasionnée par nos voyages, à moins que nous ne soyons trahis par quelque batelier, Chrétien avare ou impie. L'inaction du caractère chinois et le peu de vigueur du gouvernement sont donc notre sauvegarde. Qu'en serait-il de nous, s'il nous fallait avoir un passeport pour voyager? Entrerait-il un seul Européen en Chine, si les Chinois étaient aussi vigilans et aussi malins que les Français? Comment pourrions-nous passer tant de douanes avec des paquets de livres européens? Je suppose que nous soyons surpris en route; le plus souvent on s'en tire moyennant quelques piastres, pourvu que l'on soit un peu habile. Ainsi vous voyez comme le bon Dieu sait tirer le bien du mal, et faire servir l'iniquité des hommes à l'accomplissement de ses volontés. Quant à nous, il nous est licite de nous délivrer d'une injuste vexation.

Jusqu'à présent le Seigneur n'a pas jugé à

propos d'opérer de grands miracles en Chine, et j'ose dire qu'ils ne produiraient pas de grands fruits de conversion chez ces païens, à moins qu'une grâce extraordinaire ne changeât en même temps leur cœur. C'est ici que l'on voit de ses yeux, que l'on touche au doigt la réfutation d'une objection que font quelques incrédules d'Europe. Ils disent que si les miracles rapportés dans l'Évangile étaient vrais, ils auraient d'abord converti tous les Juifs, témoins oculaires. Entre plusieurs autres causes de leur obstination, l'Évangéliste rapporte qu'ils les attribuaient à l'effet du diable, à quelque pouvoir magique. Il en serait de même ici mot pour mot. Les païens, et surtout les satellites des mandarins, attribuent aux Chrétiens, principalement aux Missionnaires, le pouvoir de faire des miracles. Entre une multitude de faits, je n'en rapporte que deux, dont je suis bien certain. Un de nos Confrères chinois, appelé *Tong*, exilé depuis dix ans, ayant été amené au tribunal du mandarin du troisième ordre de la ville de *Chan-Tsin-Shien*, il fut résolu qu'on l'expédierait vers la ville capitale. Il fallait s'embarquer sur le fleuve. Tout le tribunal

craignait que le Missionnaire, quoique chargé de chaînes et bien escorté, ne s'envolât en voyant les eaux. On apostâ une cohorte entière de soldats, la flèche en main, fusil chargé et mèche allumée, afin que quelqu'un pût le tuer quand il aurait pris son vol. M. Perboyre fut pris l'année dernière, presque sous nos yeux. On le garrotta en divers endroits du corps, dans la même persuasion. Lorsqu'il fut arrivé à la ville capitale de la province, il n'était question que de ses sortilèges et de son pouvoir magique. Il a supporté sans pousser de cris les diverses tortures usitées en Chine; et on attribuait sa patience à la magie. *Il a, disait-on, le secret de ne pas souffrir.* On lui a fait boire du sang de chien mêlé avec celui de chèvre, afin de le désensorceler. A la fin on s'est aperçu qu'il avait un bandage à cause de sa hernie; et l'on s'est pris à cet instrument, en disant qu'il renfermait quelque vertu diabolique cachée. On l'a de nouveau frappé, pour voir s'il crierait. Eh bien ! je suppose que le bon Dieu voulût alors, ou en d'autres occasions, faire voir des miracles, outre ceux de patience et de vertu, il est clair comme le jour qu'on attribuerait tout aux sortilèges.

4° De nos différentes Missions françaises en Chine.

Pour compléter ma lettre, il serait à propos de vous donner les renseignemens relatifs à nos différentes Missions françaises. Mais à peine en dirai-je ici deux mots, parce que notre position n'est pas entièrement déterminée. J'aurais beaucoup à dire du *Hou-Kouang*, où je travaillais; mais nous venons de le céder à MM. les Italiens de la Propagande. Je vous dirai seulement que nous en sommes sortis sans qu'on s'en doutât, au moment de la persécution, attendu que ces messieurs y étaient déjà arrivés. Cette sortie à l'*incognito* nous a délivrés des instances opiniâtres des Chrétiens pour nous retenir. Depuis qu'ils l'ont su, ils se sont mis à écrire des lettres, même au souverain Pontife, dans leur aimable simplicité, afin d'obtenir notre retour. Nous avons, du reste, des preuves non équivoques de leur attachement.

Je n'entrerais dans aucun détail sur le *Kian-Si* et le *Tche-Kian* où nous avons, comme vous savez, un Vicaire apostolique de la Congrégation; car nos Confrères de ces deux dis-

tricts n'ont pas manqué de vous en écrire amplement. Seulement, je vous ferai entrevoir les points de différence qu'il y a entre ce Vicariat et nos autres Missions, autant que j'ai pu les saisir dans deux voyages que j'ai été obligé de faire. Le *Kian-Si* est le plus méridional de nos Missions, la ville capitale étant à 28 degrés de latitude. Les Chrétientés y sont très-dispersées, mais les voyages faciles à cause de la multitude des fleuves. C'est là que se trouve le fameux lac *Po-yang-Hou*, où l'on observe les mêmes phénomènes que sur mer, comme trombes d'eau. Les Chrétiens du *Kian-Si* sont en grande partie négocians ou artisans. Mais ils sont tous très-honnêtes, communicatifs, assez sensibles; leur caractère assez liant, joint à leur position de contact avec toute espèce de païen, y rend la propagation de la foi plus facile qu'ailleurs. Chaque maître de boutique ou chef d'atelier exhorte son apprenti, de manière que, sans y penser, il se trouve comme Chrétien avant un an. Les *Kian-Sinois* ne sont pas peureux de persécutions; les Missionnaires peuvent donc y aller largement avec eux; mais je crois que leur caractère est plus faible que

celui des Chinois du nord. Ils apostasieraient bien plus facilement et en plus grand nombre. Ils ne seraient pas si hardis, si comme d'autres, ils avaient éprouvé plusieurs persécutions. Le bon Dieu a jusqu'ici ménagé leur faiblesse. J'ai néanmoins assez de preuves de ce que je vous dis. Les résidences ou chapelles sont assez nombreuses dans le *Kian-Si*; les Chrétiens sont zélés pour s'en bâtir. J'ai admiré entre autres, l'heureux plan sur lequel a été bâtie dans une grande ville appelée *Ou-Tchen*, une très-vaste maison presque à l'instar des pagodes. Là, un grand nombre de négocians ou artisans, perruquiers la plupart, ont réuni leurs frais communs, pour se bâtir, disent-ils, un hôpital pour les malades de leur profession, qui se trouvent sans asile; de fait, ils aiment beaucoup à y aller mourir. Un monument d'une magnifique et grande pierre d'ardoise, atteste au public, même au mandarin, que c'est un lieu de retraite pour les artisans délaissés. Il y a de pareils édifices chez les païens. A moins d'une persécution bien violente, je pense qu'il n'y a rien à craindre pour cette véritable chapelle. En attendant, on est là en toute publi-

cité; un mandarin qui l'a visitée en a été satisfait.

La province du *Tche-Kiang* renferme peu de Chrétiens; ils sont, je pense, à peu près comme ceux du *Kian-Si*, excepté pour le nombre. Nous voilà bientôt établis au *Kian-Nan* sur la Mission encore portugaise. Cette province est comme le berceau du christianisme en Chine. C'est là que Mathieu Ricci, Jésuite, après plusieurs années de travaux infructueux, a enfin gagné à Jésus-Christ le fameux ministre *Shice*, qui l'emmena avec lui et l'introduisit à la cour. Je ne suis pas entièrement au courant des choses du *Kian-Nan*; mais ce que je sais très-bien, c'est que les Chrétiens y sont très-nombreux, presque tous réunis ensemble et non loin des bords de la mer. Ils sont riches et généreux pour le Missionnaire et pour tout ce qui a rapport au culte de Dieu, mais aussi très-pusillanimes. C'est sans contredit là et dans la partie du *Hô-Nan*, voisine du *Kian-Nan*, qu'on est le plus peureux et le plus exigeant de précautions, de toutes les Missions de la Chine. Les plus petits enfans eux-mêmes savent craindre et épier le Missionnaire, afin de savoir s'il ne s'expose

pas aux regards des profanes. Cette réputation de timidité justement méritée, s'est aussi répandue dans tous les endroits de l'Empire où il y a des Chrétiens. Il s'ensuit que nous avons beaucoup à faire en soignant les anciens fidèles, autant que la prudence nous le permettra. Il y a eu peu de persécutions dans le *Kian-Nan*; du reste, comme tout est vénal en Chine, les Chrétiens qui sont riches ont acheté la paix du mandarin; ce qui leur est du reste licite. La province du *Kian-Nan* est la plus belle et la plus riche de la Chine. Elle est dans cet empire ce que l'Andalousie est dans le royaume d'Espagne; et la partie occupée par les Chrétiens, c'est-à-dire, le *Sou-Tcheou*, est encore ce qu'il y a de mieux dans la province. Les Anglais donnent à cette partie, qu'ils ont aperçue de dessus leurs navires, le nom de *Jardin de la Chine*. La Mission du *Hó-Nan*, où je suis maintenant, est peu considérable, vu le petit nombre de Chrétiens; ils sont tous laboureurs. Ils n'ont pas toute la politesse des *Kian-Sinois*; mais je crois qu'ils sont plus francs et plus sincères. Leur abord est moins liant, mais je crois qu'à la fin leur attachement est plus solide. Cha-

cun cultive la terre à la campagne, sans presque avoir aucune communication, même avec son voisin. Aussi, la propagation de l'Evangile trouve ici tous les obstacles réunis. Les Chrétientés se trouvent dispersées aux quatre coins de la province; d'où il suit que les voyages y sont très-longes et en même temps très-pénibles. A proprement parler, il n'y a que le fameux fleuve *Jaune*; mais nous n'avons pas occasion d'y voyager.

Il me resterait à vous parler de notre Mission de Tartarie; mais M. Mouly n'a pas manqué de vous donner tous les renseignements nécessaires. Monseigneur de Capse, qui y est mort avant d'avoir pu entrer en Corée, fait un grand éloge de ces Chrétiens. Pour moi, je sais qu'en général ils sont pauvres, dévoués aux Missionnaires, assez courageux et fermes dans la foi. Mais ils n'ont pas les mœurs douces et polies des *Kian-Sinois*; et je crois que la religion chrétienne y trouve à peu près les mêmes obstacles à sa propagation que partout ailleurs. Je parle surtout de nos Missions chinoises d'au-delà de *Pékin*.

Nous avons déjà commencé à entrer dans le *Chan-Tong* et dans la partie du *Pê-che-Li*

qui est en-deça de la capitale. M. Simiand est le premier qui y soit entré. Il vient de m'apprendre par une lettre, son heureuse arrivée auprès de M. Castro, Confrère portugais, qui est le supérieur de ces Missions. Les Chrétiens sont à peu près du genre de ceux du *Hô-Nan* leurs voisins.

Je finis ici, sans même dire un mot des autres Missions seulement portugaises, qui sont cependant de la Congrégation. Ma lettre, quoique incomplète, se trouve déjà longue. Je n'ai pas seulement cherché à vous édifier par le récit de quelques faits extraordinaires. Je vous ai en quelque sorte raconté le bien et le mal, afin que vous soyez à même de juger de notre position. Je souhaite que ces détails puissent vous intéresser.

Je suis avec respect, etc.

BALDUS, *Miss. apost.*

*Lettre de M^{sr} ODIN, Vicaire apostolique de
la Mission du Texas, à M. ÉTIENNE,
Procureur-général.*

Galveston, Texas, 11 avril 1841.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit toujours
avec nous !*

L'année dernière le Saint Siège daigna confier à notre Congrégation la direction spirituelle des catholiques de la jeune république du Texas, et avec le titre de Vice-Préfet apostolique je fus chargé de cette nouvelle Mission. Le 2 mai 1840, accompagné de MM. Estany et Calvo et d'un Frère coadjuteur, je partis du séminaire des Barrens, pour aller explorer ce

nouveau pays. Ce ne fut pas sans regret que je quittai le Missouri; c'était m'expatrier une seconde fois, et me séparer d'un peuple qui m'était devenu bien cher et d'établissements florissans que j'avais vus naître!

Peu de jours après notre départ, nous éprouvâmes, d'une manière sensible, une protection toute spéciale de la Providence en échappant presque par miracle à un ouragan affreux qui causa d'immenses ravages à Natchez. Au moment où le vent furieux brisait les chênes altiers, renversait les maisons les plus solides et submergeait les bateaux à vapeur, nous n'étions pas à un quart de mille de la région que parcourait le fléau destructeur. Les cimes d'arbres qu'emportait le vent venaient tomber au pied de notre bateau, et certainement nous nous serions trouvés surpris au plus fort du danger, si par l'inattention du pilote nous n'eussions dû dans la matinée retourner sur nos pas pour mettre à terre des passagers dont il n'avait pas aperçu la demeure. Quel triste spectacle s'offrit à nos yeux, lorsque quelques minutes après l'orage nous arrivâmes à Natchez! Maisons renversées, des centaines de bateaux et chalans bri-

sés, ou submergés, des corps gisans çà et là dans les rues ou flottans sur les eaux, des hommes mutilés ou expirans sous les décombres; que cette scène était déchirante! Après avoir donné tous les petits secours en notre pouvoir aux infortunées victimes qui avaient échappé à la violence de l'orage, nous continuâmes notre voyage, pleins de reconnaissance pour une protection si signalée de la divine Providence.

Il ne s'offrit à notre arrivée à la Nouvelle-Orléans aucun bâtiment pour notre nouvelle destination; nous dûmes y faire un séjour de six semaines. Le 1^{er} juillet cependant nous nous embarquâmes à bord de la goëlette Henry, et le 12 du même mois nous arrivâmes à Linville. Notre traversée, quoique de courte durée, fut assez pénible à raison des calmes accablans que nous éprouvâmes dans le golfe du Mexique, de l'ardeur insupportable d'un soleil brûlant, et de l'étroite enceinte où nous étions entassés au nombre de cent trente passagers.

Le Texas est situé entre le 26° et le 35° degré de latitude, et le 93° 30' et le 102° de longitude. Les terres en général y sont d'une

excellente qualité, et aucune partie de l'Amérique ne possède des prairies aussi vastes et étendues, et des pâturages aussi riches et abondans. Le bois y est rare, surtout à l'occident. Plusieurs rivières arrosent le pays; peu cependant sont assez larges et assez profondes pour la navigation. Le chiffre exact de la population du Texas n'est pas encore connu; l'on s'accorde assez généralement à dire qu'elle ne peut pas excéder cent trente mille âmes. Jusqu'en 1820 il n'y avait au Texas que trois postes de quelque importance : San-Antonio de Béjar, la Bahia ou Goliad et Nacogdochez. A cette époque, pour y attirer des habitans, le gouvernement mexicain offrit une lieue de terre à tous les colons catholiques qui voudraient s'y fixer. On y vit accourir aussitôt un grand nombre d'habitans des Etats-Unis, protestans pour la plupart. En 1832 les nouveaux colons eurent des difficultés avec la métropole; ils prirent les armes; la paix cependant fut bientôt conclue. En 1835 ils se soulevèrent une seconde fois; Santa Anna, président de la république, marcha contre eux à la tête d'une puissante armée, mais en 1836 le général mexicain fut fait prisonnier, et les

colons se déclarèrent indépendans. Les Etats-Unis, la France, et dernièrement encore l'Angleterre ont reconnu l'indépendance de la jeune république, quoique le Mexique n'ait pas voulu céder ses droits et s'obstine à rejeter toutes les propositions qui lui sont faites.

Lorsque les premiers Espagnols se fixèrent au Texas, il y a plus d'un siècle et demi, des religieux Franciscains de Zacatecas vinrent y fonder plusieurs Missions pour la conversion et la civilisation des nombreuses tribus sauvages dispersées dans ce vaste pays. Les plus célèbres étaient celles de l'Alamo à San-Antonio, de la Conception, de San-Jose, de San-Juan, de l'Espada, del Rosario, del Espiritu-Santo, del Refugio, de San-Sabas et de Nacogdochez. Ces Missions devinrent très-florissantes, et comptaient toutes un grand nombre de fervens Chrétiens. Tous les ans les Pères religieux s'enfouaient dans les forêts, pénétraient dans les diverses tribus, gagnaient par leurs présens et leurs manières pleines d'affabilité la confiance des Sauvages, et les conduisaient aux Missions où on les formait à la piété et au travail. Elles furent supprimées en 1812 par l'avidité, dit-on, de quelques

chefs du gouvernement qui désiraient s'approprier les terres dont on les avait mis en possession. Aujourd'hui elles n'offrent plus que des monceaux de ruines ; les églises, surtout depuis les dernières guerres, sont presque entièrement détruites. Les pauvres Sauvages se dispersèrent ; quelques-uns se retirèrent dans le Mexique ; plusieurs succombèrent sous les traits des tribus non civilisées, et d'autres, dit-on, retournèrent à leur état primitif. La ferveur que j'ai trouvée parmi le petit nombre de ceux qui habitent encore le pays, annonce assez qu'ils avaient été formés à la piété par des mains habiles. Deux des églises de ces Missions ont soutenu les assauts du temps et des guerres, et sont d'une beauté qui fait honneur au goût et au zèle des Missionnaires.

La religion, à notre arrivée au Texas, était dans un triste état d'abandon et de souffrance. Depuis bien des années le pays entier, à l'exception de San-Antonio, était privé de pasteurs ; et si de temps en temps des prêtres l'avaient visité, loin de ranimer la ferveur et d'encourager les Chrétiens, ils avaient bien plutôt contribué à les affliger par des scandales dont l'opprobre rejaillissant sur la foi

qu'ils professaient, la couvrait de ridicule aux yeux des protestans et des infidèles. Que de fois j'ai rougi au récit des scènes scandaleuses qui m'ont été rapportées !

De Linnville, petit port de mer où nous débarquâmes, nous nous rendîmes à Victoria. Cette ville, fondée en 1825, fut bientôt habitée par cent-treize familles mexicaines ; mais en 1835, la guerre désola le pays, et les habitans se dispersèrent. Elle commence cependant à se repeupler ; outre six ou sept familles mexicaines qui y sont revenues, on y compte près de quatre cents habitans, dont la moitié professent la religion catholique. Victoria possède une petite église en bois, mais abandonnée depuis cinq ans ; elle se trouvait dans un état d'indécence et de malpropreté qui ne convenait nullement à la dignité des saints Mystères. Un habitant du lieu nous offrit sa maison, et nous l'acceptâmes volontiers. Tous s'empressèrent d'assister au divin Office et aux instructions ; je leur laissai M. Estany, le chargeant en outre de la visite des catholiques de Coletto, la Bahia, Lamo, Live-Oak, du Ranchio de Don Carlos et de ceux qui habitent le long de la rivière Labaca, au nombre

de huit cents ou neuf cents. L'éloignement de ces différens postes lui donnera beaucoup d'occupation et rendra son travail assez pénible.

De Victoria, je pris la route de San-Antonio avec M. Calvo et le frère coadjuteur. La distance qui sépare ces deux villes n'est que de cent-cinquante milles; mais les nombreuses bandes de Sauvages Comanches et Tonakanies qui parcourent sans cesse le pays rendent la route extrêmement périlleuse. On ne peut entreprendre le voyage sans courir un danger évident de mort, à moins d'être en nombre suffisant pour intimider ces Indiens. Nous nous joignîmes donc à un convoi de vingt-deux charrettes qui y transportaient des marchandises. Tous nos compagnons de voyage étaient très-bien armés; mais si d'un côté le nombre nous rassurait contre les attaques des Sauvages, de l'autre que de misère, que de lenteur dans notre marche; la chaleur était excessive, et dans les immenses prairies qu'il nous fallait traverser, à peine s'offrait-il un arbuste à l'ombre duquel nous pussions goûter un instant de repos. Le soir, vers le coucher du soleil, nous nous mettions en

marche ; mais souvent , à peine avions-nous fait quelques pas , qu'un de nos véhicules venant à se casser , il fallait faire halte , et passer une partie de la nuit à le réparer . Ces accidens survenaient quelquefois loin de l'eau ; nous devions alors parcourir la prairie ; et heureux nous estimions-nous , lorsque après bien des recherches nous découvrions un petit trou où nous pouvions disputer aux grenouilles quelques gouttes d'une eau fangeuse et dégoûtante . Nos provisions étaient peu abondantes , même fallut-il les partager avec nos compagnons de voyage , plus mal pourvus encore ; la faim ne tarda pas à se faire sentir , alors nous dûmes avoir recours à la chasse , au risque d'attirer les Sauvages par le bruit des fusils . La fièvre attaqua aussi nos rangs ; j'en eus moi-même quelques accès ; mais des médicamens dont je m'étais pourvu fort à propos , nous rendirent peu & peu la santé . Le petit soulagement que je procurai à nos pauvres malades , m'acquit une réputation qui m'embarrassa fort dans la suite ; car dès que nos bons charretiers m'eurent fait connaître sous le nom de *Père* qui savait guérir les maladies , tous les infirmes venaient me consulter . Plu-

sieurs fois pendant la route, le cri de *Los Indios* répandit l'alarme dans nos rangs, et fit courir nos hommes aux armes; mais soit que notre nombre intimidât les Sauvages, soit que ce ne fût qu'une méprise de notre avant-garde, nous arrivâmes, le 30 juillet, à San-Antonio sans coup férir.

Ce poste, fondé en 1678 par des Espagnols venus des îles Canaries, renferme une population de dix mille âmes. La ville possède quelques maisons en pierre, et un grand nombre de petites cabanes couvertes en joncs. Elle est arrosée à l'est par la rivière San-Antonio, à l'ouest par un petit ruisseau, et dans le centre se trouve un canal pratiqué autrefois par les Indiens sous la direction des Missionnaires, dont l'eau abondante porte la fécondité dans tous les jardins. Rien de plus beau que la vallée de San-Antonio : climat agréable, air pur et salubre, sol riche et fertile, tout contribuerait à en faire un séjour délicieux sans les hostilités continuelles des Sauvages, qui jusqu'à présent n'ont pas permis d'exploiter un pays dont les ressources seraient immenses. Depuis son origine il a toujours été en butte aux attaques des Comanches et des

Tonakanies, tribus nombreuses, cruelles, et même anthropophages; il a été aussi le théâtre de guerres fréquentes et désastreuses, et celle de l'indépendance du Texas lui fut particulièrement funeste. Bien des années s'écouleront avant que ce malheureux pays puisse se relever de ses ruines; il n'y a pas de famille qui n'ait à déplorer la mort d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un époux, impitoyablement égorgés par les Comanches; il ne se passe pas de mois que ces Sauvages ne viennent y jeter le trouble et l'effroi, et y causer des ravages affreux; tuant les hommes qui se trouvent sur leur passage et les animaux qui errent dans les champs; aussi la pauvreté y est-elle extrême; et, si jamais il m'eût été consolant d'avoir quelques ressources, ç'eût été sans doute à la vue de tant d'indigence, qu'il m'eût été bien doux de pouvoir soulager.

Que vous dirai-je de l'état affreux du Catholicisme dans cet infortuné pays? A peine s'y conservait-il quelques traces de Christianisme. Les deux malheureux prêtres chargés de la conduite de ce troupeau, loin d'être montrés les pasteurs de leurs ouailles, étaient bien plutôt des loups ravissans acharnés à leur perte; vivant

dans un concubinage affreux, ils étaient l'opprobre de la religion et un sujet de scandale pour tout le pays. Aussi, depuis bien des années, à peine un petit nombre fréquentait-il le lieu saint ; la parole de Dieu n'était jamais prêchée ; les malades mouraient sans recevoir les derniers secours de la religion, et la jeunesse croissait dans l'ignorance la plus profonde des devoirs et des obligations du Chrétien. Depuis quatorze ans personne ne se présentait au tribunal de la pénitence ; toutes les fonctions du ministère se réduisaient à baptiser les enfans, à enterrer les morts, et à célébrer les mariages, et encore n'était-ce qu'à prix d'argent qu'on pouvait obtenir ces bienfaits. Les mœurs ne correspondaient malheureusement que trop à l'ignorance dans laquelle on laissait croupir tant d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. L'église, dont le toit avait été brûlé en 1828, était devenue le repaire des hirondelles et des chauve-souris, et répandait une odeur infecte et insupportable ; la sacristie ne contenait que des chiffons sales et dégoûtans ; et cependant, chose incroyable ! tel est le respect des Mexicains pour le Sacerdoce, si grande est leur docilité, que les malheureux

prêtres qui avaient si indignement rempli le but sacré de leur ministère, étaient encore entourés d'un respect profond. Jugez quel dut être mon embarras dans une position si critique, et en face de tant de difficultés ! Etranger, inconnu, le premier pas, le premier acte de ma Mission était d'interdire deux hommes nés et élevés dans le pays, et alliés à plusieurs familles de l'endroit. Je m'abandonnai à la divine Providence, bien résolu, aux dépens même de ma vie, de ramener les choses à un meilleur état, s'il était possible. Le Ciel me seconda d'une manière visible : le dimanche après notre arrivée, nous prêchâmes, avec le consentement du curé, en espagnol et en anglais devant un auditoire nombreux, que la curiosité de voir les nouveaux Pères, avait attiré dans l'église jusqu'alors presque toujours déserte aux saints jours de fêtes. Le lendemain, je me rendis chez le curé, je lui montrai les lettres du Saint-Siège et le priai de me remettre les clefs et les registres de l'église. Il se soumit, sans doute avec répugnance, et peu de jours après il fut arrêté et conduit sous escorte à Austin, pour y rendre compte d'une correspondance secrète qu'il avait entretenue

avec les chefs du gouvernement mexicain. A peine eûmes-nous pris l'administration de la paroisse, que nous nous empressâmes d'appeler les enfans au catéchisme, de visiter les malades et de remplir tous les autres devoirs du saint Ministère; peu à peu nous gagnâmes la confiance des habitans, et lorsque le curé revint d'Austin, il trouva tous les esprits prévenus en notre faveur. Sachant bien que l'œuvre de Dieu n'est solide que lorsqu'elle repose sur la Croix et les tribulations, je commençais à craindre en voyant que nos premières démarches avaient eu des résultats aussi heureux qu'inespérés, et que tout réussissait au-delà de nos espérances. L'orage ne tarda pas à éclater. Des abus contraires à toutes les règles de la discipline s'étaient introduits; on était dans l'usage d'obtenir à prix d'argent tout ce que l'on demandait. Ainsi permettait-on de sonner les cloches pour célébrer la victoire d'un cheval qui avait excellé aux courses, pour l'enterrement d'un protestant, d'un infidèle, etc. C'étaient des abus difficiles à corriger. Je pris cependant le parti de ne m'écarter en rien des lois de l'Eglise. Sur ces entrefaites mou-

rut un protestant célèbre par ses exploits militaires et par les grands services qu'il avait rendus au pays. On fit des instances pour obtenir la permission de sonner les cloches ; sur mon refus, les têtes s'exaltèrent, on poussa les hauts cris, on m'adressa des libelles injurieux : je me remis entre les mains de la Providence. Je leur répondis avec douceur, politesse et fermeté ; et enfin, lorsqu'ils comprirent que c'était le devoir et non le caprice qui réglait ma conduite, ils se calmèrent ; les plus ardents à me poursuivre devinrent mes amis les plus dévoués. Peu de jours après notre arrivée à San-Antonio eut lieu une cérémonie qui nous remplit de consolation, et nous prouva que la foi était encore vive parmi nos Mexicains. Un malade en danger de mort devait recevoir le saint Viatique ; nous crûmes convenable de le lui porter publiquement et avec toute la pompe possible. Dès que la cloche annonça la cérémonie, le peuple courut en foule au lieu saint ; tous accompagnèrent Notre-Seigneur dans les rues, et bien des larmes coulèrent des yeux des vieillards. Depuis quatorze ans ils n'avaient pas été témoins de cet acte con-

solant de notre religion. Plusieurs s'écrièrent qu'ils ne redouteraient plus la mort, maintenant que le Ciel leur avait envoyé des Pères qui les assisteraient dans ce redoutable moment. Vraiment le Ciel a daigné bénir nos faibles efforts d'une manière toute particulière. Privés depuis long-temps du pain de la parole, ils la reçoivent avec avidité; tous les jours, grand nombre assistent au saint Sacrifice, et le dimanche, aux deux messes, le concours est considérable. Plus de cent enfans viennent habituellement prendre des leçons de catéchisme; des pénitens qui depuis vingt, trente, quarante et cinquante ans négligeaient de remplir le devoir pascal, se sont présentés au tribunal de la pénitence, et plusieurs se sont déjà fait une règle de recevoir chaque mois la sainte communion. Onze mauvais mariages ont été réhabilités, et nous espérons bientôt faire cesser tous les scandales de ce genre. Passionnés pour les amusemens dangereux, ils y ont renoncé pour la plupart. J'avais à cœur de faire réparer de suite l'église; pour subvenir aux frais de cette entreprise, j'ai vendu quelques fragmens d'argenterie qui avaient échappé

aux révolutions. Les habitans, malgré leur indigence extrême, ont voulu contribuer à cette bonne œuvre. Mais cependant nous ne pourrons pas réussir à compléter l'ouvrage ; avec nos faibles ressources, à peine pourrons-nous réparer le toit.

Après un séjour de trois mois à San-Antonio, voyant que, grâce à Dieu, tout était sur un bon pied, je commençai à visiter les Catholiques dispersés le long de la rivière du même nom, au nombre de mille ; et ensuite je me dirigeai vers Seguin, Gonzalet et Victoria. Mon séjour dans ces divers lieux fut très-court, ne pouvant me séparer de mes compagnons de voyage, sans m'exposer au danger de me faire tuer par les Sauvages. Je remontai ensuite seul la rivière Labaca : le péril est moins grand dans cette partie du pays. J'y trouvai plus de soixante-dix Catholiques qui avaient autrefois fait partie de notre Congrégation des Barrens. Il me fut bien consolant de me voir parmi de vieilles connaissances et surtout de me convaincre qu'ils n'avaient rien perdu de leur foi et de leur piété primitives, quoique privés, depuis leur arrivée au Texas, des secours de leur re-

ligion. Tous se présentèrent au saint tribunal, et eurent le bonheur de recevoir la sainte communion ; je ne pus leur consacrer qu'une semaine. De la Labaca, je me rendis à Austin, petite ville naissante désignée depuis peu pour être le siège du gouvernement Texien. Le Congrès était alors en session, et je désirais obtenir de ce corps législatif, une décision qui confirmât au culte catholique toutes les Eglises qui avaient été construites sous le gouvernement espagnol. A l'exception de la Conception et de San-Jose, ces édifices sont presque entièrement ruinés ; cependant ils peuvent être réparés ; et, vu la pauvreté et le petit nombre des Catholiques, on en tirera un grand parti jusqu'à ce que des temps plus prospères nous donnent la facilité d'en construire de nouveaux. La Providence me fit trouver à Austin M. de Saligny, chargé d'affaires de S. M. le roi des Français : je ne saurais vous exprimer tout ce qu'il eut la bonté de faire pour moi. Non content de me donner l'hospitalité pendant mon séjour dans cette ville, il daigna encore m'appuyer de tout son crédit dans l'intérêt de la religion. Des services signalés qu'il a rendus à la jeune Répu-

blique, lui ont concilié l'estime générale et gagné la confiance et la bienveillance des populations, et il s'estima heureux de s'en servir pour m'assister dans mon entreprise. Il parla lui-même aux différens membres du Congrès de la justice de mes réclamations, et réussit par sa persévérance et ses efforts à faire sanctionner ma demande. Son grand dévouement à la cause de la religion lui a acquis un bien juste titre à notre reconnaissance la plus vive. M. Timon arriva à Austin vers le 20 de décembre. Cette visite inattendue me fut bien agréable et produisit d'heureux effets. Le jour de Noël, nous célébrâmes le saint Sacrifice auquel assistèrent plusieurs membres du Congrès; tous parurent fort satisfaits; mais le local était si petit que peu purent y trouver place. Le dimanche suivant, on nous offrit la chambre du sénat; le concours fut considérable et même général; et l'éloquente et solide explication que donna M. Timon des principaux points de notre croyance fut accueillie avec une vive satisfaction. D'Austin, nous nous rendîmes à Bastrop, petite ville située sur les bords du Colorado; à peine y compte-t-on vingt Catholiques; mais tous les

habitans du lieu, pour qui la vue d'un prêtre était chose nouvelle, voulurent assister à nos cérémonies, et les divers discours qui leur furent adressés, parurent produire un effet sensible. Ils s'estimaient heureux d'apprendre que le culte catholique n'était pas la chose monstrueuse qu'on leur avait dépeinte. De Bastrop nous allâmes à Huston, ville de trois mille âmes, dont cinq cents au moins professent la religion catholique. Nous y offrîmes le sacrifice de la messe dans une maison privée, et les instructions se firent dans l'ancienne maison du gouvernement. Après un court séjour à Huston, nous partîmes pour Galveston, lieu presque aussi peuplé, et où il se trouve à peu près autant de familles catholiques. Le manque d'église dans ces lieux divers, est un grand obstacle au bien. Il est si difficile de se procurer un appartement vaste et spacieux ! Il y aurait un grand bien à faire dans ces deux villes ; mais quand pourrions-nous y avoir des églises ? Une bâtisse simple et unie ne coûterait guère que mille piastres ; mais où se les procurer ? Quoique admirablement situées pour le commerce, ces deux villes sont dans un état de gêne et de souff-

france qu'on pourrait à peine concevoir sans en avoir été témoin. Les familles les plus opulentes peuvent à peine se procurer l'argent nécessaire pour l'aliment et les autres besoins de la vie. La pauvreté est à son comble dans toutes les parties du Texas. A Galveston, nous eûmes la consolation de baptiser une jeune dame élevée dans le protestantisme; elle fit sa première communion et reçut la confirmation avec les sentimens de la foi la plus vive et de la piété la plus tendre.

Notre séjour dans chaque endroit était court; notre but principal était d'administrer les secours les plus pressans de notre religion à ces populations dispersées, et de prendre une connaissance exacte du pays et de ses besoins: ainsi, malgré les sollicitations des habitans de Galveston qui désiraient nous retenir plus long-temps parmi eux, nous ne pûmes leur donner qu'une semaine. Nous remontâmes à bord d'un bateau à vapeur aux environs de Lynchburg, où se trouvaient plusieurs familles catholiques. Ces bons habitans avaient des enfans déjà grands qui n'avaient point encore reçu le baptême: notre visite leur fit grand plaisir, les encouragea et les fortifia dans

leurs bons sentimens ; et après quelques jours passés parmi eux, nous songeâmes à retourner à Huston où nous avions laissé nos chevaux. Un petit canot fut l'unique moyen de transport que l'on put nous offrir ; nous nous y embarquâmes avec notre petit bagage ; mais la rivière grossie par les pluies abondantes qui venaient de tomber, nous offrit un courant si rapide et si fort, qu'il nous fut impossible de ramer et de lutter contre son impétuosité. A chaque instant nous étions exposés à périr. Nous primes un cheval pour le transport de nos effets, et à pied nous continuâmes notre route à travers des prairies inondées et des chemins couverts d'eau. En traversant un ruisseau, notre chapelle et notre linge tombèrent à l'eau, et nous eûmes mille difficultés à les en retirer. C'était chose fort peu agréable, surtout dans le mois de janvier ; Dieu nous donna cependant des forces. Crottés et mouillés jusqu'aux oreilles, nous arrivâmes enfin à Huston. La nuit se passa à faire sécher notre linge d'église, nos habits et nos bréviaires ; et le lendemain nous nous mîmes en marche pour aller visiter la partie orientale du Texas. Que de difficultés et d'obstacles

se présentèrent dans cette longue route ! Tantôt c'était un ruisseau qu'il fallait traverser à la nage, tantôt un marais long et fangeux où nous courions risque de perdre nos chevaux. Une autre fois c'était la faim qui se faisait sentir, et rien pour l'apaiser ; ou une pluie abondante, contre laquelle il était impossible de se procurer un abri. Ainsi, à travers mille obstacles, nous visitâmes Montgommery, Huntsville, Cincinnati, Crokest, Donglas, Nacogdoches et San-Augustino. Il est vrai que nous fûmes bien dédommagés par l'empressement que nous manifestèrent les habitans de ces divers lieux à entendre nos instructions. Ni la pluie, ni les occupations ne pouvaient les retenir. Le concours était général, et rarement ai-je vu la parole de Dieu écoutée avec plus de joie et de recueillement. Cette visite, quoique courte, n'a pas peu contribué à dissiper les préjugés, et à réveiller des sentimens pieux dans bien des cœurs. En 1837, Nacogdoches avait une assez forte population catholique ; il s'y trouvait au moins trois cents familles mexicaines, outre un assez grand nombre d'Américains catholiques ; mais, en 1838, il s'éleva des troubles entre

les Mexicains et les autres habitans, à la suite desquels survint une guerre civile; et les pauvres Mexicains, à l'exception peut-être de cinquante familles, furent tués ou expulsés. Nacogdoches avait autrefois une église en bois; aujourd'hui elle est entièrement détruite. J'eus occasion de voir, dans cette ville, combien Marie aime à exaucer ceux qui mettent leur confiance en elle : Une dame du Maryland reçut, en quittant son pays pour venir se fixer au Texas, une médaille miraculeuse. Son confesseur, en la lui donnant, l'encouragea à ne jamais manquer de réciter la petite prière : *Marie conçue sans péché, etc.*, et lui dit que cette bonne Mère ne permettrait pas qu'elle mourût sans recevoir les derniers secours de la religion. Elle fut fidèle à suivre l'avis qu'on lui donnait. Depuis quatre ans elle était au lit; souvent on l'avait crue à la dernière extrémité; mais sa confiance en Marie lui faisait toujours espérer qu'elle aurait le bonheur, avant de quitter la vie, de recevoir les derniers sacremens. A peine eut-elle appris notre arrivée, qu'elle s'empressa de nous faire appeler : elle reçut le saint Viatique et l'extrême-onction, et expira quel-

ques jours après, pleine de reconnaissance envers sa bienfaitrice.

A San - Augustino je dus me séparer de M. Timon. Il retourna aux Etats-Unis par la voie de Nachitoches, et moi je retournai à San-Antonio par de nouveaux chemins, visitant sur ma route Alabama, Washington, Indépendance, Rutaville, Lagrange, la rivière Labaca, Victoria, le Rauchio de don Carlos, Refugio et Goliad. J'y arrivai le 11 mars, après avoir fait plus de 2000 milles.

Le chiffre des Catholiques du Texas monte à peu près à dix mille. Beaucoup d'Américains protestans, en arrivant dans ce pays, se firent baptiser pour s'assurer la concession de terre, qui ne s'accordait qu'à ceux qui professaient la foi catholique. Mais cette démarche n'était nullement l'effet de la conviction ; c'était pour se conformer à la loi ; et la plupart reçurent le baptême sans connaître la doctrine catholique : ainsi je n'oserais pas les comprendre au nombre de nos Catholiques. Les préjugés contre notre sainte croyance sont assez forts dans quelques parties du Texas ; dans d'autres il y a beaucoup d'indifférence. J'espère cependant que, lorsque le pays possédera un plus

grand nombre d'ouvriers, il y aura des conversions assez fréquentes. Dans ce pays, comme aux Etats-Unis, il faut beaucoup d'instruction, et peu à peu les préjugés disparaissent.

Il y a aussi au Texas un grand nombre de tribus sauvages, dont il serait urgent de s'occuper. Les Comanches sont au moins au nombre de vingt mille; viennent ensuite les Tonakanies, les Lipans, les Tankanies, les Bidaïs, les Karankanays, les Nacoes et plusieurs autres tribus. La plupart de ces Sauvages sont anthropophages; ils aiment à se nourrir de chair humaine : les pieds et les mains surtout sont leur mets favori. Déjà j'ai fait quelques démarches auprès des Karankanays pour les réunir en Mission. M. Estany est allé aussi les visiter, et ils désirent beaucoup avoir un prêtre. C'était pour eux qu'avait été fondée autrefois la Mission de Refugio. Comme ils n'ont plus de terre et qu'ils vivent de pêche sur les bords du golfe, il faudrait pouvoir faire acquisition d'une lieue de terre, y construire des maisons et une chapelle, et ils viendraient de suite s'y fixer. Mais que faire sans argent? Les Comanches seront plus difficiles à gagner. Depuis l'origine du Texas ils ont presque toujours été

en guerre contre les habitans civilisés et les autres tribus. Cavaliers habiles, voleurs adroits, ils manient la flèche et la lance avec la plus grande dextérité. En petite bande de dix, vingt, trente ou cinquante, ils parcourent sans cesse le pays, se tiennent sur les hauteurs, et viennent-ils à découvrir un parti de voyageurs trop faibles pour leur résister, ils fondent sur eux avec la rapidité de l'éclair et les égorgent impitoyablement. Il serait impossible de dire combien d'infortunés ont succombé sous leurs traits; et combien de femmes et d'enfans ont été enlevés prisonniers. Peu de temps après mon arrivée au Texas, un parti de cinq à six cents pénétra jusqu'à Linnville. Les habitans de l'endroit, qui ne s'attendaient point à cette visite, furent obligés de se réfugier dans la baie de Labaca pour se mettre à l'abri de leurs flèches : sept ou huit furent tués; et une jeune dame mariée depuis dix jours seulement, après avoir vu tomber son mari percé de flèches à ses côtés, fut faite prisonnière. Les dépôts remplis de marchandises furent pillés, et après les recherches les plus exactes de tout le butin, la ville fut livrée aux flammes. Je perdis dans cette affaire plu-

sieurs livres et ornemens d'église, que je n'avais pu prendre avec moi. Les animaux même ne furent point épargnés : ils enlevèrent d'abord tous les chevaux et mulets dont ils se nourrissent habituellement, et égorgèrent ensuite toutes les bêtes à cornes. De Linnville ils se portèrent sur Victoria. La première maison qu'ils attaquèrent était celle où se trouvait notre confrère M. Estany. Il eut le bonheur de passer à travers leurs traits sans recevoir aucune blessure; mais tout ce qu'il avait fut pris, linges, livres, ornemens, rien ne fut épargné. Là il y eut encore des meurtres; des femmes et des enfans furent enlevés prisonniers; cependant on les força à s'éloigner. Bientôt l'alarme se répandit dans le pays, tous prirent les armes, on les poursuivit vigoureusement, et on les atteignit près des rivières Plumbercek et Saint-Marc : là le combat fut sanglant; quatre-vingt-quatre Comanches y perdirent la vie, et un grand nombre ne survécurent pas long-temps sans doute aux blessures qu'ils reçurent. Ces malheureux à l'approche des Texiens cherchèrent à exterminer tous les prisonniers qu'ils emmenaient. Une pauvre mère qui était tombée

entre leurs mains avec son petit enfant à peine âgé de dix mois, eut d'abord la douleur de voir écraser cette innocente créature sous ses yeux, et tomba ensuite elle-même percée de plusieurs coups de lances. Leurs attaques contre San-Antonio et les environs sont très-fréquentes. Rien de plus déchirant que les cris que poussent alors les femmes et les enfans. J'ai compté dans l'espace de dix mois près de deux cents personnes égorgées par ces Sauvages ; et combien d'autres dont la mort n'est pas venue à ma connaissance ! Les chevaux disparaissent presque tous les jours. Ils m'en ont déjà enlevé deux.

Le Ciel a déjà commencé à bénir nos faibles travaux : depuis le 1^{er} août 1840 jusqu'au 1^{er} mars 1841 nous avons entendu neuf cent onze confessions. Il y a eu quatre cent soixante-dix-huit communions, deux cent quatre-vingt-un baptêmes, vingt-quatre mariages, quarante-cinq enterremens, trente-et-une premières communions, huit confirmations, quinze baptêmes d'enfans protestans et six baptêmes d'adultes. Nous avons fait construire une petite chapelle au Ranchio de don Carlos, et réparé celle de Victoria et en partie

celle de San-Antonio. Le bien de la religion demanderait de suite des chapelles à Galveston, à Huston, Nacogdoches, San-Augustino, Labaca, et à la capitale du pays, Austin ; mais où trouver les moyens ? Nous sommes tous sans ressources ; les populations sont indigentes, et cependant les frais de voyage sont considérables. Dans mes courses je passe une partie des nuits dans les bois, en plein air, je fais moi-même ma cuisine, et cependant mes frais sont toujours assez forts : ainsi dernièrement pour me faire accompagner pendant trois jours de marche par deux hommes armés, je dus leur payer 24 piastres. Il nous faudrait des écoles à San-Antonio et à Galveston ; mais comment faire les premiers frais ? Nous sommes tous sans logement, obligés de réclamer l'hospitalité chez les catholiques ou protestans, et de réciter souvent notre office parmi le bruit des enfans ou à l'écart au milieu d'une prairie ou d'un bois. C'est au Texas que l'on apprend à mener la vie de Missionnaire. Je croyais en avoir déjà fait un long apprentissage ; mais depuis mon arrivée ici, je me suis bien aperçu que je n'y étais encore point initié.

Adieu, Monsieur et cher Confrère; dans quelque temps je vous donnerai d'autres détails sur notre Mission.

Votre tout dévoué serviteur,

J. M. ODIN, I. S. C. M.

Lettre du même, au même.

Galveston, 7 février, 1842.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

Depuis long-temps je désirais vous écrire, mais des voyages presque continuels, et la difficulté de se procurer une table ou un appartement dans les lieux où je faisais un petit séjour, m'ont privé de ce plaisir. Je n'ai encore aucune demeure fixe dans le Texas; je me présente de cabane en cabane, et tous les instans que je peux consacrer à un petit voisinage sont employés à faire le catéchisme, donner des instructions ou administrer les sacremens. Me voici enfin de retour à Galveston; on m'a prêté une petite chambre, et je profite de ce premier instant pour vous entretenir de notre nouvelle Mis-

sion du Texas. Déjà, l'année dernière, je vous transmis d'assez longs détails sur nos premiers travaux dans cette république; j'espère que vous aurez reçu ma lettre. Peu de temps après vous l'avoir expédiée, M^r Blanc m'écrivit de me rendre de suite à la Nouvelle-Orléans, pour des affaires importantes qu'il avait à me communiquer de la part du Saint-Siège. Quelle fut ma surprise, en arrivant chez lui, d'apprendre que j'étais nommé Coadjuteur du Détroit ! Le désir de Sa Sainteté était que j'acceptasse sans hésiter un fardeau si redoutable; je ne pus m'y déterminer; la conviction intime de mon indignité et de mon incapacité me fit renvoyer les Bulles, et après un court séjour aux États-Unis, je partis de nouveau pour le Texas. Mon intention était de passer l'été à Galveston; mais après trois semaines employées à préparer au devoir pascal ceux qui ne l'avaient point encore rempli, on m'annonça que la maison qui me servait de chapelle devait être occupée par une famille nouvellement arrivée dans le pays. Ne sachant plus où transporter l'autel après l'avoir déjà promené de galetas en galetas, je crus qu'en attendant qu'on construisît une

petite église en bois que je venais de faire commencer, mon temps serait plus utilement employé à visiter les Catholiques dispersés de côté et d'autre. Je partis donc pour Houston. Les maladies commençaient à se faire sentir dans cette ville; tous ceux qui étaient indisposés s'empressèrent de se réconcilier avec Dieu, et beaucoup d'autres se présentèrent au tribunal de la pénitence et à la sainte table. Cependant, au bout de deux semaines, l'appartement où je réunissais les Fidèles dut être converti en cabaret, et il me fallut songer à aller plus loin. Sur les bords du Brazos, à trente milles de Houston, vivent vingt familles catholiques, venues, il y a quelques années, du Kentuki et du Missouri. Je n'avais pas encore pu les visiter; je me rendis donc parmi eux; et je fus bien édifié du zèle et de l'empressement avec lesquels ils m'accueillirent. Tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, se confessèrent. Il y avait des malades dans toutes les familles; je célébrai donc dans chaque maison, pour leur donner à tous la consolation d'entendre la sainte messe. Le dimanche, je célébrais dans la maison la plus centrale, et un grand nombre de protestans

venaient assister aux instructions. Ils dési-
 reraient faire construire une petite chapelle,
 mais les moyens manquent ; j'espère cepen-
 dant que plus tard je pourrai m'en occuper.
 Un protestant, malade depuis bien long-temps,
 me fit prier d'aller le visiter : nous eûmes de
 longs entretiens sur la religion, et il finit par
 embrasser notre sainte foi. Lorsque je le crus
 suffisamment instruit, je lui administrai les
 sacremens, et j'ai appris depuis qu'il était
 mort d'une manière bien édifiante. Je quittai
 ces bons habitans pour me diriger vers Mil-
 creek et Cummingscreek, entre le Brazos et
 le Colorado ; mais, dès le second jour de
 marche, je me sentis attaqué d'une violente
 fièvre, accompagnée d'un vomissement pres-
 que continuel. Me trouvant alors dans une
 partie du pays peu habitée, et où je n'avais
 aucune personne de connaissance, je me dé-
 terminai à me transporter, malgré la fièvre,
 jusqu'à la rivière Labaca, où vivent des co-
 lons qui résidaient autrefois dans le Missouri.
 J'en étais éloigné de soixante-cinq milles, et
 il me fallut trois jours pour faire ce court
 trajet. Vous ne sauriez vous imaginer com-
 bien j'eus à souffrir et des rayons d'un soleil

brûlant, et du manque d'eau et de l'ardeur de la fièvre. Le second jour surtout, je crus plusieurs fois toucher à ma dernière heure : je m'arrêtais à chaque instant pour m'étendre sur l'herbe ; mais la soif et la chaleur excessive m'obligèrent de monter à cheval. Je savais à peine où j'allais, lorsqu'à deux ou trois milles, je découvris une forêt. L'espoir de trouver quelque soulagement sous l'ombrage des arbres, me fit diriger ma course vers le bosquet qui s'offrait à ma vue. Mais ce mieux que je me promettais ne se réalisa point. A peine étendu sous un arbre, je sentis que le mal allait toujours en empirant ; la soif était insupportable ; me voilà donc de nouveau à cheval et errant à l'aventure, lorsque la Providence me fit découvrir dans le lointain une fumée qui semblait indiquer une maison. Je me précipitai vers cette direction, et eus le bonheur de trouver une famille nouvellement arrivée du Michigan. Ils me donnèrent tous les secours que la charité la plus tendre put leur suggérer. Je bus à longs traits et passai la nuit sous leur tente. Le lendemain, me trouvant un peu soulagé, je continuai mon voyage, et parvins enfin chez mes vieux amis

✓ du Missouri. La fièvre ne me quitta qu'au bout de vingt-quatre jours ; il n'y avait ni médecin ni remède dans le voisinage ; je m'abandonnai entièrement aux soins de la Providence. Dès que je fus un peu convalescent, je m'occupai de nouveau des devoirs du ministère ; cependant je m'aperçus bientôt que la prédication et les confessions amèneraient une rechute. Ayant trouvé à Victoria des voyageurs qui se rendaient à San-Antonio, je me joignis à eux , bien convaincu que l'air salubre de cette belle vallée du Texas me rendrait mes anciennes forces. Les fortes pluies qui tombèrent pendant le voyage me jetèrent dans un malaise qui m'obligea de prolonger mon séjour à San-Antonio plus longtemps que je ne l'aurais souhaité : pour ne pas perdre mon temps, je me mis à diriger en personne les réparations de l'église, qui étaient déjà commencées. Nous l'avions trouvée dans un fort triste état. Brûlée en 1828, on ne l'avait recouverte qu'en partie ; et la guerre de 1836, si désastreuse à San-Antonio, l'avait presque entièrement ruinée. Nous avons achevé la voûte ; tout l'intérieur a dû être replâtré. J'ai fait faire cinq nouvelles

portes, un sanctuaire, une table de communion; et, à l'extérieur, nous avons restauré le clocher et la façade, et fermé tous les trous qu'avait ouverts le canon. L'exécution de ce travail a causé une joie sensible à tous les habitans; ils ont voulu y prendre part, et leurs contributions ont été bien plus grandes que l'extrême misère du pays ne me permettait de l'espérer. Les protestans se sont montrés aussi empressés que les catholiques; cependant la plus grande partie des frais est retombée sur moi; j'ai moi-même dû contracter une dette. Le 5 décembre, nous chantâmes une Grand'Messe avec l'exposition du Saint-Sacrement, pour remercier le Ciel des travaux que nous venions d'accomplir. La nouvelle s'en étant répandue d'avance, nous vîmes accourir non-seulement les habitans de la ville, mais encore tous ceux de Ranchio, à trente milles de distance. Bien des larmes coulèrent des yeux de ce pauvre peuple si long-temps négligé, chez lequel cependant la foi n'est point encore éteinte.

Le 12 décembre est le jour où se célèbre la fête de Notre-Dame-de-Guadeloupe, patronne du Mexique et de toutes les colonies espa-

gnoles. Les habitans de San-Antonio conservent une grande dévotion pour cette solennité; et dans des temps plus prospères, il y avait parmi eux de grandes réjouissances à cette occasion. Cette année, voyant leur église propre et décente, ils sentirent renaître leur ancien zèle pour leur patronne. Un bon vieillard, avec quelques-uns de ses amis, voulut faire les principaux frais de la Fête; ils achetèrent cent-cinquante livres de poudre, empruntèrent toutes les pièces d'étoffe qu'ils purent se procurer; les femmes mirent à contribution tous leurs plus précieux objets de toilette, et bientôt l'Eglise fut décorée de tout ce que le pays offrait de plus rare. Le 11, à trois heures du matin et à midi, neuf coups de canon et le son des cloches annoncèrent la veille de la grande solennité; l'image de Notre-Dame-de-Guadeloupe, chargée de tous les colliers et bijoux de la ville, avait été placée sur un brancard élégamment orné. A trois heures du soir, le canon et les cloches se firent entendre de nouveau; c'était l'heure des premières Vêpres: aussitôt une nombreuse procession se mit en marche pour se rendre à l'église. D'abord venaient trois à quatre mu-

siciens avec des violons et une flûte; ensuite, une petite bannière portée par une jeune fille habillée en blanc et entourée de six jeunes personnes; s'avançaient ensuite douze jeunes filles avec une bougie à la main et des bouquets de fleurs; enfin l'on voyait paraître l'image de Marie élevée sur le brancard que portaient quatre jeunes demoiselles, et derrière l'image, marchaient d'abord les femmes, et puis les hommes; soixante hommes de la milice escortaient la procession avec leurs armes et faisaient des décharges presque continuelles. Lorsque la procession arriva près de l'église, nous allâmes la recevoir avec la croix et l'encensoir; l'image fut déposée sur un petit autel préparé à cet effet, et nous chantâmes les Vêpres. A huit heures du soir toute la ville était illuminée; d'énormes bûchers éclairaient les deux grandes places publiques, au milieu desquelles se trouve l'église. Nous sortîmes de nouveau de l'église au son des cloches et du canon, avec la croix, la bannière, l'image de Notre-Dame-de-Guadeloupe, portées comme avant les Vêpres, et nous fîmes le tour des places en récitant le chapelet et en chantant des cantiques en l'honneur de la Reine des

cieux ; à chaque dizaine le canon et les hommes de la milice faisaient une décharge générale ; il était dix heures lorsque nous rentrâmes dans l'église. L'ordre fut parfait, et je vous avoue que j'ai vu peu de processions plus intéressantes. Outre tous les habitants de la ville, nous avions à cette cérémonie tous les Mexicains qui résident le long de la rivière et beaucoup d'Américains venus d'Austin et d'autres pays éloignés. Le jour de la Fête nous fîmes une autre procession avant la Grand' Messe, dans le même ordre et avec le même concours. Beaucoup de personnes s'approchèrent de la sainte Table. Les fêtes de Noël ont été célébrées avec beaucoup de pompe et de grands signes de piété ; le nombre des communions a été assez considérable. Il nous reste encore beaucoup à faire à San-Antonio ; la réforme que demandait ce pays n'est point encore aussi grande et aussi générale que nous le désirerions ; cependant, grâce au Ciel, nos faibles efforts n'ont point été infructueux ; déjà bien des abus ont été corrigés, plusieurs mauvais mariages réhabilités ; et en général l'église est assez fréquentée, même les jours ouvriers. Pendant les trois mois que j'y ai passés, je cé-

l'ébrais la messe tous les jours, demi-heure avant l'aurore, et il n'y avait jamais moins de cent-trente à cent-cinquante personnes. Cette heure convenait surtout à nos pauvres Mexicaines qui n'ont pas les moyens de se procurer des habillemens propres ; elles craignent singulièrement la critique, et l'obscurité du matin les en mettait à l'abri ; la sainte Table commence à être fréquentée : plusieurs ont déjà contracté la bonne habitude d'en approcher tous les quinze jours ou tous les mois. Nous continuons nos catéchismes de chaque jour avec beaucoup de soin, et déjà ils ont produit beaucoup de fruit ; je le faisais pour mes Américains, et parmi mes plus fidèles pupilles, je comptais douze enfans, nés de parens protestans ; rien ne pouvait les retenir à la maison, lorsque le son de la cloche avait annoncé le catéchisme.

Je partis de San-Antonio le 27. décembre pour aller visiter les différentes stations déjà formées dans la partie occidentale du Texas. Les Sauvages Comanches, qui pendant cinq ou six semaines avaient cessé de troubler le pays, venaient de se montrer de nouveau dans les environs, enlevant les chevaux, et égor-

geant impitoyablement tous les malheureux voyageurs qu'ils pouvaient rencontrer. Je me mis en route avec un seul homme, me reposant plus sur la protection de la Providence que sur la force des armes. A peine avions-nous fait vingt milles, voilà que nous arrivons près d'un cadavre; il n'y avait que quelques instans que quatorze Sauvages s'étaient jetés sur un jeune homme et l'avaient percé de leurs flèches et de leurs lances sous les yeux mêmes de ses pauvres parens, qui de leur maison voyaient la scène horrible sans oser sortir pour lui porter secours. Je me serais trouvé face à face avec ces Sauvages, si la crainte ne leur eût fait abandonner la route; ils venaient de traverser la rivière San-Antonio, et se dirigeaient vers la Médina.

A quelques milles de là, je rencontrai deux voyageurs qui m'engagèrent à ne point continuer mon voyage, m'annonçant qu'il y avait une bande de soixante voleurs campés sur la rive *del Clelo*, à l'endroit même où nous devions aller passer la nuit. Le jour suivant, ces malheureux attendaient des charrettes qui devaient transporter des marchandises à San-Antonio. Ces deux voyageurs

avaient été vivement poursuivis eux-mêmes, et étaient redevables de leur salut à l'agilité de leurs chevaux. Je ne savais trop à quoi me déterminer : cependant je crus pouvoir continuer ma route. Nous campâmes à l'endroit où nous étions, et, de crainte que les Sauvages ne prissent nos chevaux, nous les cachâmes avec soin ; et nous, dans une autre direction, enveloppés dans nos couvertures, nous passâmes une nuit assez tranquille. Le lendemain nous ne fîmes que vingt milles. Arrivés à la rivière *Cibolo*, nous crûmes devoir y passer la nuit. L'endroit n'était pas très-sûr ; les Comanches y avaient été vus quelques jours auparavant ; mais en allant plus loin, il nous eût été impossible de nous procurer de l'eau, à moins d'aller sur les bords du Clelo, où se trouvaient les voleurs. Le troisième jour, en prenant un détour, nous franchîmes le pas difficile. Nous étions partis d'assez bonne heure pour arriver près de leur camp, avant qu'ils se dispersassent pour épier les voyageurs. A douze milles de Goliad, nous éprouvâmes une nouvelle frayeur : tout à coup nous vîmes sortir de derrière un petit bosquet un

homme à longue barbe, à haute taille, armé d'une lourde carabine, de pistolets et de coutelas, qui nous aborde avec un air farouche. Je lui adressai la parole avec beaucoup de sang-froid et sans laisser percer la crainte que j'éprouvais : après quelques mots de conversation, nous prîmes congé de lui. Il nous suivit long-temps des yeux, et nous ne fûmes pleinement rassurés que lorsque nous le perdîmes entièrement de vue.

Je ne fis qu'un court séjour à Goliad, au Ranchio de Don Carlos et près de l'embouchure de la rivière de San-Antonio. M. Estany avait visité ces différens postes peu de temps auparavant. Je passai cinq jours à Victoria, prêchant une et deux fois par jour. Plusieurs personnes qui ne s'étaient pas confessées depuis six, huit, dix et même quatorze ans, se présentèrent au tribunal de la pénitence. De Victoria, je me rendis à la rivière Labaca, que je remontai presque jusqu'à sa source, à Brushy-Creek, à la Navi-dad, m'arrêtant deux ou trois jours partout où je rencontrais des Catholiques. Dans ce voyage, j'ai donné la communion à cent quinze personnes, et le nombre des con-

fessions a été beaucoup plus considérable.*

J'espérais en arrivant à Houston y trouver une petite chapelle. Je leur avais laissé cent piastres pour acheter les premiers matériaux, croyant que l'œuvre une fois commencée, ils auraient fait des efforts pour l'achever; mais dès que ce petit montant fut épuisé, ils suspendirent les travaux. Après bien des recherches, je parvins à me procurer un petit appartement où je dressai un autel et réunis mon petit auditoire. Il y eut quelques confessions et communions. Je m'efforçai, pendant quelques jours, à exciter leur zèle pour la construction de l'église, j'obtins d'assez belles promesses sur lesquelles j'ose à peine compter, et je partis pour Galveston, où j'arrivai vendredi matin.

J'ai eu la consolation d'offrir pour la première fois le saint sacrifice dans la chapelle qui vient d'être construite à Galveston, et je ne pus retenir mes larmes en pensant qu'enfin le Seigneur avait un petit sanctuaire dans un pays où jusqu'à présent nous avions dû promener l'autel de maison en maison. J'ai cependant à regretter qu'elle soit si petite : elle n'a pas pu contenir tous ceux qui

auraient désiré assister à l'Office divin. Elle n'a que cinquante pieds de long sur vingt-deux de large; elle n'est pas plâtrée; nous n'avons même pas pu faire un petit clocher; c'est un grand appartement plutôt qu'une église. Cet édifice coûte neuf cents piastres, et il m'en faudra payer sept cents. Je ne puis pas accuser les habitans de mauvaise volonté; la pauvreté extrême du pays les met presque dans l'impossibilité de se procurer les objets les plus indispensables à la vie; il leur a été impossible, malgré leur bonne volonté, de faire la plus petite offrande pour le culte.

Grâce à Dieu, je suis parvenu, depuis le printemps dernier, à faire réparer les églises de San-Antonio, de Victoria, et à construire deux nouvelles chapelles sur les bords de la rivière San-Antonio, une sur la Labaca, et une quatrième à Galveston. Ces différentes entreprises m'ont coûté plus de deux mille piastres. J'ai dû faire des dettes; mais j'espère que la Providence viendra à mon secours.

M. Calvo, à San-Antonio, et M. Estany, au Ranchio de Don Carlos, travaillent avec beaucoup de zèle. Dieu semble bénir leurs

efforts d'une manière particulière, et ils se sentent dédommagés de toutes les privations qu'ils ont à souffrir par les bénédictions que Dieu répand sur leurs travaux. M. Estany visite régulièrement sept postes, peu peuplés il est vrai, mais destinés à devenir un jour très-importans.

M. Clarck est chargé de la chapelle de Labaca et d'une petite école pour les enfans de cette partie du pays. Il visite aussi de temps en temps Victoria et Texana. Nous avons eu la douleur de perdre M. Hayden dans le mois d'octobre. Il mourut près de l'embouchure de la rivière San-Jacinto, à deux cents milles de ses Confrères. C'est une grande perte pour notre Église naissante du Texas. Il était d'un grand secours pour la visite des Catholiques dispersés de côté et d'autre.

Il s'est passé bien des scènes affreuses dans le Texas depuis l'année dernière. Les Sauvages ont tué plusieurs malheureux voyageurs; et des bandes de voleurs ont commis plusieurs meurtres et des déprédations de tout genre. Ainsi dans le mois de septembre soixante-cinq malfaiteurs, partis du Rio-Grande, vin-

rent pendant la nuit attaquer Refugio, petit village composé de quinze familles catholiques. Ils surprirent ces pauvres habitans plongés dans le sommeil le plus profond, se jetèrent sur eux, leur lièrent les mains derrière le dos, et après avoir dépouillé leurs maisons les emmenèrent captifs à Laredo. Un malheureux père de famille ayant entendu les cris se mit sur la défensive, et lorsque les voleurs se présentèrent chez lui, il fit feu sur eux, en tua deux et en blessa un troisième. Il fut pris cependant, attaché à la queue d'un cheval, et traîné à travers les pierres et les ronces jusqu'à la distance de neuf milles. Le voyant alors sur le point d'expirer, ils le pendirent par les pieds à un arbre. Vainement son épouse avec un petit enfant à la mamelle s'était jetée à leurs pieds pour solliciter le pardon de son mari; vainement elle chercha à les suivre avec toutes les femmes et tous les enfans du village; leur cœur fut inaccessible à la pitié. Jugez du triste état où se trouvèrent réduites toutes ces pauvres mères et ces malheureux enfans ! M. Estany, en apprenant ce funeste événement se rendit de suite à Refugio avec plusieurs habitans des lieux voisins pour leur

procurer des consolations et des secours. Les captifs furent mis en liberté dans le mois de novembre et sont retournés chez eux.

Au commencement de novembre, huit hommes du Rio-Grande se mirent en marche pour San-Antoniö avec quelques sommes d'argent ; les voleurs les surprirent la nuit, tuèrent le gendre du chef de la petite bande, et leur enlevèrent tout leur argent. Ces scènes se renouvellent bien souvent.

Veillez agréer les sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

**Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,**

J. M. ODIN.

Lettre du même au même.

Nouvelle-Orléans, 28 mars 1842.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

C'est de la Nouvelle-Orléans que je vous écris. Je suis ici depuis le 19 février. Sa Sainteté n'a point voulu accéder à ma demande ; les bulles que j'avais renvoyées à Rome ont été expédiées de nouveau, et sont arrivées ici le 11 octobre dernier. Les lettres de Son Eminence le cardinal Frasoni étaient si fortes, et le désir de notre Saint Père si formel, que j'aurais cru agir contre les desseins de la Providence, en refusant de nouveau. Malgré toute la répugnance que j'éprouvais, j'ai donc dû faire mon sacrifice, et accepter un

fardeau si redoutable et tant au-dessus de mes forces. J'ai été sacré par M^r Blanc, assisté de MM^{rs} Portier et Chanche, le 6 mars,* dans l'église cathédrale de cette ville. Priez et faites prier pour moi, afin de m'obtenir les grâces dont j'ai besoin pour supporter ce nouveau fardeau, et remplir selon les vues du ciel la charge qui m'est confiée.

Peu de jours après mon sacre, j'ai reçu de bien tristes nouvelles de notre Mission du Texas. Le Mexique, qui n'a jamais voulu reconnaître l'indépendance de ce pays, vient d'entreprendre de le reconquérir. L'armée mexicaine a déjà pénétré à San-Antonio, dont elle s'est emparée sans la moindre résistance; un détachement marchait contre Goliad, Victoria et Matogorda. On prétend que les forces qu'envoie le Mexique se monteront à vingt-cinq mille hommes. De leur côté, les Texiens courent aux armes dans toutes les directions. Les femmes et les enfans de la partie occidentale ont déjà pris la fuite, et se retirent vers le Colorado, pour éviter de tomber entre les mains des Mexicains. Les suites de cette guerre seront déplorables et désastreuses sous tous les rapports. Déjà la misère était à son com-

ble dans ce malheureux pays; il n'y avait ni argent ni provisions. Dans beaucoup d'endroits, à raison de la grande sécheresse qui se fit sentir l'année dernière, on ne pouvait pas même se procurer du pain de maïs. Que vont donc devenir tous ces pauvres habitans, obligés d'abandonner leurs foyers et de fuir dans le moment même où ils auraient dû ensemen-
 cer leurs terres? Les Sauvages ne manqueront pas de profiter de cette confusion générale pour faire leurs excursions, et bien de malheureuses familles seront les tristes victimes de leur cruauté. On dit que déjà ils se montrent avec beaucoup plus d'audace. Je ne sais ce que sont devenus nos Confrères; ils se trouvaient précisément dans la partie du pays qui vient d'être envahie. Nos plus beaux commencemens et nos plus douces espérances pour l'avenir se reportaient vers cette direction. Déjà nous y avions organisé un grand nombre de stations qui promettaient de devenir un jour de florissantes paroisses, et voilà qu'en un instant tout a été détruit. Que la volonté de Dieu se fasse !

Jé compte partir dans quelques semaines pour Galveston. Mon intention était d'em-

mener des Religieuses pour San-Antonio, et des Prêtres pour la Mission des Karankanays, et pour Houston et Nacogdoches; mais la confusion dans laquelle se trouve le pays m'y fait renoncer. Je tâcherai même, s'il est possible, de faire venir auprès de moi MM. Calvo et Estany. Il est bien possible que nous soyons obligés de fuir.

J'ai accompagné M^{sr} Blanc à Donnalldsonville, où, le 17 de ce mois, il a consacré la nouvelle église qu'a fait construire notre Confrère M. Boullier. C'est un très-bel édifice. La cérémonie de la dédicace se fit avec beaucoup de pompe et au milieu d'un grand concours. Tous nos Messieurs de l'Assomption s'y trouvaient avec les élèves du Séminaire. M. Barbier fit un long sermon en français, et M. Timon prêcha en anglais. Les habitans de Donnalldsonville sont toujours très-attachés à M. Boullier, et à juste titre; il a su y faire aimer et observer notre sainte religion. Les diverses Confréries qu'il y a établies obtiennent les plus heureux succès, et entretiennent un esprit de ferveur vraiment admirable.

Je fus fort étonné, en arrivant à la Nou-

velle-Orléans, d'apprendre que M. Timon était déjà de retour d'Europe depuis le 14 janvier, et j'eus, peu de jours après, la consolation de l'embrasser. Il m'a remis votre lettre, celle de M. Poussou, et les différents objets que vous et les Sœurs de la Charité avez eu la bonté de m'envoyer, ainsi que les fonds que vous avez eu la charité d'allouer à notre Mission du Texas. Je vous en remercie bien sincèrement, et vous prie d'exprimer ma reconnaissance aux bonnes Sœurs qui ont daigné penser à nous. Je payai de suite toutes les dettes que j'avais contractées l'année dernière; et je tâcherai de pourvoir, le mieux qu'il sera possible, aux besoins de tous nos Confrères.

Veillez présenter mes saluts respectueux à tous nos Messieurs, et me croire en l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

J. M. ODIN, *Évêque de Claudiopolis,*
et Vic. apost. du Texas.

*Lettre de M. CLUZEL, Missionnaire en Perse,
à M. MARTIN, Sous-Directeur du Séminaire
interne, à Paris.*

Tauris, le 21 juillet 1841.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

Les lettres que vous avez déjà reçues de M. Boré et celles que vous recevrez aujourd'hui, vous mettront au courant des affaires arrivées à Djoulfa. Béni soit Dieu, qui a tout fait tourner à sa gloire et au profit de notre cause ! Comment, à la vue d'une protection si signalée, ne sentirions-nous pas redoubler notre courage, et notre confiance s'accroître en celui de qui nous attendons notre secours ?

Je suis et je dois rester à Tauris. Ma destination première était pour Ourmie, où je de-

vais accompagner M. Fornier. Vous pensez si j'étais content de la part qui m'était échue. Mais la nouvelle des événemens survenus à Ispahan a changé cette disposition. M. Fornier a cru devoir se rendre lui-même sur les lieux, pour porter secours à M. Boré, et lui donner les consolations dont il avait besoin, au milieu des tribulations que lui suscite l'hérésie jalouse et calomnieuse, personnifiée dans un prélat qui dégrade profondément en lui, par l'assemblage des vices les plus humilians, le caractère divin dont il est honoré. Cette seconde disposition en a amené d'autres. M. Darnis, que nous laissions Recteur de l'Université de Tauris, m'a été substitué pour aller à Ourmie. Il devait prendre avec lui M. Théophane, et je restais alors seul à Tauris, pour faire l'école à une trentaine de gamins dont la majorité n'entend pas un mot de français. Mais la Providence dispose tout pour le mieux. Avant de partir, M. Fornier, pressentant et voyant déjà que le contre-coup des événemens de Djoulfa se ferait sentir à Tauris, dans la crainte que, sans connaissance de la langue, je me tirasse avec peu de succès des brouilleries qu'on pourrait me susciter, décida que

M. Théophane, homme capable de faire face à l'ennemi, resterait à Tauris provisoirement : disposition fort heureuse et visiblement dictée par la Providence ; car les fièvres m'ayant pris le lendemain du départ de M. Fornier, dans l'impossibilité de rien faire, j'aurais été obligé de donner quelque temps de vacances, ce qui eût été du plus mauvais effet dans les circonstances existantes. Les Arméniens, en effet, n'auraient pas manqué de chanter victoire, et de dire que c'était la peur qui nous faisait interrompre l'école, eux qui sollicitaient alors des firmans pour nous la faire fermer.

Voici donc, en trois mots, où nous en sommes : M. Darnis est à Ourmie avec le Frère ; M. Fornier est parti pour Ispahan où il doit être arrivé, mais nous n'avons encore aucune nouvelle de son voyage ; votre très-indigne Confrère se trouve à Tauris, presque exclusivement occupé de l'étude de la langue turcomane, afin de pouvoir me mettre à même de remplacer M. Théophane, que je crains devoir bientôt m'échapper pour aller porter ailleurs les bons effets de sa bonne volonté. Je serai donc peut-être bientôt installé maître d'école à Tauris.

Les Arméniens de Tauris, malgré l'échec

humiliant qu'ont essuyé leurs coréligionnaires de Djoulfa, ne cessent de tramer de sourdes intrigues contre nous. Ne pouvant rien faire à force ouverte, ils nous font la sourde guerre. C'est ainsi que, pendant la nuit, ils ont cassé à coups de pierres les vitres d'une pauvre chambre un peu éloignée de la maison que nous habitons, et où les catholiques de Tauris s'assemblent pour assister à l'immolation de la sainte victime. Quelle haine aveugle ! Ah ! s'ils connaissaient les intentions pacifiques qui nous amènent de si loin auprès d'eux ! s'ils savaient estimer le prix du don que nous leur apportons, se soulèveraient-ils ainsi contre nous, pour nous faire une guerre qui leur réussit d'ailleurs si mal ? Au reste, nous les craignons bien peu. Nous avons, en bonne forme, un firman qui nous autorise à tenir des écoles ouvertes dans toutes les villes de la Perse, et qui nous assure la protection des autorités locales. Nous avons à notre école plusieurs kans ou seigneurs arméniens qui nous sont attachés, et dont les parens nous sont favorables, au moins extérieurement ; et, mieux que tout cela, notre ancre est jetée là haut sur un roc plus solide.

Le souffle de la tempête pourra bien agiter quelque temps notre barque encore si petite ; mais s'il plaît au grand Pilote d'en prendre en main le gouvernail, elle se sauvera de tous les écueils, et nous la verrons peut-être bientôt devenir un grand vaisseau, qui, déployant toutes ses voiles, s'en ira chercher au loin ces pauvres naufragés de la foi de leurs pères, et les ramener dans le port du salut.

Je voudrais vous donner quelques détails sur notre voyage ; mais mes souvenirs ont déjà vieilli là-dessus, et d'ailleurs il ne présente aucun intérêt. Vous voudrez donc bien m'excuser auprès de mes Co-Séminaristes, auxquels j'en avais promis une relation détaillée : outre que je n'ai pas le temps, il me serait difficile de les intéresser. Nous avons traversé le Curdistan sans aucun fâcheux accident, mais non sans peur. Je vous assure que la vue de ces hommes à face barbare, armés d'une longue pique, d'une carabine, d'un sabre, de trois ou quatre pistolets à la ceinture, produit sur l'ame une impression d'effroi qu'augmente encore la connaissance antécédente que l'on a de leur méchanceté. Une fois six hommes armés de cette façon, montés

sur des chevaux qui volent plutôt qu'ils ne marchent, sont venus caracoler à peu de distance de nous. Nous étions sur les bords de l'Euphrate, bien loin sans doute de l'endroit où les enfans d'Israël gémissaient autrefois sous les fers de la captivité, mais assis comme eux à l'ombre des saules du rivage. Deux de ces brigands se sont détachés des autres pour venir nous reconnaître. Ils ont fait le tour de nos bagages en brandissant leurs piques, et ont demandé qui nous étions. M. Darnis s'était un peu éloigné pour prier ; pour moi, j'étais occupé à ramasser des poissons que nous avions emprisonnés dans un petit ruisseau qui coulait au milieu de la prairie. Quoique dans une posture peu convenable à un ambassadeur, il m'en a fallu jouer le rôle en cette circonstance. « Qui est ton maître, a demandé un de ces Curdes à notre domestique, qui était à côté de moi. — C'est un ambassadeur d'Angleterre qui se rend à Téhéran. » Après cette réponse, nos hommes, qui avaient peu de discernement, se sont retirés. Je m'attendais à les voir revenir tous six pour nous spoliez, quand nous les avons vus disparaître comme le vent. Plus nous avançons, plus nous

trouvions des hommes à mauvaise mine. Le dimanche de la Trinité, jour si solennel parmi vous, nous nous étions retirés de bonne heure dans un village, pour nous y mettre à l'abri des incursions nocturnes. Mais les habitans nous ont paru si coquins que nous avons mieux aimé coucher dehors sur nos bagages, que d'entrer dans aucune de leurs maisons. On dit cependant que le Curde, voleur de profession sur le grand chemin, respecte les droits de l'hospitalité, et ne se permet aucun tort à l'égard de l'étranger qui se réfugie sous sa tente. Enfin il ne nous restait plus qu'un jour pour arriver aux frontières de la Perse ; mais l'horizon s'était tellement rembruni ; le pays, désolé d'ailleurs par la famine à tel point que, dans les maisons les plus aisées, on ne trouvait pas un morceau de pain, nous parut si mauvais, que nous nous résolûmes à faire usage de notre firman pour avoir une garde d'hommes qui nous accompagneraient jusqu'à la frontière. Nous nous adressâmes au bey de Diaden, gros village curde heureusement situé sur les bords de l'Euphrate. Ce bey est un jeune homme de dix-neuf ans, fils d'une mère Curde dont il n'a pas hérité de la méchan-

ceté naturelle à cette nation scélérate. Après les civilités d'ordinaire en Orient, la pipe et le café, il nous promit de nous donner des hommes pour nous accompagner, moyennant un bacchis ou étrenne que nous leur donnerions. Nous l'avons invité à notre tour à venir prendre une tasse de thé dans notre hôtel, qui n'était que le coin d'une écurie où le jour pénétrait à peine. Il s'est rendu avec plaisir à notre invitation, car ici les autorités sentent peu leur dignité. Nous avons improvisé, avec nos couvertures et nos matelas, un sofa, tel peut-être qu'il n'en avait jamais vu de pareil. Il s'est étendu mollement dessus, et nous lui avons fait verser deux tasses d'un bon thé, et tel, qu'il a témoigné, en le buvant, que ses cuisiniers n'en savaient pas faire de semblable. Ensuite il nous a invités à une promenade sur les bords de l'Euphrate, dans une prairie où paissaient plusieurs grands et beaux chevaux qui lui appartenaient. En allant, il nous a fait voir une fontaine abondante où tout le village vient puiser l'eau. Il a bu comme les lâches de l'armée de Gédéon, et, pour l'imiter en quelque chose, nous avons goûté l'eau dans le creux de la main. Plus

loin nous avons rencontré un grand troupeau de brebis qui lui appartenait. Il en a pris une, a trait du lait dans sa main, et l'a jeté à la figure d'un des gens de sa suite, son favori, à ce qu'il semblait. Voilà comme se respectent les autorités turques, les représentans de la Sublime-Porte, dans ces contrées barbares. Enfin il nous a conduits dans un lieu enchanteur, sur le bord de l'eau, à l'ombre d'un énorme rocher, dans un site tout-à-fait pittoresque. Là il a quitté la peau de mouton qui lui servait de manteau, l'a étendue par terre, et s'est couché dessus, jusqu'à ce qu'ennuyés de la longueur de la séance, et ayant d'ailleurs à dire notre Bréviaire, nous lui avons proposé de rentrer chacun chez nous. En passant sous les murs de son château de terre, très-élevés de ce côté-là, il a pris des pierres, a appuyé le pied contre le mur, et pour nous donner une idée de son adresse, les a fait voler sous le bras perpendiculairement sur sa tête, à une hauteur qu'il croyait prodigieuse. Les siens l'ont applaudi, et nous ont fait comprendre que souvent il leur donnait la représentation de ce spectacle, et qu'il surpassait en adresse de ce genre tous ceux qui voulaient lutter avec

lui. Enfin, après bien des complimens dans lesquels il nous a fait l'offre de sa maison, si jamais nous repassions par-là, et où, a-t-il ajouté, nous serions comme frères, nous nous sommes quittés probablement pour ne plus nous revoir. Le lendemain, comme le jour commençait à poindre, nous nous sommes mis en route, bientôt suivis de huit Curdes armés de pied en cap, envoyés par le bey pour former notre escorte. Bien nous a été de les prendre, car, outre que peut-être ceux-là même seraient venus nous dévaliser, nous avons trouvé tant de ces brigands armés qui sont venus à notre rencontre, que je me suis applaudi d'avoir pris cette mesure. Enfin nous sommes arrivés aux frontières de la Perse, d'où nous avons renvoyé nos gardes, après une étreinte qui aurait été bien plus grande si nous avions écouté leurs désirs. La Perse, quoique encore peu cultivée aux frontières, présente cependant un aspect fort riant à côté du Curdistan. La route offre moins de danger, mais elle n'est pas très-sûre, surtout cette année que le pays était désolé par la famine. Elle a été si grande que les pères ont été réduits à vendre leurs enfans. Nous avons vu

une petite fille de six ans, jeune chrétienne arménienne, que son père avait vendue vingt piastres, un peu moins de cinq francs. Nous l'aurions volontiers rachetée pour la remettre entre les bras de son père, y ajoutant une aumône pour acheter un peu de pain ; mais son acquéreur musulman l'emportait au galop sur son cheval ; et, d'ailleurs, aurait-il voulu consentir au rachat ?

Enfin, en sautant à pieds joints sur les autres petits événemens, nous voici arrivés à Tauris, entre les bras de notre Préfet apostolique. Il n'en a pas soupé de plaisir, ni presque dîné le lendemain. Pour nous, sans être insensibles au plaisir de nous voir quatre enfans de Saint-Vincent, réunis sur une terre infidèle, dans le dessein de l'éclairer, nous trouvant un peu plus d'appétit, et n'ayant mangé de tout le jour que cinq petits concombres à quatre, nous avons pris avec goût la réfection qu'on nous a offerte. Nous avons du reste goûté bien peu long-temps le plaisir de nous trouver ensemble, car dès le lendemain on a parlé de se séparer sous peu de jours, pour faire face aux plus pressantes nécessités. Qui trop embrasse mal étreint. M. Boré, poussé

par son zèle, a entrepris beaucoup de bien : nous sommes encore peu en mesure de le continuer. Force nous a été de nous séparer, quand il aurait été de la dernière importance de concentrer nos efforts sur un seul point, en attendant que de plus amples secours nous permissent de nous étendre. Mais l'entreprise étant commencée, il faut la poursuivre. Nous voilà donc isolés, M. Fornier à deux cents lieues, M. Darnis à cinq ou six jours. Quand nous confesserons-nous ? Tous les deux ou trois mois, peut-être lorsque M. Darnis, Missionnaire ambulant, viendra à Tauris. Priez pour moi, afin que, dans l'isolement où je me trouve, Dieu me donne une part plus abondante de sa grâce. Je pense souvent à vous, et prie souvent Dieu pour vous et pour votre troupeau.

Je suis, etc.

CLUZEL, *Miss. apost.*

Lettre du même, au même.

Djoulfa, 28 mars 1842.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

Je n'ai pu répondre de Tauris à votre chère lettre du 27 septembre 1841. Elle était vieille de date, mais fraîche de sentiment et d'amour. Nous disions avec M. Darnis, si vous nous aviez oubliés tout-à-fait, quand, après quatre mois et demi de traversée, ces messagers de votre charité nous sont arrivés, pour nous prouver que votre cœur paternel s'occupait

souvent de nous, quoique si peu dignes de son affection. Je parle de moi qui suis si mauvais, car pour notre cher Confrère M. Darnis, il le mérite bien. Le Seigneur, qui vous a donné tant de charité pour nous, peut seul vous en récompenser ; il est riche et libéral, je suis pauvre et peu généreux. Si toutefois un cœur sincèrement dévoué pouvait compenser en quelque chose les sentimens du vôtre, je crois, en vérité, que Dieu a ainsi rendu le mien, par sa grâce, fruit de vos prières.

Me voici donc à Djoulfa d'Ispahan, théâtre toujours ouvert de divisions entre les hérétiques et les catholiques. J'ai quitté Tauris avec regret et avec plaisir tout à la fois ; avec regret, en me voyant éloigné de deux cents lieues de mes Confrères, avec la pensée d'une séparation illimitée, et qui ne doit finir probablement qu'à l'arrivée de nouveaux secours ; avec plaisir aussi, parce que j'espérais trouver la paix et la tranquillité dont je me sentais un indicible besoin. Je n'ai pas été trompé dans mes espérances. Sous ce rapport, Djoulfa est un paradis à côté de Tauris. S'il m'était permis d'emprunter ici les paroles d'un

auteur profane, je copierais volontiers ce vers :

O Melibœa, Deus nobis hæc otia fecit.

Ici la tranquillité est parfaite. Je suis dans ma chambre, entouré de bons livres, devant mon crucifix, qui me prêche sans cesse l'amour du divin Crucifié. Je n'en sors que pour aller donner ma leçon, et conduire les enfants à la promenade le jeudi. Les visites actives et passives sont si rares ici, qu'on peut les compter pour rien. Nous avons de plus Notre-Seigneur avec nous, bonheur dont j'avais été privé depuis mon arrivée en Perse ; chaque jour je vais le voir ; et, quand je suis en sa présence, il m'inspire de prier pour vous et pour votre cher troupeau. Je dis aussi souvent la Messe à cette intention, et je trouve une grande consolation dans l'accomplissement de ce devoir.

J'ai mis quarante jours pour me rendre ici. Dieu m'a offert beaucoup de croix dans cette route, si j'avais su en bien profiter. Pendant trente jours nous avons eu un froid dont vous n'avez pas idée : nous partions souvent à minuit pour n'arriver qu'au soleil couchant, et

cela pour faire sept, huit heures de chemin. C'est qu'il y avait une telle quantité de neige glacée, que quand les mulets avaient mis le pied dans un endroit, ils ne pouvaient plus l'en retirer. A chaque instant il fallait relever ceux qui tombaient, décharger et charger encore. Enfin plusieurs fois tous, tant que nous étions, muletiers, voyageurs, nous étions obligés de passer devant pour rompre la neige avec nos pieds, et faire ainsi une trace. Un jour nous avions marché depuis minuit jusqu'à deux heures après midi; il nous restait encore trois heures de chemin à faire, lorsque ennuyé d'aller si doucement, je pris les devants, laissant mon cheval ainsi que mon manteau avec mes autres habits de défense, pour être plus agile. J'eus bientôt franchi l'espace qui nous séparait du caravansérail où nous devions passer la nuit; mais la caravane ne put me suivre de si près, comme je m'y attendais bien. Le soleil se coucha, la nuit devint noire, et je compris alors que mes effets n'arriveraient que le lendemain. J'avais de l'argent et de l'or; mais un morceau de pain, où le trouver ? Les habitans de cet endroit n'en avaient pas mangé depuis un mois;

et les autres voyageurs qui étaient là, ou se trouvaient dans le même cas que moi, ou bien n'auraient pas voulu, pour rien au monde, partager avec moi leur petite provision. Il faisait un froid bien sec ; je demandai du bois, et j'en aurais eu si j'avais eu du pain ou autres denrées à donner en échange. Mais, pour de l'argent, on n'en voulut pas. D'ailleurs il y avait tant de monde, que tous les endroits un peu abrités étaient occupés. Force donc fut de passer la nuit dans une vaste écurie à demi remplie de neige. Je me blottis dans un coin sur un tas de pierres, pour trouver un peu de repos. Alors il me vint dans l'esprit cette pensée : J'ai ma tanière comme les renards, et le Fils de l'Homme n'a pas eu où reposer sa tête. Je dormis un peu, souvent réveillé par le froid dont la voûte du caravansérail me garantissait peu. Enfin le jour parut. J'avais fait plus d'un tour pour me garantir du froid, lorsqu'arrivèrent deux musulmans, compagnons de voyage, qui m'annoncèrent que la caravane ne tarderait pas à arriver. Ils m'offrirent un morceau de pain et une poignée de raisin sec ; je l'acceptai avec reconnaissance, et le mangeai avec peu de mor-

tification. Enfin, sur les dix heures, la caravane arriva, et alors je mis le complément à mon déjeuner avec mes provisions. J'avais un bon domestique qui connaissait la route, et qui ne manquait jamais de se fournir pour les endroits dépourvus. Pour moi ce fut bien ; je fis faire une immense tasse de thé, qui me réchauffa passablement le sang. Mais voilà cent chevaux de caravane qui avaient passé trente heures sans rien manger, et, pour toute ressource, on n'eut à donner à chacun qu'une livre et demie d'orge. Il fallut donc se remettre en route pour faire encore douze heures, avant de trouver un endroit habité. Enfin nous y arrivâmes le lendemain à une heure après midi, et alors hommes et chevaux purent oublier leurs fatigues dans l'abondance des provisions, qu'il fallut pourtant encore aller chercher au village, éloigné du caravansérail de trois quarts de lieue. Ce fut là le terme des grandes fatigues. Le lendemain nous n'eûmes de neige que trois ou quatre lieues, et d'immenses plaines, lesquelles serpentant notre chemin, se déroulèrent devant nous. Il nous fut facile de doubler les étapes ; et enfin, pour ne pas vous ennuyer davan-

tage, nous arrivâmes à Ispahan, et de là bientôt à Djoulfa. Or, voici l'état dans lequel j'ai trouvé les choses en arrivant. Quand M. Fournier a quitté Djoulfa, notre école comptait de quarante à cinquante élèves, sans parler de ceux qui demandaient à être admis. Quand je suis arrivé, il n'y en avait que dix-huit. Il était arrivé un firman qui proscrivait le prosélytisme. Les Arméniens firent beaucoup de bruit, retirèrent leurs enfans, etc. Mais tout était rentré dans le calme à mon arrivée, et nous jouissons encore d'une tranquillité parfaite. Voilà la Perse : tout y change du soir au matin, parce que tout y est livré à l'arbitraire. Ce firman n'aura pas de grandes suites, et, si nous voulions, nous aurions déjà bon nombre d'enfans à notre école. Mais les circonstances demandent réflexion ; ce firman sent l'étranger ; c'est pourquoi il faut en tenir compte au moins quelques jours, crainte de pis : du reste, il est de nulle valeur au tribunal religieux, parce qu'il n'a pas été sanctionné par l'autorité religieuse. Ainsi nous gagnerions devant les Mouchteid, ce qui serait beaucoup, si nous n'avions à faire qu'avec les Musulmans ou les Armé-

niens, mais qui est bien peu si nous avons à faire avec d'autres. Nous le verrons.

Je suis très-sensible au bon souvenir de vos Séminaristes et des Etudiants; je les remercie de leur amitié, et vous prie de les assurer qu'ils sont payés de retour.

Agréez l'assurance du profond respect avec lequel je suis,

CLUZEL, *Miss. apost.*

*Lettre de M. CLUZEL, Missionnaire en Perse,
à M. . . . , Diacre au Séminaire de Rodez.*

Djoulfa, le 20 janvier 1842.

MON CHER AMI,

Je mets à profit les derniers instans d'un mois qui s'écoule pour t'écrire ces lignes. Le mois suivant, en terminant nos vacances, nous ramènera des occupations plus suivies qui me laisseront moins d'instans libres pour m'entretenir avec toi, cher ami. Je pense souvent à toi et à tous mes amis. Qu'elles furent belles, qu'elles s'écoulèrent doucement ces années de séminaire, au milieu de cette troupe de Frères chéris ! Ici, nous sommes au milieu de gens qui ne croient pas à la vertu, aux-

quels toutes les liaisons paraissent impures ou intéressées; où les premières démonstrations d'un sentiment d'affection et de bienveillance sont prises pour des avances coupables et les manifestations d'une sympathie criminelle, où, par conséquent, une démarche toujours grave, un maintien toujours sérieux sont impérieusement commandés, et tout rapport intime sévèrement interdit à quiconque est jaloux de conserver une réputation qu'on est si prompt à flétrir. Ne crois-tu pas, à m'entendre parler ainsi, que je suis mécontent de mon sort? Non, cher ami, Dieu, quand il nous donne sa Croix à porter, y ajoute toujours l'onction de sa grâce qui nous en rend le fardeau aimable, et il ne manque pas de moyens de nous dédommager des secours dont nous nous sommes privés pour son amour. D'ailleurs, mon isolement ne durera pas. Il nous arrivera sans doute bientôt de nouveaux Confrères de France, et alors nous aurons au moins en petit les avantages de la vie commune. De plus, il y a ici quelques Européens avec lesquels je vis en bonne intelligence. Quand on est si loin, il suffit de venir d'outre-mer pour être amis. Et quand

on ne trouve autour de soi rien à quoi notre cœur puisse s'amuser, poussé par son besoin immense d'amour, il faut qu'il cherche ailleurs un objet qui le satisfasse, et naturellement il va se perdre dans l'immensité de celui dont l'essence est charité !

Je t'exhorte, cher ami, à bien profiter de la vie de séminaire. Vraiment, on n'estime solidement un bien que quand on n'en jouit plus. Au séminaire, tout invite, tout pousse, tout entraîne. Une règle qui attache à chaque instant du jour l'action qui dans ce moment doit être agréable à Dieu à l'exclusion de toute autre, les exhortations et les conseils de directeurs sages et éclairés, l'exemple d'un Confrère, un avis que sa charité le portera quelquefois à vous donner, que sais-je ? souvent une parole comme échappée au hasard de sa bouche, au milieu de ces innocentes créations, qu'une sage prévoyance a marquées deux fois le jour au délassement de l'esprit. Non, je le sais par une expérience personnelle, il n'y a pas jusqu'aux plus lâches qui, au milieu de cet entraînement général, ne fassent quelques pas dans le chemin de la vertu. Jouis donc, cher ami, de tant d'avantages réunis,

ne laisse pas tomber par terre la moindre portion d'un don si précieux. C'est pour toi le temps de recueillir, bientôt viendra celui de disperser. Au bout de l'année que tu commences, tu dois trouver le sacerdoce; quel puissant motif pour toi d'en mettre à profit tous les instans? Heureux si par cette vigilance et cette attention continuelles tu parviens à extirper de ton cœur ce qui pourrait empêcher la grâce de l'ordination de s'y répandre avec plénitude! Heureux si tu arrives au sommet de la sainte montagne, comme Jésus-Christ au sommet du Calvaire, le cœur rempli d'un désir immense de réparation pour la gloire de Dieu, et d'un zèle sans bornes pour les hommes, tes frères, prêt, s'il le faut, à donner ta vie pour cette double fin du sacerdoce de Jésus-Christ parmi les hommes! Mais alors aussi monte avec confiance. Il y a, là haut, planté tout au bout, un arbre de consolation et de vie; les fruits en sont délicieux. Tu le sauras le lendemain de ton ordination. Ils doubleront en toi le désir que tu as de servir Dieu et le prochain; et alors, quelque portion de sa vigne que le Père de famille te donne à cultiver, les yeux qui la verront seront réjouis

des fruits qu'elle portera. Ils béniront la main qui la cultive, et chanteront à Dieu une hymne d'actions de grâces pour les précieuses bénédictions dont il console le ministère du Prêtre selon son cœur. Heureux moi-même si j'étais destiné à voir de mes propres yeux le succès de ton ministère; heureux si, selon tes désirs, la Providence te conduisant sur cette terre qui eut sans doute une plus grande part à la malédiction du commencement, puisque rien n'y respire que pour le mal, il m'était donné d'unir mes efforts aux tiens pour combattre de concert l'affreux Satan qui exerce sur ces malheureux un si brutal empire! Mais que la volonté de Dieu se fasse en tout; je ne veux pas permettre à ce désir de s'emparer de mon cœur, parce qu'il ne faut en rien suivre la nature, si habile souvent à revêtir ses penchans des couleurs les plus louables.

Maintenant je sens que tu as droit de me demander quelque autre chose, et je vais tâcher de te satisfaire: Je ne te répéterai pas certains détails, trop peu intéressans du reste, que j'ai donnés à M. N., touchant notre voyage. Peut-être te les a-t-il communiqués,

ou du moins il est à temps de le faire. Ce n'est pas une promenade d'agrément que nous avons faite depuis Trébisonde jusqu'à Tauris, par des chemins impraticables et à travers les neiges dont les montagnes du Pont et de l'Arménie étaient encore couvertes, assaillis presque chaque jour par des torrens de grêle et de pluie, qui devenaient plus fréquens à mesure que nous approchions davantage des frontières de Perse. Obligés souvent de coucher dans le voisinage des neiges, sur un terrain détremé de pluie, de l'humidité duquel nous garantissait mal un mauvais matelas que nous portions avec nous pour y reposer un peu la nuit nos membres harassés. Dans ces voyages on porte avec soi à peu près tout ce dont on prévoit qu'on aura besoin. Dans les mauvais gîtes où l'on se réfugie quelquefois, quelle que soit la bonne volonté des hôtes qui vous reçoivent, ils ne sauraient vous procurer les commodités qu'ils n'ont pas. Leur religion leur défend de vous recevoir dans l'intérieur de leur maison, où ils ont leurs femmes ; c'est pourquoi il faut se résoudre à loger avec les animaux dans des souterrains où le jour pénètre à peine en plein midi, sur un petit

théâtre élevé à cette fin, mais dont les murailles trop basses vous protègent mal contre la crainte d'être foulé, pendant le sommeil, sous les pieds de quelqu'un de ces honorables conchambristes, détaché de la troupe sans doute pour faire visite à leurs nouveaux compagnons. C'est ainsi qu'une fois un bœuf, et une autre fois un cheval, sont venus se promener au milieu de nos lits, ont marché sur nous, sans toutefois nous faire de blessure considérable, et ne se sont retirés qu'en laissant parmi nous les traces visibles de leur passage; mais ne faut-il pas avoir bien peu de chose à dire pour s'arrêter à de pareils détails? La majeure partie des contrées que nous avons traversées étaient désolées par la famine; nous ne trouvions pas un morceau de pain; les pères vendaient leurs enfans; aujourd'hui à la famine a succédé une effroyable peste, qui emporte partout les deux tiers de la population; c'est une nouvelle page à ajouter à l'histoire des calamités de l'espèce humaine. La Providence nous a préservés de tous fâcheux accidens de la part de ces hordes de Curdes, qui vivent de rapines et du lait de leurs troupeaux. Quelques Français, qui sont descendus après

nous, dont un prêtre, que des affaires purement temporelles ont conduit ici, ont été obligés de capituler plusieurs fois avec les chefs de ces bandes de voleurs, qui, d'intelligence le plus souvent avec le pacha ou bey, qui ont leur part du butin, se livrent sans aucune crainte à cette vie de pillerie, dès qu'ils sont assez forts pour monter un cheval et manier une lance. Veux-tu avoir une idée de leur armure ? Le fusil, un sabre recourbé dont le tranchant affilé fait merveilleusement sauter une tête du premier coup ; quatre ou cinq pistolets à la ceinture, une longue pique triangulaire qu'ils manient avec une grande dextérité, enveloppés d'une peau de bouc, montés sur un coursier plus léger que le vent, tels les voit-on errer sur le penchant des montagnes qu'ils habitent, épiant le moment de tomber sur leur proie. Quand ils veulent tomber sur quelqu'un, l'un d'eux se détache pour aller reconnaître les forces de l'ennemi ; il tourne en faisant caracoler son cheval, s'informe qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez ; il se retire ensuite, pour aller vous attendre deux heures plus loin, avec les recors de son brigandage ; six une fois sont venus

ainsi au-devant de nous, et j'ai cru pour le coup que nous étions dépouillés; mais Marie, dont nous avons invoqué le nom, nous a sans doute protégés. En ce moment ils ont disparu avec la même rapidité qu'ils étaient venus, c'est-à-dire comme l'éclair. Du reste, le moyen de n'avoir rien à craindre d'eux, c'est d'en prendre quelques-uns pour vous accompagner. Nous l'avons fait quand nous sommes arrivés au passage le plus critique. Le bey de Diadire, gros bourg, à une journée des frontières de Perse, nous en a donné huit au lieu de quatre que nous lui avions demandés. C'est là encore un moyen de nous rançonner un peu, mais plus honnêtement. Nous sommes partis au point du jour accompagnés de notre garde, bien résolus de doubler le chemin pour arriver le soir au lieu sûr, c'est-à-dire sur le territoire persan. Nos gardes de corps se sont mis à chanter à leur manière, en appuyant la tête en leur main droite, et prolongeant jusqu'à perdre haleine les sons entrecoupés de leur voix dont rien n'égale la rudesse. Comme nous avions déjà fait connaissance, je me suis permis de les contrefaire, en tâchant de les imiter de mon mieux. Ils ne le trouvèrent pas

mauvais, et me prièrent de leur chanter un peu en *frangui*. La matinée était fraîche, et mon gosier préparé d'avance par un petit verre d'un délicieux confortable dont nous avait muni une Sœur de la Charité à Lyon, et dont nous venions d'épuiser les dernières gouttes, je leur chantai d'abord un des plus doux couplets écrits en notre langue : *Oh ! que j'ai douce souvenance !* C'était sans doute trop délicat pour des ames rudes ; ils m'écoutèrent sans donner aucun signe ; ensuite, j'entonnai le *Magnificat* sur le premier solennel ; j'en chantai trois couplets. Ils murmurèrent quelques mots. Enfin, pour leur donner une idée de nos chants patriotiques, je leur chantai, avec tout l'enthousiasme dont j'étais capable, quelques couplets de la *Marseillaise*. Pour le coup mon chant trouva chez eux des sympathies. Ils comprirent que c'était le signal du combat, et comme tout ce qui respire le sang a pour eux des attraits, ils me donnèrent de nombreux signes de contentement et me priaient de répéter pour apprendre. Nous cheminâmes ainsi tout le jour avec cette escorte que nous congédiâmes le soir, à la vue du village per-

san où nous devions passer la nuit. C'est ici que nous arriva l'histoire du cheval. Le chef du village voulut nous loger chez lui, c'est-à-dire, dans l'écurie de ses chevaux, à la même place où avait logé, disait-il, l'ambassadeur français. Il voulut aussi nous faire servir à manger, le tout gratuitement, bien entendu toutefois que nous lui ferions un cadeau qui vaudrait dix fois plus. C'est l'usage en Perse. Mais nous qui connaissions ses intentions, nous ne fûmes pas de cet avis. Il tenta de nous escroquer de l'argent d'une autre manière, en voulant nous faire faire une quarantaine, dont nous nous rachèterions chèrement; il se trompa encore; nous nous échappâmes, grâce aux paroles sans gêne que je me mis à lui dire en français, et à quelque quarantaine de piastres qu'il nous fallut encore lui jeter comme un morceau de pain à un chien affamé. Tu ne te ferais pas une idée des mille ressorts que font jouer les Persans pour arracher de l'argent aux Européens. Plus rien qui mérite ton attention dans le reste de notre voyage, et ce que je viens de dire là, mérite bien peu.

Nous voici à Tauris. Nous embrassons notre

préfet apostolique, nous respirons pendant quelques jours, jouissant des douceurs de la fraternité. Mais l'œuvre nous appelle; il faut nous séparer, nous mettre à l'œuvre sans savoir un mot de la langue. J'ai Tauris pour ma part; je suis seul : surviennent les fièvres qui m'ont travaillé jusqu'à ce jour où, grâce à Dieu, je me trouve bien, et conçois pour l'avenir de bonnes espérances.

Le monde qui m'entoure se partage en trois classes bien distinctes. Quelques catholiques, environ huit cents Arméniens hérétiques, tout le reste musulmans; tous sujets également justes de larmes pour un cœur vraiment chrétien, pour le cœur du Missionnaire surtout, qui voit ces âmes tomber une à une dans l'enfer, sans pouvoir les arrêter sur les bords de l'abîme.

Quelques catholiques : leur nombre ne s'élève pas au-delà de quarante, dont quatre ou cinq Latins; les autres sont Chaldéens, mais ignorans, au point de ne pas connaître les vérités si peu nombreuses de nécessité de moyen; leurs mœurs répondent à leur instruction, ou plutôt à leur ignorance, dont elles sont la suite. Je veux te dire tout en un

mot : ici la prostitution, publiquement, n'est plus un déshonneur parmi les Catholiques aussi bien que parmi les autres; il suffit que le corrupteur ait laissé à sa victime quelques *tomans*, infâme salaire de sa prostitution, pour qu'elle se voie recherchée par des partis honorables. C'est que l'argent est le premier dieu du pays, la volupté n'y reçoit que des honneurs secondaires; et quoique ici ces deux divinités aient un autel dressé dans le cœur de chacun, où brûle sans cesse un encens criminel, dans le cas de concurrence on ne fait pas difficulté de sacrifier le plaisir à l'argent. Oh ! qu'il me tarde de me voir en état de pouvoir apprendre à cette poignée de Catholiques à rougir de l'infamie en la leur reprochant ! Ce moment, je l'espère, n'est pas bien éloigné. Les fièvres m'ont empêché jusqu'ici de me livrer avec toute l'activité que j'aurais voulu à l'étude de la langue communément parlée, qui est un ton vulgaire, qui n'a aucune règle qu'un usage bizarre, qui dit le présent, quand il faudrait dire le futur, le singulier quand il faudrait le pluriel, etc. etc. Je commence, toutefois, à baragouiner quelques mots, et j'espère que l'hiver, plus propice aux

études qu'aucun autre temps, je pourrai me mettre à même de faire une *parlote*.

Les Arméniens hérétiques : je ne te parlerai pas de la petite lutte que nous avons eue à soutenir contre eux, et dont le Seigneur, par sa grâce, nous a fait sortir triomphans; j'en ai dit quelques mots à M. de Vercles dans la lettre qu'il a sans doute reçue. D'ailleurs, l'histoire en serait trop longue, inutile même, puisque vous avez probablement l'occasion de voir ces démêlés reproduits avec tous leurs détails dans l'*Univers religieux*, où les amis de M. Boré font insérer les mémoires qu'il leur écrit de Perse. Tout est rentré dans le calme. A Djoulfa, premier et principal théâtre de ces événemens, le Seigneur a daigné consoler nos confrères des peines qu'ils avaient eues à essuyer par l'entière conversion du grand-vicaire de l'évêque, unique cause des troubles. Ce vertabet était le plus savant, le plus intègre du clergé Arménien, et toutefois, après sa conversion au Catholicisme, avant de lui permettre de monter à l'autel, on a été obligé de lui apprendre les rubriques les plus essentielles de la messe, qu'il avait célébrée pendant cinquante ans, et

aussi les actes préparatoires à la communion.

A Tauris, où nous avons aussi eu notre petite part, tout ce que nous avons recueilli de ces troubles, c'est la triste conviction que le Catholicisme n'a que des espérances fort éloignées sur la masse de la population Arménienne. Mais nous avons des espérances individuelles qui, je l'espère, ne tarderont pas long-temps à se réaliser. Si, du reste, ces pauvres hérétiques n'étaient aveuglés par de funestes préventions contre nous, et par un fanatisme de nationalité qui leur fait craindre de cesser d'appartenir à la nation Arménienne en devenant Catholiques, il ne faudrait, je crois, qu'un coup d'œil attentif sur les mœurs dégradées de leurs prêtres, sur leur ignorance et leur incapacité, pour les ramener à de meilleurs sentiments. L'évêque déposé de Djoulfa, par exemple, pour ne rien dire de plus révoltant, s'était fait le cabaretier de sa ville épiscopale. Les prêtres de Tauris sont presque continuellement ivres, et puisqu'il faut le dire, ils le sont souvent quand ils montent à l'autel. Juge de ce qu'ils sont par le trait suivant : l'un d'eux, buveur du premier ordre, était cabaretier à Tauris,

il avait une fille intéressante; un Européen venu ici, jeta sur elle des regards de concupiscence; son père la lui livra pour treize tomans. Notre cabaretier, qui nourrissait depuis long-temps le désir du sacerdoce, sans pouvoir remplir une condition de rigueur, muni de ce salaire d'iniquité, court à Etchmiazin, dépose aux pieds du *Katoyos* le prix de son ordination, et revient tout fier de son sacerdoce. Mais tout ne finit pas là. L'Européen, qui lui avait fourni le moyen de remplir son pieux dessein, et qui vivait publiquement avec sa prostituée : Savez-vous, disait-il à quiconque voulait l'entendre, comment celui-ci est devenu prêtre? et il lui racontait l'histoire précédente.

Voici une autre anecdote. Un jour un autre Européen (il faut que je te dise que ces Européens ne sont pas Français, et qu'ils sont hérétiques), un autre Européen convoita la femme d'un prêtre, et pour le mieux jouer il voulut lui faire bénir son mariage. Il l'appela donc dans sa maison où s'était rendue d'avance celle qui devait former avec lui cette sainte alliance. C'était la nuit. On commença par boire largement, puis il fallut

passer à la célébration du saint mariage. Ici les femmes se présentent voilées à la bénédiction nuptiale. Notre prêtre, sans se douter du tout qu'on le jouait, et passant par-dessus les quelques règles que conservent encore nos hérétiques, appela sur la tête du pieux couple les bénédictions du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et se retira, la cérémonie achevée, mais non, probablement, sans avoir bu un second coup. C'est du moins ainsi qu'ils font pour les baptêmes qu'ils vont administrer dans les maisons. Les rubriques de leur *Rituel* portent qu'il faut manger et boire avant et après, d'où il arrive que, s'ils ont plusieurs baptêmes à faire dans le jour, ils rentrent le soir complètement ivres. Revenons à notre homme : il rentra sans penser à sa femme, appesanti qu'il était par les vapeurs du vin. Le lendemain, sans doute, à l'heure de déjeuner, il demanda sa cuisinière, et il n'apprit qu'alors la burlesque histoire de la veille. Transporté de colère, il court chez le nouveau marié, veut lui arracher par force sa nouvelle épouse, qui pour toute réponse lui rit au nez ; enfin, après maints autres démêlés, l'affaire fut portée au tribunal de l'autorité

musulmane; et celle-ci, peu scrupuleuse en matière de ce genre, décida que : *Melior est conditio possidentis*. Sur ce, le vainqueur, pour jouir plus en paix du fruit de sa conquête, se hâta de rentrer dans le coin de la Russie d'où il était sorti.

Voilà, cher ami, ce qu'est devenu le sacerdoce chez les peuples qui ont cessé de puiser à la source la sève de vie. Branches détachées du tronc, quels fruits pourrait-on en attendre? Ils s'acheminent chaque jour vers un entier dépérissement, et ils n'échapperont à une ruine totale qu'en rentrant dans l'unité catholique. Plaignons-les et prions pour eux, vengeons-nous du mal qu'ils veulent nous faire, leur désirant au moins tout le bien que nous ne pouvons leur faire, tant qu'ils s'obstineront ainsi à repousser la main qui veut les sauver.

Que te dire des Musulmans? quelquefois en sortant un peu le soir pour respirer un air plus libre, je me mêle pour un instant à la foule qui se presse aux portes de la ville. Je ne saurais te dire combien le cœur se trouve tristement resserré, quand on considère cette foule d'hommes qu'une imposture grossière

retient sous le joug du démon. Mais la compassion redouble quand on les voit prendre le large, pour ne toucher pas même l'habit d'un Chrétien, qu'ils fuient comme une bête malfaisante. Tel est ici le fanatisme de la foule; ils ne mangeraient pas un morceau de pain qu'un Chrétien aurait touché; ils vous verraient mourir sans vous porter de secours, crainte de se souiller en vous touchant; ainsi du reste. Aussi les Musulmans de Tauris et des environs passent-ils pour les ennemis des Chrétiens : toutefois, ceci ne regarde que la foule. Les grands, ceux qui ont quelque instruction sont tous à peu près Sophy, ce sont les incrédules du pays; ils ne croient pas plus à Mahomet qu'à Jésus-Christ, et n'ont d'autre dieu que l'argent. Tu comprends quelles sont leurs mœurs. Les enfans se livrent en public aux vices les plus déshonorans, sans que personne s'avise de le trouver mauvais. Mais pour avoir une idée de leur moralité, il faudrait assister à un diner musulman, tu verrais quel dessert ! Au moins chez nous le vice garde quelque dehors, et cherche les ténèbres, ou s'il ose se montrer il se voit accueilli par les huées du mépris des honnêtes

gens ; chez nous se donner eux-mêmes des leçons de crime !!! Finissons. J'ai dépassé les bornes que je m'étais prescrites.

Adieu,

Ton aini très-sincèrement affectionné,

CLUZEL, *Miss. apost.*

Lettre de M. LADERRIÈRE, Missionnaire apostolique en Syrie, à M. ÉTIENNE, Procureur-Général.

Alexandrie, le 15 octobre 1838.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

Notre traversée a été très-heureuse. Les écueils ont fui devant nous, les vents ont retenu leur haleine pour ne pas retarder notre marche. Nous voguions sous la protection de l'étoile de la mer, et l'étoile de la mer nous a guidés sur les flots orageux. Ainsi favorisé, je ne puis vous dire les sentimens que l'on éprouve lorsque la tempête soulève la mer, que les flots en fureur se jouent des vaisseaux, et que les abîmes entr'ouverts menacent de les engloutir. Avec le vent et la mer favorables, nous eûmes bientôt côtoyé l'Italie,

et le 6, à trois heures du soir, nous relâchions dans le port de Malte. Le 8, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, et le 14, au lever du soleil, nous découvrîmes la ville d'Alexandrie. Instruit par quelques passagers, et guidé par un Espagnol qui parlait assez bien le français et l'arabe, je trouvais facilement la maison des religieux où je devais descendre. Ces vénérables Pères m'ont accueilli avec cette cordialité que leur inspire l'esprit de charité dont ils sont tous animés. Ils me donnèrent tous les renseignemens dont j'avais besoin, et un guide lorsque je voulus aller visiter M. le Consul, et un négociant pour qui M. Dromel me remit une dépêche.

Me voilà donc jusqu'au 22 ou 24 du mois d'octobre dans cette ville, dont les maisons et les habitans font naître un sentiment de compassion dans le cœur du voyageur. Figurez-vous un amas de masures dont le dehors sale et dégoûtant annonce la misère qu'elles recèlent au-dedans, des enfans à demi-vêtus, des hommes abattus par la disette et la chaleur, des femmes déguenillées, tendant piteusement la main aux passans, et vous au-

rez une faible idée de l'état pitoyable de cette cité jadis florissante. La misère qui pèse sur cette ville n'est rien, me dit-on, en comparaison de celle qui ravage le Caire et les pays environnans. Jugez donc si c'est encore là cette Egypte tant vantée par les historiens des premiers âges, cette Egypte si riche en productions diverses, mettant dans l'abondance, par ses immenses richesses, ceux qui avaient le bonheur de naître dans son sein, et appelant sous son ciel heureux tous les étrangers que le malheur accablait dans leur patrie. Après tout ce que l'on me dit, je ne conçois pas comment les Européens refluent vers l'Egypte. Alexandrie seule renferme au moins sept ou huit mille Européens. Dans un pays où toutes les religions sont tolérées, sans que l'on en suive parfaitement aucune, les Catholiques doivent être dans une bien triste situation. Les enfans, privés d'instruction faute d'écoles, grandissent dans l'ignorance, sans goût pour la piété, et sans le désir de s'unir à Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels. Ceux qui ont encore l'esprit de foi en gémissent et appellent de tous leurs vœux quelques prêtres français qui se dévouent à

l'instruction de la jeunesse. M. Denis Franc, c'est le nom du correspondant de M. Dromel, m'a entretenu long-temps de la situation des Français. Il désirerait que la Propagande, qui donne tant de secours, voulût prendre en considération la colonie française établie à Alexandrie. Il se propose d'en conférer avec M. le Consul français, et d'aviser avec lui aux moyens de trouver des fonds et une maison pour l'entretien et le logement de ceux qui voudraient se consacrer à leur procurer le bonheur en les dirigeant dans les voies du salut, et celui de leurs enfans, en leur apprenant à connaître, à aimer et à servir Dieu. Je suis persuadé que M. le Consul abondera dans son sens, d'autant plus que déjà il a tenté de réunir les Français, sans succès il est vrai, pour obtenir de leur générosité un sacrifice dont tous les avantages seront pour eux. Voilà ce que je puis vous dire sur le pays où je suis. Quant à moi, je ne présume pas que la misère m'atteigne. M. le Consul et M. Denis Franc sont tout pour moi. Ils veulent régler tout pour mon départ, sans que je m'en occupe. Je partirai avec un religieux de la maison où je suis; et, à moins que l'état des

choses ne change, j'arriverai à Antoura sans être obligé de faire de quarantaine. Je souhaite me trouver mieux environné dans le paquebot anglais que dans le *Mentor*, que je montai d'abord. Je ne parle ici que de l'équipage : je n'ai jamais vu de corruption plus grande. Capitaine, officiers et matelots, tous n'ont à la bouche que des paroles sales, indice fidèle de la corruption du cœur, et ils prétendent se justifier en alléguant la force des passions, et la loi naturelle, qui autorise cette conduite, disent-ils audacieusement. Plusieurs qui conservent encore la foi attendent avec impatience le terme de leur service pour fuir loin d'une pareille corruption.

Agréez tous les sentimens de respect dont je suis pénétré pour vous,

LADERRIÈRE, *Miss. apost.*

Lettre du même au même.

Antoura, le 12 février 1839.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

Grâce à Dieu, jusqu'ici le climat de la Syrie ne m'a été nullement préjudiciable. Je puis me livrer sans incommodité à l'éducation de cette chère jeunesse dont le soin nous est confié. J'éprouve une certaine satisfaction dans l'accomplissement des devoirs que je suis obligé de remplir auprès d'elle. Car ce n'est pas comme en Europe, une jeunesse pétulante, orgueilleuse, inappliquée, critique et méchante, mais une jeunesse tranquille, humble, amie de l'étude, soumise et respectueuse. De pareilles dispositions dans des jeunes gens dont on est chargé, font oublier la peine, et rendent aimables les travaux

qu'impose leur éducation. Je voudrais avoir plus de force, afin de correspondre à leur bonne volonté par un travail plus opiniâtre et plus assidu. Ce qui me console, c'est que je fais ce que je puis, et je laisse à Dieu le soin du reste. Il me semble que pour donner à ces enfans dont nous sommes environnés une plus haute idée de Dieu, plus de respect pour la religion, une foi plus vive, il est nécessaire que nous déployions à leurs yeux la pompe des cérémonies de l'Eglise. Jusqu'ici, nous avons eu peu d'Offices chantés et bien exécutés. Même avant mon arrivée jamais il n'y en avait, faute d'élémens nécessaires. Maintenant que M. Barozzi est avec nous, nous chantons de temps en temps la messe et quelquefois les vêpres. Je désirerais bien que nous pussions continuer; car il n'y a rien de plus sec qu'un dimanche ou des fêtes sans Offices. En outre, je crois que c'est rendre un fort mauvais service aux jeunes gens, que de ne pas les accoutumer aux cérémonies religieuses. Rentrés chez eux, ils s'ennuieront de la longueur des Offices, parce qu'on ne les y aura pas accoutumés au collège. Je vous engage donc, quand vous

destinerez quelqu'un à venir partager nos travaux, de nous envoyer quelqu'un qui sache chanter, et qui ait du goût pour les cérémonies. Je ne vous donne aucun détail sur le pays; je n'ai rien découvert de nouveau. D'ailleurs, ne connaissant pas la langue, je ne puis me mettre en rapport avec personne. Je vous dirai seulement que j'aime assez les Arabes. Il me semble que l'on peut faire beaucoup de bien parmi eux en les éclairant. Je regrette que l'on ne prêche jamais dans notre église : j'espère que cela viendra.

Je suis, etc.

LADERRIÈRE, *Miss. apost.*

Lettre du même au même.

Antoura, le 24 février 1840.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Ce n'est point par goût, mais uniquement par condescendance que je vous donne ces petits détails. A mon arrivée, régnait à peu près partout l'ordre qu'avait établi M. Teisseyré. Cet excellent Confrère, habile dans l'art de discerner les esprits, avait su s'insinuer dans les cœurs, et tout mettre en Syrie sur le même pied que dans nos collèges d'Europe. Son aimable simplicité, sa prudence consommée, son humilité profonde, et surtout sa piété tendre et exemplaire, avaient plus contribué à établir cet ordre que la contrainte et la sévérité. Les jeunes gens, enchantés de vivre sous la conduite d'un maître aussi accompli, étaient

attentifs à exécuter ses ordres et à marcher au premier signe de sa volonté. Tout prospérait et annonçait les plus heureux succès, lorsqu'une maladie inopinée et incurable conduisit au tombeau le plus chéri des maîtres. Pendant cette maladie violente, il reçut de ses élèves tout ce que l'on peut attendre des cœurs sensibles et reconnaissans dont la piété est le mobile : tous ambitionnaient l'honneur de le servir. Les plus âgés, assidus auprès de son lit de douleur, lui prodiguaient les soins les plus tendres, et offraient à Dieu des vœux ardens pour la conservation d'une tête aussi chère. L'idée de le perdre leur serrait le cœur, et les jetait dans l'abattement et la consternation. Les gens du dehors partageaient les inquiétudes et les peines de ceux du dedans. Les enfans, les pauvres, les affligés, dont il était l'ami, le père, le consolateur, tremblaient pour ses jours, et priaient instamment le Seigneur de leur laisser encore celui qu'il leur avait donné dans sa miséricorde. Mais Dieu, qui juge du mérite des hommes, voulut couronner les vertus que ce servent Missionnaire avait acquises en peu de temps. Malgré les soins et les remèdes, il quitta cette terre d'ini-

quité, cette vallée de larmes, pour aller partager le bonheur des élus dans le ciel. Sa mort arracha des larmes de tous les yeux. A ses funérailles, il se passa ce que l'on a coutume de voir à celles d'un père tendrement aimé, dont les enfans désolés accompagnent les restes au tombeau. Tous redemandaient à Dieu par leurs larmes et leurs cris celui qu'il leur avait enlevé, ou le priaient de les appeler à régner avec lui. Ne pouvant obtenir l'effet de leur demande, ils ensevelirent leurs affections avec son corps inanimé. Aussi sa mémoire est-elle en bénédiction. Toutes les bouches publient tous les jours ses louanges, et l'on ne parle de ce Confrère qu'avec respect et admiration.

D'après cela, vous pouvez comprendre qu'il est difficile de remplacer un tel Confrère. Il faudrait réunir ses vertus, posséder son caractère doux et flexible, savoir comme lui se faire tout à tous; afin de gagner tout le monde à Jésus-Christ, pour continuer son entreprise, et se concilier l'amour et l'estime de ceux qu'il a si bien su former aux vertus chrétiennes. Aussi puis-je vous dire sincèrement qu'il n'est point remplacé. La seule impulsion qu'il a

donnée perpétue le bien , maintient le goût pour la vertu et les sciences. Grâce au Seigneur, le zèle pour le service de Dieu et pour l'étude va toujours croissant. J'ai trouvé dans notre petit collège de jeunes cœurs qui ont crû jusqu'à l'état de l'homme parfait. Ils ne font point, comme des jeunes gens peu éclairés, consister la piété seulement dans la prière et les autres exercices spirituels , mais dans la mortification et dans l'accomplissement exact de leurs devoirs. Une obéissance ponctuelle, une application constante à l'étude, une garde sévère de tous leurs sens, une observance scrupuleuse des moindres points de la règle, une horreur souveraine de l'apparence même du péché, tel est le caractère de la piété de nos jeunes gens. Aussi grandissent-ils comme des arbrisseaux plantés sur le courant des eaux, et donneront-ils leurs fruits dans le temps marqué par la Providence. Il y a espoir que dans leur famille, comme au collège, ils seront la bonne odeur de Jésus-Christ, et que leur exemple encouragera les faibles et ramènera les égarés. Des vertus si solides dans un âge aussi tendre allument dans leurs cœurs innocens une faim, une soif ardente de la jus-

tice. Ils désirent, ils saisissent avec avidité tout ce qui peut les justifier et les perfectionner davantage. La retraite, qui donne aux âmes bien préparées un nouvel élan à la piété, est pour eux le temps le plus agréable de l'année. Loin de compter comme perdus les moments qu'ils passent dans la solitude et la conversation avec Dieu, ils les regardent comme les mieux employés. Après une longue préparation, ils commencent les exercices dans un silence religieux et un saint recueillement. L'attention avec laquelle ils écoutent la parole sainte prouve que leur principale nourriture n'est pas le pain, mais toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Suspendus, pour ainsi dire, à la bouche de celui qui la leur annonce, ils ne perdent aucun mot; et la divine semence tombant sur une terre bien préparée produit au centuple. Après avoir été alimentés pendant trois jours du pain de la parole de Dieu, excités à la contrition par la contemplation des souffrances de l'Homme-Dieu, dont on leur développe la passion; purifiés par une confession souvent accompagnée de larmes, fortifiés par le corps et le sang de Jésus-Christ, ils sortent des exercices forts comme des lions,

et mènent ensuite une vie cachée en Dieu avec notre divin Sauveur. Plusieurs conservent jusqu'aux vacances les heureuses impressions qu'ils ont éprouvées pendant la retraite. Il y en a qui m'ont rendu compte, après quelques mois, de tout ce qu'ils avaient entendu, et en qui j'ai remarqué de grands sentimens de crainte et d'amour de Dieu.

C'est ce zèle qui nous a fait établir l'usage de chanter les divins Offices. Cet usage a été parfaitement accueilli, car chacun le regarde comme un moyen de manifester les sentimens renfermés dans son cœur, d'imiter la fonction des anges, et de commencer sur la terre la vie que nous sommes appelés à continuer dans le ciel. Quand j'entends la voix de ces enfans monter vers le Seigneur, je me figure ces âmes innocentes qui suivent l'Agneau partout où il va, chantant un cantique qu'il n'est donné à aucun autre de chanter; je me persuade que les anges reçoivent leurs prières dans des encensoirs d'or, et les présentent au Très-Haut, qui les reçoit comme un encens d'agréable odeur, et comble ces enfans de ses bénédictions, dont ils recueillent déjà le fruit.

Car les biens temporels que l'on néglige

nous sont donnés par surcroît, comme nous pouvons nous en convaincre par l'exemple de Salomon. Plus occupés d'orner leur cœur que leur esprit, nos jeunes gens sont cependant de grands progrès dans les sciences. La préparation de leur cœur leur attire d'en haut des lumières qui leur donnent l'intelligence des langues. Ce sont des Louis et des Stanislas que la piété rend précocce. Aussi voyons-nous des enfans, après six mois d'étude, parler assez bien le français et l'italien, et entendre toutes les explications qu'on peut leur donner en ces deux langues. C'est une merveille dont j'ai peine à me rendre compte, quand je considère qu'après six ou sept ans de latin je n'exprimais que très-difficilement mes idées en cette langue. Aux examens, de petits enfans, interrogés sur l'Histoire sainte et les premiers principes de la grammaire, répondent d'une manière claire, nette et précise; d'autres, plus avancés, sur l'histoire universelle, la géographie, l'arithmétique et la rhétorique. Tant de succès encouragent, animent les maîtres, les dédommagent de leurs peines, leur font oublier les fatigues, l'incommodité des veilles, les inquiétudes de la surveillance, leur ren-

dent agréables les fonctions les plus pénibles, et leur font trouver courte la longueur de l'année, qui passe comme un songe au milieu de mille occupations diverses qui se succèdent sans jamais s'interrompre.

Voilà comme le temps s'écoule et nous conduit rapidement au terme où l'on couronne les succès et la bonne conduite. Le maître éprouve une bien douce satisfaction en distribuant des récompenses aussi bien méritées. Avant de donner aux jeunes gens le prix de leur courage, on rend le public témoin de leur capacité. Après avoir répondu aux questions qu'on leur adresse, ils récitent un morceau attrayant qu'ils ont appris. Il y en a dont l'ingénuité, la candeur a plus intéressé que leurs paroles. Vous auriez été enchanté de leur aisance et de leur calme, si vous en aviez été témoin. Ils ont ensuite représenté la mort d'Abel. Le nom seul de l'innocent Abel suffisait pour attacher les cœurs. Mais cette pièce offrit un nouvel intérêt dans la bouche de ceux qui l'ont jouée. Le simple et charmant Abel, dont la candeur relevait les charmes, a enchanté tout le monde. Inquiet en lisant sur le front sourcilleux de Caïn le noir cha-

grin qui dévorait son cœur, il voulut le dissiper; mais il ne reçut de son frère, occupé de mettre à exécution son détestable projet, qu'une réponse dure et impérieuse. Le pauvre Abel, réduit au silence, manifesta sa peine par ses larmes, et demanda à Dieu ce qu'il ne pouvait obtenir de son frère. Ce fut en vain : car le barbare était trop avancé pour reculer. Aveuglé par sa passion, il se livrait publiquement aux mouvemens impétueux de son cœur aigri et dépravé, et indignait par sa rudesse. Enfin, ne pouvant plus supporter Abel, dont les vertus étaient un reproche tacite de ses dérèglemens, il abreuva la terre du sang innocent, et mit le deuil dans le cœur d'Adam et d'Ève. Les larmes qui coulèrent de leurs yeux, les sanglots qui suffoquèrent leur cœur, les reproches qu'ils se firent de leur infidélité, attendrirent toute l'assemblée. On croyait assister au moment où ces deux coupables, sortant du paradis terrestre, regrettaient, mais en vain, le bonheur qu'ils n'ont fait qu'entrevoir. De cette scène attendrissante on passa à la distribution des prix. Les parens, ravis des succès de leurs enfans, séchèrent leurs larmes, et vinrent mêler leurs voix aux nôtres, quand

nous avons chanté l'hymne d'action de grâces.

Malgré toutes les consolations qu'il plaît au bon Dieu de me donner, je désire vivement que vous puissiez charger un autre Missionnaire plus capable de la direction de cette maison. Quoique notre jeunesse soit peu nombreuse, le fardeau est au-dessus de mes forces. Je me verrais remplacé avec plaisir. Je vous en prie, prenez cette affaire en considération ; il en reviendra beaucoup de gloire à Dieu. Recommandez-moi aux prières de nos chers Confrères et à celles des Sœurs de la Charité.

Je suis, etc.

Votre tout affectionné et respectueux
Confrère,

F. LADERRIÈRE, *Miss. apost.*

*Lettre de M. REYGASSE, Missionnaire en Syrie,
à M. ÉTIENNE, Procureur-Général.*

Éden, au Mont-Liban, le 6 juillet 1839.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je suis très-heureusement arrivé au terme de ma Mission. Je partis de Marseille le 21 mai, et le 21 juin j'arrivai à Antoura. La partie la moins agréable de mon voyage fut notre séjour au Lazaret de Beyrouth, où je souffris quelque peu de la fièvre sans ~~avoir~~ des commodités nécessaires à un malade. Sauf ce petit contre-temps, je n'ai cessé d'être heureux et plein de santé. Je passai



CORREC

THE PREVIOUS DOCUM

RE-FILMED TO INSUI

CORREC





CTION

UMENT IS BEING

SURE LEGIBILITY

CTION

nous avons chanté l'hymne d'action de grâces.

Malgré toutes les consolations qu'il plaît au bon Dieu de me donner, je désire vivement que vous puissiez charger un autre Missionnaire plus capable de la direction de cette maison. Quoique notre jeunesse soit peu nombreuse, le fardeau est au-dessus de mes forces. Je me verrais remplacé avec plaisir. Je vous en prie, prenez cette affaire en considération ; il en reviendra beaucoup de gloire à Dieu. Recommandez-moi aux prières de nos chers Confrères et à celles des Sœurs de la Charité.

Je suis, etc.

Votre tout affectionné et respectueux
Confrère,

F. LADERRIÈRE, *Miss. apost.*

*Lettre de M. REYGASSE, Missionnaire en Syrie,
à M. ÉTIENNE, Procureur-Général.*

Éden, au Mont-Liban, le 6 juillet 1839.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je suis très-heureusement arrivé au terme de ma Mission. Je partis de Marseille le 21 mai, et le 21 juin j'arrivai à Antoura. La partie la moins agréable de mon voyage fut notre séjour au Lazaret de Beyrouth, où je souffris quelque peu de la fièvre sans aucune des commodités nécessaires à un malade. Sauf ce petit contre-temps, je n'ai cessé d'être heureux et plein de santé. Je passai

à Beyrouth deux jours fort agréables avec M. Poussou ; j'y fus témoin de l'empressement des Chrétiens à accueillir les Missionnaires , à leur baiser les mains , à solliciter leur visite. M. le Consul français nous avait envoyé au Lazaret une lettre d'invitation pour nous avoir à dîner ; ce fut chez lui que nous primes le premier repas. Les Pères de Terre-Sainte, qui nous sont tout dévoués, et ne semblent faire qu'une même cause avec nous, nous firent part de leur modeste souper et de leurs appartemens à coucher.

Au sortir du Lazaret, le bon Frère Martin s'était dirigé, en baudet, vers Antoura. Nous le retrouvâmes plein de joie, ainsi que nos chers Confrères, qui nous reçurent avec cette cordialité qu'on ne trouve que dans une famille. Je suis resté huit jours avec eux. Il me semblait que j'étais à Saint-Lazare. Nous étions six Missionnaires, deux Frères laïques et un simple coadjuteur, M. Derodes. La piété qui règne parmi ces Confrères est vraiment édifiante. Nos règles, nos saints usages n'y sont pas oubliés : il en est qui ont toujours ces mots à la bouche et encore plus dans le cœur. Ils sont aussi tous très-zélés. Outre

l'agrément que je trouvais à la société de nos Confrères, j'avais encore dans mon bien-être corporel de quoi m'exciter à bénir la main de la Providence qui m'avait conduit en Syrie. L'air que j'y respirais, et que les autres trouvaient très-chaud (car nous étions au 24° degré) me paraissait tempéré; les sites pittoresques qui avoisinent la maison, le vallon dans lequel elle se trouve, tous ces jardins de mûriers, ces fontaines d'eau vive, et les mœurs des habitans, me plaisaient. Les jeunes gens du collège m'offraient aussi des momens fort agréables : ils étaient très-contens de jouer avec moi. Quand ils faisaient un jeu de barres, M. Laderrière se mettait dans un camp et moi dans l'autre. J'avais deux maîtres d'arabe qui ne me quittaient presque jamais : c'était un drogman du consul sarde, qui actuellement apprend le français au collège et un peu de médecine auprès de M. Derodes. Mon second maître était le professeur d'arabe du collège. Il n'y avait pour moi, ce semble, aucune raison de quitter un si heureux séjour; cependant M. Poussou crut avec moi que, pour remplir plus promptement mon but qui est la

connaissance de l'arabe, il me fallait me mettre dans le cas de n'entendre que cette langue. A cet effet je le suivis dans un voyage qu'il fit à Eden ; il fut arrêté que j'y resterais jusqu'à la fin de septembre, époque où nous nous rendrons tous à Antoura pour faire la retraite annuelle. Avant de quitter le collège, je voulus prendre, selon mon pouvoir, le plan de la maison et de ses appartemens ; mais je m'y pris si tard, que la nuit me surprit sur les terrasses, et mon esquisse demeura très-imparfaite. Je serai en sorte de l'achever dès que j'y retournerai. Je vous dirai pour le moment que le collège possède tout autour de la maison un enclos aussi grand pour le moins que notre campagne de Gentilly. C'est une plantation de mûriers destinée à nourrir les vers à soie. Le terrain est extrêmement pierreux ; il serait peut-être aride sans une fontaine qui prend naissance au bout du jardin, descend dans le collège, alimente un joli bassin avec jet d'eau qui se trouve dans la cour intérieure, va de là enlever toutes les ordures, et se répand dans le jardin ou plantation de mûriers. Vers la façade de l'ouest est un jardin de récréation.

Ce jardin est planté d'orangers d'une grosseur prodigieuse : j'en ai mesuré un qui avait huit pieds de circonférence. Il est inutile, après cela, de me demander si on a de l'ombre en été : on en a l'été et l'hiver ; mais, comme au temps des fleurs , l'odeur suave mais forte que donnent les orangers, pourrait faire mal à la tête, on a partagé en deux un autre jardin qui est vers la façade de l'est , et d'un côté est une promenade plantée à six rangées d'arbres ; de l'autre est le jardin potager. C'est au bout de celui-ci qu'est la fontaine, et ce qui se trouve après, c'est une colline très-escarpée.

D'Antoura à Éden, nous mîmes dix-huit heures, non-compris les haltes. Le chemin qui y conduit est à travers les montagnes. Ce que nous appelons en France chemins épouvantables serait ici route royale de première classe : ce sont des précipices continuels. A défaut d'auberge, nous prenions nos repas dans les lieux les plus commodes, ordinairement au bord d'une fontaine, et la nuit arrivant, nous cherchâmes un peu de repos, après douze heures de marche. Ce fut au pied d'un figuier, à quelques pas d'une fon-

connaissance de l'arabe, il me fallait me mettre dans le cas de n'entendre que cette langue. A cet effet je le suivis dans un voyage



CORRE

THE PREVIOUS DO

RE-FILMED TO IN

CORRE

Ce jardin est planté d'orangers d'une grosseur prodigieuse : j'en ai mesuré un qui avait huit pieds de circonférence. Il est inutile,



ATION

MENT IS BEING

RE LEGIBILITY

ATION

connaissance de l'arabe, il me fallait me mettre dans le cas de n'entendre que cette langue. A cet effet je le suivis dans un voyage qu'il fit à Eden ; il fut arrêté que j'y resterais jusqu'à la fin de septembre, époque où nous nous rendrons tous à Antoura pour faire la retraite annuelle. Avant de quitter le collège, je voulus prendre, selon mon pouvoir, le plan de la maison et de ses appartemens ; mais je m'y pris si tard, que la nuit me surprit sur les terrasses, et mon esquisse demeura très-imparfaite. Je ferai en sorte de l'achever dès que j'y retournerai. Je vous dirai pour le moment que le collège possède tout autour de la maison un enclos aussi grand pour le moins que notre campagne de Gentilly. C'est une plantation de mûriers destinée à nourrir les vers à soie. Le terrain est extrêmement pierreux ; il serait peut-être aride sans une fontaine qui prend naissance au bout du jardin, descend dans le collège, alimente un joli bassin avec jet d'eau qui se trouve dans la cour intérieure, va de là enlever toutes les ordures, et se répand dans le jardin ou plantation de mûriers. Vers la façade de l'ouest est un jardin de récréation.

Ce jardin est planté d'orangers d'une grosseur prodigieuse : j'en ai mesuré un qui avait huit pieds de circonférence. Il est inutile, après cela, de me demander si on a de l'ombre en été : on en a l'été et l'hiver ; mais, comme au temps des fleurs, l'odeur suave mais forte que donnent les orangers, pourrait faire mal à la tête, on a partagé en deux un autre jardin qui est vers la façade de l'est, et d'un côté est une promenade plantée à six rangées d'arbres ; de l'autre est le jardin potager. C'est au bout de celui-ci qu'est la fontaine, et ce qui se trouve après, c'est une colline très-escarpée.

D'Antoura à Éden, nous mîmes dix-huit heures, non-compris les haltes. Le chemin qui y conduit est à travers les montagnes. Ce que nous appelons en France chemins épouvantables serait ici route royale de première classe : ce sont des précipices continuels. A défaut d'auberge, nous prenions nos repas dans les lieux les plus commodes, ordinairement au bord d'une fontaine, et la nuit arrivant, nous cherchâmes un peu de repos, après douze heures de marche. Ce fut au pied d'un figuier, à quelques pas d'une fon-

taines. Nous trouvâmes à Éden M. Amaya et le Frère Aimé. J'avais vu beaucoup d'empressement parmi les habitans d'Antoura à accueillir et complimenter les Missionnaires; mais ici ce fut quelque chose de plus : dans un clin d'œil, tout le village fut instruit de notre arrivée, et à peine s'était-il passé cinq minutes, que tous ces Maronites étaient autour de nous, et pendant huit jours, du matin au soir, l'affluence fut la même. Nous espérons que cela cesserait enfin; mais maintenant encore, si nous voulons être un peu tranquilles, nous sommes obligés de nous enfermer. Il faut pourtant avouer qu'il y a dans leur honnêteté beaucoup d'importunité, et surtout beaucoup d'intérêt propre. Pour demander une médaille, ils ne plaindront pas de nous assommer de complimens pendant une et même deux heures. Un jeune enfant, entre cent autres, était un jour à solliciter de moi une médaille par des discours longs et emphatiques; finalement, je fus curieux de savoir quels étaient ses dires. J'appelle le Frère Aimé, qui me traduit ses paroles. Voici à peu près quel était son langage : Que Dieu te donne des bénédictions beaucoup, beau-

coup ; qu'il comble de faveurs ton père, ta mère et tes frères, qu'il leur donne en abondance le manger et le boire, qu'il délivre l'ame de tes aïeux, que ton nom soit connu et aimé, que tes jours soient longs, et qu'à la fin, lorsque tu seras dans la tombe, tes amis viennent répandre des pleurs, et qu'on parle de toi long-temps, long-temps. C'est par des discours de ce genre que nos Maronites m'ont enlevé presque toutes mes médailles. Leur désir pour une médaille leur fait prendre toutes les formes les plus pathétiques de supplians : pour ce seul motif, j'ai vu une femme de près de soixante ans frapper sa poitrine de toute sa force à coups redoublés, tenir long-temps ses bras en croix, se rouler par terre, baiser les mains et les pieds du supplié ; et comme le refus persistait, recommencer ce même train depuis le commencement de la récréation du soir jusqu'à la fin, et vous pensez bien que tout ceci ne se faisait pas sans de longs et pathétiques discours. Je n'y comprends pas encore grand-chose ; mais j'ai une certaine collection de mots qui me procurent le moyen de leur adresser quelques phrases.

Il y a plus d'un an que M. Amaya travaille, et qu'il travaille en zélé Missionnaire. J'ai eu connaissance de ses travaux à Damas, à Tripoli, à Sgorta et à Éden; ce que je vois de mes yeux ne dément pas ce que j'en ai appris. Il eut d'abord un grand dégoût pour l'arabe; après six mois passés dans ce dégoût, il prit courage, et au bout de quelques mois, il fut en état de confesser, faire le catéchisme, et enfin, en l'absence de M. Poussou et de M. Tustet, de tenir seul la maison. Obligé de quitter Damas, il a passé l'hiver à Tripoli ou à Sgorta. Vers la fin du mois de mai, il est monté à Éden. Les habitans d'Éden ou de Sgorta sont les mêmes, quoiqu'il y ait huit lieues d'un endroit à l'autre. Quand les neiges commencent à couvrir les montagnes, ils descendent à Sgorta, et lorsqu'elles commencent à se retirer, ils remontent. M. Amaya étant seul, est obligé de laisser pendant l'été les Chrétiens de Tripoli; il désirerait bien aussi visiter les Chrétiens répandus dans les montagnes, et ce serait très-avantageux : mais, faute d'un Missionnaire qui tienne la Maison et la Mission d'Éden, il ne peut le faire. On a l'intention de me laisser cet hiver à Tripoli,

si, avant la fin de l'hiver, je pouvais tenir la Maison, entendre quelques confessions, faire un peu de catéchisme; et M. Amaya ferait ses courses apostoliques. Quelques essais qu'il a faits ont eu un heureux succès. Un Missionnaire aurait, dans ces montagnes, une étendue de près de quarante lieues à parcourir.

J'ai fait une petite promenade aux cèdres, qui ne sont qu'à trois heures de distance d'Éden; une des circonstances qui m'y ont le plus frappé, c'est l'asile d'un ermite Abyssin. Dans une des branches d'un cèdre, il a pratiqué une cellule dans laquelle il monte au moyen d'une branche de cèdre nouée et qui lui sert d'échelle; il a de plus disposé, sans art ni solidité, des branches qui de sa cellule vont aboutir au cèdre voisin, et, de cette manière, il a un balcon où il va prendre l'air quand il sort de sa sombre retraite. L'histoire de ce pauvre ermite est, dit-on, des plus intéressantes. Je ne la connais pas assez pour pouvoir en parler; je présume que c'est le même que M. Tustet trouva sur le Mont-Thabor. Quoique les cèdres aient été si souvent mesurés, j'ai eu la curiosité de savoir par moi-même leur grosseur. J'ai pris la circon-

férence de trois : le premier avait 32 pieds, le second 34, le troisième 39.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'hommage de mon sincère attachement.

Votre tout dévoué

REYGASSE, *Miss. apost.*

Lettre du même, au même.

Tripoli, le 1^{er} novembre 1839.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Votre empressement à répondre à ma première lettre m'oblige à faire de même, aussi ai-je pris la plume presque aussitôt après avoir lu ces lignes qui retracent si vivement les sentimens de bienveillance et d'attachement que vous m'aviez déjà témoignés. J'ai appris avec plaisir que tous nos Messieurs se portaient bien, et que M. Lego lui-même, quoique déjà alité, n'avait rien de grave qui fît craindre

pour ses jours ; son cœur, particulièrement ; dit-il, n'est pas malade ; je n'en doute point, sa pensée et ses affections se portent toujours sur ses Missionnaires à l'étranger ; vous voudrez bien lui faire entendre que s'il a pour moi un cœur de père, j'ai pour lui un cœur de fils.

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que ma santé va très-bien et que ma satisfaction en toute chose ne diminue en rien. Je suis parfaitement content du sort qui m'est échu. Nos Missions de Syrie, dit-on, n'ont rien de brillant, c'est comme une terre stérile frappée des malédictions du Ciel. Nonobstant cette idée qui me fut présentée si souvent, même avant ma venue en Mission, je n'ai jamais cessé de regarder ces peuples comme tous les peuples de la terre placés sous les ailes de la miséricorde paternelle de Dieu ; j'ai cru toujours que l'abandon et les malédictions du Ciel étaient réservés pour l'autre vie. Quoique les secrets de Dieu au sujet de la sanctification des hommes soient impénétrables, j'ai cru qu'on ne pouvait trop se reposer sur son adorable bonté ; et puis, je suis loin de dédaigner l'idée avantageuse que vous avez conçue

du résultat des crises violentes qui se préparent en Orient.

D'après ce que tout le monde assure, les Turcs ne sont plus aussi fanatiques. Quelques uns des principaux d'entre eux, les cheiks, c'est-à-dire, anciens ou prêtres, assurent en confidence à leurs amis, qu'il ne faudrait qu'une loi qui autorisât la liberté des cultes, pour voir les Turcs se convertir en foule; ceux-là même s'instruisent sous le secret de la Religion catholique et romaine (car c'est la seule qu'ils estiment). Un d'entre ceux-ci est mort à Damas avec les signes d'un prédestiné. Dans sa dernière maladie il fit appeler un Missionnaire, lui fit part de sa connaissance exacte et détaillée de nos Mystères, fit profession de croire fermement à tous les articles de notre Foi, et après avoir abjuré de bouche la religion de Mahomet, qu'il avait depuis long-temps abjurée dans son cœur, il reçut le baptême qui lui causa une joie inexprimable jusqu'au dernier soupir.

Parmi la classe ignorante des Turcs il n'y a guère plus de foi en Mahomet. Il existe à la montagne, tout près d'Éden, un couvent maronite célèbre dédié à saint Antoine. Il n'est

pas rare d'y voir venir des Turcs se prosterner devant l'image de saint Antoine et y passer des heures entières en prière. On en entendit un, un jour, faire cette prière dans l'église : Je suis ici de la part de ma femme, pour vous demander, ô grand saint Antoine ! la grâce qu'elle vous demande. Je sais que vous pouvez lui obtenir sa grâce. Vous voyez que je suis venu de bien loin pour vous la demander, aussi je ne me retirerai pas d'ici que vous ne me l'ayez accordée. Au sortir de l'église on lui offrait l'hospitalité, mais il partit sans répondre même, car il avait fait vœu de ne point parler ni manger avant le terme de son pèlerinage. — Un autre, qui avait son fils malade et qui venait de perdre la vue, crut qu'en rapportant quelque objet de ce saint asile et l'appliquant sur les yeux de son fils, il recouvrerait la vue ; il entreprit à ce dessein le pèlerinage de Coshaya (c'est le nom du couvent), il demanda en général une *chose* au Supérieur qui lui offrit aussitôt une prise de tabac. Le pèlerin turc tenant sa poudre précieuse partit sur-le-champ. Arrivé chez lui, il applique le tabac sur les yeux de son fils, et l'on assure qu'il recouvra la vue. — Si les Turcs respec-

tent et vénèrent des choses qui appartiennent à notre culte, ils étendent aussi leur vénération aux personnes qui dans leur opinion ont des caractères de sainteté; c'est ainsi qu'à Alep, notre cher Confrère, le vénérable M. Gaudez, est généralement vénéré des Turcs de cette ville, au point, dit-on, que si par suite des persécutions qui lui sont suscitées on voulait le faire sortir de cette ville, les Turcs s'y opposeraient de tout leur pouvoir.

J'ai moi-même fait l'expérience de leur tolérance. J'ai profané impunément leur sanctuaire. Étant un jour sorti hors de la ville avec le Frère Nicolas, pour prendre l'air de la campagne, nous vîmes sur la route une jolie plate-forme artistement travaillée, ayant un beau jet d'eau et un petit bassin à son extrémité. Je reconnus aussitôt le lieu de la purification des Turcs. C'était cependant le lieu le plus commode que nous pussions trouver pour faire notre lecture spirituelle que nous avions dessein de faire en ce moment. Mon avis, malgré la répugnance du Frère, fut qu'il fallait la faire en ce lieu. Nous montâmes dans le perron de Mahomet et nous lûmes quelques pages de saint François de Sales.

Dans cet intervalle, plusieurs Turcs vinrent faire leur prière et leur purification. Nous remarquâmes un pèlerin de la Mecque (on les reconnaît à leur turban vert), et il n'eut que de bonnes paroles à notre égard. Parmi la nombreuse foule des passans, pas un n'eut l'idée de nous faire quitter un sanctuaire que nous profanions. Or il y a seulement quelques années que nous aurions été lapidés sans miséricorde.

Mon occupation de tous les jours, ou plutôt ma seule occupation, est l'étude de la langue. M. Amaya, mon Confrère et mon Supérieur, souhaiterait vivement que je fusse en état de l'aider. Il compte que je pourrai faire le catéchisme au commencement du Carême. Moi, je le renvoie à Pâque, et toutefois je ne négligerai rien pour seconder ses désirs. Aujourd'hui j'entends la plus grande partie du langage ordinaire, et je dis quelque chose. Les Arabes qui viennent me voir ou que je reçois en l'absence de M. Amaya, me croient quelquefois instruit dans leur langue. Ils me font de longs discours dont je ne comprends que le gros sens, je leur réponds lentement et succinctement ; ils prennent mon langage pour de

la gravité, au point que, trompés par ma supercherie, ils m'ont plusieurs fois demandé à se confesser, et c'est alors qu'il a fallu avouer mon ignorance.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, etc.

REYGASSE, *Miss. apost.*

*Lettre du même, à M. MARTIN, Directeur du
Séminaire interne, à Paris.*

Tripoli, le 11 décembre 1839.

MONSIEUR ET CHER DIRECTEUR,

Je viens de recevoir la lettre qui m'apporte l'heureuse nouvelle de mon admission aux saints vœux ; vous ne sauriez croire quelle est ma joie. Votre première lettre m'en avait déjà causé beaucoup ; elle me resta quinze jours dans les mains ; je la relisais, j'en faisais part à mes Confrères, elle faisait mes délices parce qu'elle me reportait auprès de vous ; j'y voyais votre propre langage, vos propres sentimens, chaque parole m'y rappelait quelque parole, quelque entretien d'autrefois. Pour cette seconde, j'ai laissé s'écouler quelque intervalle d'une joie immodérée pour

pouvoir vous tracer quelques lignes de sang-froid ; car vous savez que la *gente cadurcienne* ne doit pas trop se fier aux premiers mouvemens de sa ferveur. En conséquence de la grâce qui m'est accordée, je vais commencer à me préparer aux saints vœux pour le jour de Noël. Quand ma lettre vous parviendra, je serai peut-être lié par ces saints engagemens. Dieu veuille m'appliquer les grâces que vos prières et celles de mes Confrères m'auront déjà méritées.

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que je suis en ce moment en devoir de commencer à exercer quelques-unes des fonctions du ministère apostolique. Je puis visiter les pauvres et les malades dans leurs chaumières, répondre à quelques-unes de leurs difficultés, leur dire quelques mots de consolation et d'édification, leur procurer aussi quelques secours temporels, et les servir au besoin de mes propres mains. Je trouve à chaque pas l'occasion de faire le bien, mais mes misères et mon ignorance y mettent encore un grand obstacle. Il est vrai que ces pauvres peuples semblent ne faire attention à aucun de nos défauts, pour ne voir en nous qu'un carac-

rière dont nous sommes revêtus. A l'exemple de mon cher Confrère et Supérieur M. Amaya, je profite de cette disposition favorable.

Quoique nous ne soyons pas ici dans ce qu'on appelle un pays de Sauvages, il s'offre cependant des spectacles non moins affligeans pour l'humanité. Vous en jugerez par un tableau vrai que je vais vous faire, et dans lequel il n'entre aucune exagération. A peu de distance de Tripoli, sur le penchant d'une petite montagne, se trouve un certain nombre de grottes creusées naturellement dans le roc. Ces grottes sont l'asile de deux ou trois mille personnes qui descendent chaque année des montagnes du Liban à la tombée des premières neiges, pour y passer six ou sept mois. Les riches, c'est-à-dire ceux qui ont de quoi manger du pain, ont une cabane et un coin de terre dans la plaine. Ceux-ci n'ont d'autre asile que ces cavernes, d'autres ressources que quelques herbes, d'autres recours que le ciel. Personne ne s'occupe d'eux. Ils sont l'objet du mépris des Turcs; et le petit nombre des Chrétiens de Tripoli qui seuls pourroient s'occuper d'eux, ont eux-mêmes à peine de quoi vivre. Parmi cette nombreuse foule de misérables,

il y a bien des vieillards, bien des malades, bien des petits enfans à la mamelle. Les enfans au-dessous de quatorze ou quinze ans sont dans une nudité presque complète; ceux qui sont vêtus n'ont sur le corps qu'un linge en forme de chemise qui leur descend jusqu'au jarret. Les femmes elles-mêmes sont mises par l'extrême misère dans un état d'indécence à soulever le cœur, si on n'était pas fait à ces sortes de spectacles. Mais ce qui est le plus déplorable, c'est l'état des malades. Il n'existe point sur la terre de médecin pour eux : s'ils sont en état de pouvoir manger, il faut qu'ils se contentent de quelques herbages cueillis dans la campagne. Ils seraient trop heureux d'avoir un morceau de pain ou un plein dé de riz, comme ils disent. Leur lit est la terre nue; ils sont exposés à toutes les intempéries de la saison. Enfin chaque famille n'a guère qu'une couverture, si on peut lui donner ce nom, et tous, hommes, femmes, enfans et malades doivent être couchés dessous. Il y a bien des riches parmi les Turcs et les Grecs schismatiques de cette ville; mais la philanthropie musulmane et encore moins celle des Grecs, ne va pas jusqu'à jeter les yeux sur eux. Il

suffit même que ce soient des Chrétiens catholiques qui souffrent de cette sorte, pour qu'ils en fassent le sujet de leur rire satanique.

La première fois que ces pauvres Chrétiens m'ont aperçu visitant leur chétive demeure, ils m'ont accueilli comme un ange venu du ciel. Vous pensez, peut-être, que leur premier soin a été de solliciter de moi quelques secours temporels ; point du tout : pas une bouche ne s'est ouverte à la plainte ; ils n'ont fait que solliciter des secours spirituels : tout ce qu'ils ont eu de malades, ils m'ont prié de leur imposer les mains, ils m'ont fait part de leur éloignement de nos saints mystères. Le patriarche a porté une peine d'excommunication contre toutes les femmes qui mettraient le pied dans la ville, sans doute à cause du danger pour leur foi et leurs mœurs ; ainsi nous voilà, me disaient-elles, privées pendant la moitié de l'année du saint sacrifice ; et nos confessions, qui les entendra ? qui nous parlera du bon Dieu ? Arrivé chez nous, j'ai fait part à M. Amaya de leur besoin spirituel ; il est convenu avec moi que ce serait un grand bien pour ces bons Chrétiens, que j'allasse tous les dimanches leur dire la messe sous une tente ou à l'entrée

d'une des plus grandes grottes, et que lui, au besoin, irait entendre leurs confessions. Nous avons voulu, pour ce sujet, louer une petite maison hors de la ville et pas loin des grottes ; mais le Turc à qui elle appartenait ne l'a voulu à aucun prix. En attendant, je m'occupe à faire acheter quelque toile pour faire couvrir quelques-unes des plus grandes nudités. Je n'ai pour cela que très-peu d'argent, mais le bon Dieu voudra bien se contenter de ma bonne volonté jusqu'à ce qu'il me vienne quelque autre ressource. Je regarde dès ce moment ces pauvres comme mon domaine. Vous ne sauriez croire combien cela m'encourage à me fortifier dans leur langue, pour pouvoir leur parler à mon aise. A ces gens-là vous parleriez tout le jour du bon Dieu, que jamais ils ne se lasseraient. Ils ne cessent jamais, au contraire, de faire des questions sur leur religion, qu'ils aiment plus qu'ils ne la connaissent.

Veillez me croire, Monsieur et cher Directeur, en l'union de vos prières et saints sacrifices,

Votre tout affectionné serviteur,

REYGASSE, *Miss. apost.*

*Lettre de M. HUC, Missionnaire en Chine,
à M. ÉTIENNE, Procureur-Général.*

Grand-Océan, dimanche de Quasimodo 1839.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Un navire vient sur nous; je n'ai que quelques instans pour écrire; car on va mettre une embarcation à la mer pour lui donner des lettres pour la France. Nous sommes sous la zone torride, c'est la nuit précédente que nous avons passé la ligne. A part une journée de mauvais temps dans la Manche, notre navigation a toujours été on ne peut plus heureuse. J'ai eu le mal de mer tout au plus pendant une demi-heure. M. Privas n'a guère été plus malade, mais je n'en puis dire autant de notre bon frère Vau-

train : continuellement il a été plus ou moins indisposé ; depuis quelques jours il paraît vouloir se mettre à l'unisson avec ses deux compagnons de voyage. Avant de prendre la plume pour vous écrire, j'étais à préparer les ornemens pour dire la sainte messe. Dans une demi-heure j'aurai le bonheur de me souvenir, au saint sacrifice, de mes bons supérieurs et de tous mes Confrères ; bien sûr, Monsieur, que vous ne serez pas oublié.

Nous avons encore bien du chemin à faire ; priez, s'il vous plaît, Jésus et sa bonne Mère, qu'ils veuillent bien nous continuer leur bonne protection.

Je suis, etc.

E. Huc, *Miss. apost.*

Lettre du même à un de ses Confrères.

Mer des Indes, le 20 mai 1839.

MON BIEN CHER CONFRÈRE,

S'il plaît à Dieu, je serai déjà depuis longtemps à Macao, quand vous lirez ceci. A cette heure, je suis encore flottant sur les eaux, mais avec le bon espoir d'arriver dans quelques jours à Batavia. Comme j'ai à cœur de profiter de la première occasion que je rencontrerai dans cette ville, je vais essayer de vous rendre compte des trois mois qui se sont écoulés depuis mon départ de France. Vous savez combien ce m'est une douce chose de vous écrire, d'autant plus douce que vous tenez moins à la forme, et que je puis vous dire, à ma fantaisie, tout ce qui me passe par

la tête et par le cœur. Je vais donc rebrousser chemin et vous donner les détails que je vous ai promis. Il faut que je revienne sur une promenade de cinq mille lieues, ce n'est pas une petite affaire, j'en conviens, mais par bonheur, l'esprit marche plus vite qu'un navire, ce navire s'appelât-il *Adhémar*.

J'ai fort peu séjourné au Havre, je n'y suis demeuré que deux jours, mais deux jours bien longs, bien lourds, bien fatigans. C'est que j'avais hâte de me voir emporté vers ce lointain pays de Chine que j'affectionne de toute la puissance de mon ame. Et puis, à vrai dire, un port de mer n'a rien d'attrayant pour un Missionnaire. Un port de mer, voyez-vous, ça ne dit rien de tout... C'est sec et positif comme un chiffre, grossier et mal appris comme un juron; au surplus, ça pue étonnamment la résine, le goudron et la pipe. J'eus donc le plaisir de sortir bientôt de ce cul-de-sac de la France, et le 6 mars à deux heures de l'après-midi, je sentais les premières oscillations du navire qui, petit à petit, mollement et comme à regret, se détachait du bassin du Havre pour entrer dans la Manche. Le ciel était beau, la mer était belle, et pour

toujours je quittais mon pays, ou plutôt j'allais loin, bien loin, par-delà les mers, recueillir, avec joie, un magnifique héritage. Les grandes dalles de la terrasse du quai étaient bordées de curieux, où se trouvaient mêlés quelques amis de nos compagnons de voyage; bientôt ils poussèrent des cris, ils étendirent les bras et souhaitèrent bonheur et prospérité aux voyageurs. Mais parmi cette foule, pas un cœur ne battait pour nous autres Missionnaires, pas une voix amie pour nous crier : Adieu ! Oh ! qu'importe, je pouvais me dire en ce moment que, sans doute, plus d'un Confrère, plus d'un ami, les mains jointes, et à genoux, faisaient alors au Ciel quelques prières pour les trois pèlerins... et cette pensée doublait la vigueur de mon âme, et je n'étais nullement jaloux de ces stériles salutations qui partaient du rivage. Notre Adhémar, pourtant, allait déjà avec vitesse, et au loin, la terre semblait se balancer et descendre avec lenteur dans une immense abîme. Pour moi, je me tenais fortement amarré sur le pont. Peu à peu je tombai dans un état bien étrange, et dont je ne puis guère vous rendre compte. Je ne sentais rien, je ne pensais à

rien; seulement, je regardais tour à tour le ciel, la mer et la terre de France; pour couper court à tout cela, je me hâtai de descendre dans ma petite chambre, où je me jetai aussitôt à genoux, car j'avais besoin de prier. Durant une demi-heure, je souffris beaucoup d'une indisposition qui alla presque jusqu'à la défaillance; était-ce le mal de mer, ou le mal du pays? Je ne saurais le dire au juste; mais je crois que c'était une combinaison de l'un et de l'autre... Oh! pas de scandale, s'il vous plaît! faites bien attention, mon ami, que cela n'a duré qu'une demi-heure; et d'ailleurs, est-ce qu'un Missionnaire ne porte pas, comme tout homme, un cœur de chair dans sa poitrine? Il est des momens où il sent, lui aussi, la nature se remuer et réclamer ses droits, mais il doit vite la faire taire, et c'est ce que j'ai fait avec la grâce de mon Dieu.

A part cette petite crise, je me suis toujours, jusqu'ici, délicieusement bien porté. Ma première nuit maritime, cependant, ne fut pas de bon augure; car, à tout prendre, ce fut une bien triste, une bien vilaine nuit; la mer eut des façons d'agir qui ne me pa-

rurent nullement gracieuses : moi qui m'attendais à être mollement et suavement bercé sur son sein, je fus, il faut en convenir, on ne peut plus désappointé, quand je m'aperçus que j'avais affaire, tout d'abord, avec une dure et grondeuse marâtre. Durant la nuit tout entière, j'eus les oreilles déchirées par un vacarme effroyable : dans ce vacarme, il y avait le sourd et inégal mugissement des eaux, la voix stridente de la brise à travers les cordages, les cris incessans de la manœuvre, mais surtout les accords d'un tas d'animaux qui, à l'envi, miaulaient, bêlaient, piaulaient et grognaient leur malaise. Oh ! c'était un vrai sabbat, un charivari comme je n'en avais jamais entendu. Au jour naissant, je me laissai glisser hors de mon nid, et je courus, ou pour parler plus exactement, je rampai avec effort sur le pont, car j'avais les membres entièrement moulus et disloqués. — Hé bien ! Capitaine, où en sommes-nous ? quel air avons-nous donc chanté cette nuit ? — Vilain temps ! vilaine mer ! on passe de méchans quarts d'heure dans cette Manche ; les coups de vent nous ont jetés en arrière ; maintenant, nous voilà moins avancés qu'à

notre départ, car, nous avons le Havre devant nous. — Ah ! par exemple, voilà qui est fameux ! nous arriverons vite à Macao, comme cela !

La journée fut belle, mais non pas pour cela meilleure que la nuit : les vents étaient capricieux, aussi notre Adhémar n'avancait-il qu'avec une déplorable lenteur ; il avançait pourtant, et c'était une chose que, dans mon absolue inexpérience de la mer, j'appréciais beaucoup, tant j'avais été stupéfait en apprenant que notre début avait été un recul. Dans peu de temps j'ai été réconcilié avec la marine, et je n'ai pas souvenance qu'il y ait eu depuis entre nous aucune nouvelle brouillerie. La position était délicate, mais, sans me vanter, je puis affirmer qu'en cette occurrence, je fis preuve de bon caractère : pour prouver à la mer que ma petite rancune était passée, je fis les premières avances et je voulus passer la nuit sur le pont ; pour tout dire, j'étais amorcé par un ciel tout bleu et tout étoilé ; peut-être même mon système osseux qui, de temps à autre, me faisait souvenir de la nuit précédente, entraînait-il pour quelque chose dans cette résolution.

Pendant que je me promenais sur la dunette, et que je m'évertuais, de mon mieux, pour ne pas violer les lois de l'équilibre, j'aperçus, tout-à-fait à l'horizon, un magnifique globe de feu, dont la teinte rougeâtre et ensanglantée contrastait singulièrement avec les pures et blanches clartés de la lune et des étoiles. Je faisais en secret des efforts inouis d'imagination, pour expliquer ce que j'étais déjà tout fier d'appeler un phénomène, lorsque un officier du navire me dit en passant : Tenez, Monsieur, voilà là bas le fanal de Harfleur.... Il me dit cela nonchalamment et avec indifférence, sans se donner même la peine de retirer un instant son cigare de sa bouche pour faire place à ses paroles qui m'arrivèrent avec une bouffée de tabac ; et pourtant, il y a quelque chose de bien touchant et de bien providentiel dans cet usage d'allumer ainsi des feux sur les rivages de la mer pour diriger les pauvres marins, à travers les écueils, durant une nuit obscure. La Providence a jeté dans l'espace des feux innombrables pour éclairer les hommes. Mais plus d'une fois ils se voilent, ils disparaissent, et le marin ne périra pas pour cela ; car

ceux qui sont en sûreté sur le rivage se souviennent des voyageurs ; car le bon Dieu a allumé aussi un grand feu sur la terre , en donnant aux hommes le grand précepte de la charité et de la fraternité. Oh ! mon cher ami, vous ne sauriez croire combien le fanal de Harfleur me rendit heureux ! moi, qui ne devais plus revoir ma patrie d'ici-bas, je contemplais avec délices ce globe de feu qui flottait sur la terre de France. Je pris plaisir alors à passer en revue toutes les personnes qui me sont chères, et je les recommandai toutes au bon Jésus et à Marie, sa mère. Je priai aussi pour la France ; car j'avais senti, à mon départ, que son sol était brûlant. Je ne sais, mais il me semble que je me souviendrai toujours d'elle dans mes prières, et qu'à son souvenir, il y aura toujours en moi de doux tressaillemens. Je me suis entendu dire souvent par des gens du monde, qu'on n'aimait plus son pays quand on s'en éloignait : oh ! cela est un mensonge, c'est une calomnie ! il n'est pas vrai qu'un Missionnaire soit insensible aux douceurs de la patrie ; mais l'amour de Dieu, l'amour de Dieu doit absorber , sans les détruire, toutes les affections

de la terre ; mais son adorable volonté, voilà ce que nous devons aimer d'un éternel amour et avant toutes choses !

Cette nuit, mon cher ami, fut vraiment ravissante, les heures s'écoulèrent si douces et si rapides, il y eut dans mon ame des choses si inusitées, des sentimens si inconnus, que j'aime souvent encore à en réveiller en moi le souvenir. Pourtant, nous n'étions pas à l'abri de tout danger, mais ma confiance en Dieu était bien grande, et je me tenais en paix. Durant ces premiers jours les vents furent très-capricieux, et par de continuels zigs-zags nous fûmes portés tour à tour vers les côtes de France et vers celles d'Angleterre. Pourtant, arriva le dimanche, c'était celui que l'Eglise nomme *Lætare*, et le bon Dieu voulut en ce jour nous donner à tous de la joie. Une bonne et forte brise s'en vint gonfler la voile, et le navire glissa pour lors avec rapidité hors de cette tant périlleuse Manche, que j'appellerais volontiers le Père-Lachaise des matelots et des navires. Cette brise nous mena jusqu'au golfe de Gascogne, où forcément nous reprîmes haleine ; nous allions au petit pas, en amateurs, et comme

des gens qui se seraient embarqués tout bonnement pour une partie de plaisir. Cette douce et paisible promenade dans ce suave golfe ne faisait le compte de personne. On sut qu'il y avait à bord un gascon; et moi si inoffensif et si débonnaire, comme vous savez, je fus contraint de me défendre contre tout le monde. Mer, vent, navire, on prétendait que j'avais tout ensorcelé. Le capitaine me conjurait d'en finir avec ma Gascogne et d'abrégér un peu mes adieux. Moi-même, je vous avoue, j'étais sur le point de trouver les étreintes trop fortes et les complimens un peu longs. Cependant, quand le golfe eut assez bercé son enfant sur son sein, il élargit les bras et nous laissa partir..... et maintenant, vogue, vogue; nous voilà en route et vent arrière.

Nous ne fîmes que couler le long de l'Espagne. En passant, je tournai plus d'une fois ma tête vers ce triste pays, et il me semblait saisir à tout moment quelque odeur de poudre et de carnage. Je pensais alors à nos bons Confrères d'Espagne, et je priais Dieu, dans mon cœur, d'abrégér pour eux et pour leur patrie ces jours d'épreuve et de misère. La

brise continuait toujours de nous être favorable, et elle nous emportait sans cesse au sein du grand océan, bien loin de l'Europe, bien loin de toute terre.

Maintenant, mon bien cher Confrère, je ne vous détaillerai pas jour par jour mon voyage : ce serait trop fastidieux. Quand on est en pleine mer, voyez-vous, les journées passent et se suivent si monotones, si uniformes et si ressemblantes les unes aux autres, qu'on les dirait jetées toutes dans un même moule. Tout d'abord, et quand on n'est pas encore initié à la vie maritime, tout vous saisit, tout vous préoccupe. On regarde, on examine tout sur le navire, et puis on interroge par-ci, par-là, on demande des explications. Car, au fait, quand on se niche pour six mois dans une mécanique, on est bien aise de savoir un peu comment elle tourne. Mais je vous assure qu'on a de bonne heure épuisé tout ce qu'a de neuf, d'étrange et de piquant une existence à bord. Bientôt on ne rencontre plus, pour varier, que partout la mer, partout le ciel, et puis encore la mer et le ciel partout ; deux immenses conférences mobiles dont on occupe conti-

nuellement le centre ! Quand le bon Dieu ne vous a pas jugés dignes de souffrir quelque chose, quand on s'est trouvé, comme moi, à l'abri du mal de mer, il ne reste plus que la prière et l'étude pour briser la monotonie de la route. Aussi la récitation du saint Office, les exercices de piété, quelques retours sur les clefs de la langue chinoise, et des lectures sur l'éducation des sourds-muets, voilà ce qui absorbe les heures et les journées que le Seigneur me prête. Le soir, au crépuscule, je suis toujours sur la dunette avec mes excellens et chers Confrères ; nous devisons ensemble de Paris et de Macao, ensemble aussi nous récitons le chapelet, et nous nous recommandons à Marie, cette pure et blanche étoile de la mer. Oh ! alors surtout, mon ami, j'aime à penser à vous ; et, s'il m'était possible de vous oublier, les grains bénits que je déroule alors entre mes doigts m'en feraient assez souvenir. J'aime singulièrement à rester ainsi bien avant dans la nuit à la compagnie de la lune et des étoiles. Quelquefois le bon Dieu m'y envoie une bonne pensée ; souvent je ne pense à rien du tout ; j'appuie mes mains sur la balustrade, mon

menton sur mes mains, et je suis des yeux le sillage phosphorescent du navire. Il n'est pas rare que je chante à demi-voix quelques strophes de cantique.

Le 19 mars, fête de saint Joseph, ne fut pas pour nous autres Missionnaires un jour ressemblant aux jours précédens : il fut plus auguste et plus solennel. Comme la mer était devenue plus douce et plus unie, nous crûmes que nous pouvions sans risque célébrer la sainte messe. Mon Dieu ! que mon bonheur fut grand ! Pour le comprendre, mon cher ami, il vous faudrait savoir tout ce que j'ai souffert en me voyant si tôt sevré du précieux sang de mon Sauveur Jésus, moi, si jeune dans le Sacerdoce, et dont la bonne volonté est à peine naissante. Je fus ce jour-là aussi tremblant, aussi hors de moi qu'au beau jour où pour la première fois je montai au saint l'autel. Je me trouvai surtout heureux de pouvoir célébrer en mer ma première messe en l'honneur de saint Joseph. Je n'oubliai pas qu'il est le pourvoyeur céleste de la petite Compagnie et le patron du Séminaire. Je ne pus me défendre de regretter cette touchante cérémonie qui, à pareil

jour, réunit les deux familles de Saint-Vincent ; et le souvenir de ces douces larmes que j'y ai autrefois pleurées était encore pour moi plein de délices. Il est si bon et si agréable que des frères habitent ensemble !

Si ma mémoire me sert bien, ce fut vers la Saint-Joseph que nous arrivâmes au cap Vert. Le capitaine fit ses calculs, et nous annonça que dans la soirée nous passerions devant l'île Madère. Je savourais déjà par avance le plaisir de voir un morceau de terre poindre au-dessus des eaux. Quand le moment fut arrivé, on vint m'avertir, et je montai sur la dunette. Je braque aussitôt les yeux sur le point de l'horizon qu'on me montrait du doigt ; mais j'eus beau chercher, beau fouiller dans un nuage transparent et embrasé par les derniers feux du soleil, je ne vis rien du-tout. On eut pour lors l'extrême obligeance de m'installer devant l'œil, comme disent les marins, une longue et lourde lunette ; mais cela n'y fit pas grand-chose : le nuage plus large, moins foncé..., et voilà tout ; et pourtant tout le monde prétendait voir et contempler Madère à son aise. Oh ! comme on la voit bien, disait-

on ; elle paraît au moins aussi grosse que le poing !... Voyez ce que c'est que d'être adroit et d'avoir l'œil bon... Pour moi, qui avais eu l'intention de m'émouvoir un peu à l'aspect d'une île au milieu de l'océan, je me trouvais, je vous assure, assez désappointé. Je connais quelqu'un qui se fût, à coup sûr, bien moqué de moi, en me voyant manquer de la sorte une émotion si bien calculée et si bien prévue. Par bonheur, un verre de vin de Madère vint bientôt éclaircir mon humeur un peu rembrunie, et faire tomber toute ma rancune contre cette île fantastique.

Quelques jours plus tard, j'eus occasion de prendre à souhait ma revanche. Nous passâmes fort près de l'île Saint-Antoine, un peu trop près même, car elle nous masqua le vent, et nous tint en calme pendant une demi-journée. Notre pauvre navire, uniquement agité par la vague, tournoyait, se balançait et s'agitait sans cesse à la même place sans faire un pouce de route. Saint-Antoine est une île assez grande ; mais elle m'a paru bien stérile et bien sauvage. Elle nous présentait ses flancs nus et décharnés,

où il était impossible de découvrir la moindre trace de végétation. En voyant cette énorme masse de granit, à découpures si bizarres, et dont le sommet, légèrement coloré de bleu, semblait déchirer les nuages, il me semblait avoir rencontré au sein de l'océan un large fragment de ces Pyrénées qu'autrefois j'aimais tant à visiter. A quelques pêcheurs près qui vivent misérablement sur la côte, Saint-Antoine est une île déserte. Quelqu'un qui aurait du goût pour la vie des anciens ascètes pourrait s'en faire une petite Thébàide. Il y rencontrerait bien quelque bonne source d'eau douce; et puis je ne la crois pas tellement inféconde, qu'elle ne soit susceptible de produire çà et là quelques racines. L'anachorète pourrait encore aller au bord de la mer détacher du pied des rochers quelques cristaux de sel. Plus d'une fois il trouverait de petits poissons sur le rivage; il les ferait sécher au soleil, et les conserverait pour les jours de fête. Le patron de l'île est déjà tout trouvé : ce serait saint Antoine.

Nous ne demeurâmes pas long-temps seuls stationnaires devant l'île. Un navire suédois qui nous suivait de loin n'eut pas le biais de

profiter de notre mésaventure, et au lieu de tirer sur le large, il s'en vint platement s'enchaîner avec nous dans le calme. Quand les deux navires eurent ensemble dansé quelque temps, sans mot dire, il leur prit fantaisie de se faire des politesses. La Suède eut les honneurs de l'initiative; elle nous salua fort gracieusement en hissant et abaissant par trois fois son pavillon; et certes la Suède, en commençant, ne fit que son devoir. Elle se souvenait sans doute que son souverain, Bernadotte, était un brave soldat français que Napoléon avait bien voulu lui céder. A mon avis, c'eût été fort inconvenant de sa part que de manquer de courtoisie et de convenance envers une nation qui lui avait fait autrefois l'aumône d'un empereur.

Ce fut dans la journée du Mercredi-saint, si je ne me trompe, que nous doublâmes Saint-Antoine. Oh! qu'il est pénible pour un prêtre de se trouver alors en pleine mer, où rien ne vient lui rappeler les grands mystères de la Passion du Sauveur! Un Missionnaire surtout éprouve dans son ame une profonde tristesse, en songeant qu'il ne reverra plus ces cérémonies si touchantes, si belles, et qui aident si

bien l'ame à s'élever au-dessus des sens. Pour me dédommager quelque peu de cette grande privation, je voulus au moins ne pas me coucher durant la nuit du Jeudi au Vendredi-saint, et veiller dans le recueillement au pied de la Croix de mon Sauveur. Laissez-moi, mon cher ami, vous dire une chose qui, bien que puérile en apparence, n'a pas laissé de m'émouvoir beaucoup. En pensant à ces bouleversemens qui avaient annoncé la mort du Fils de Dieu, je ne pus m'empêcher d'éprouver, au commencement de la nuit, une secrète peine, quand je vis la mer si belle et le ciel si pur et si serein. Mais bientôt on eût dit que la nature, elle aussi, avait une réminiscence de son malaise et de ses agitations d'autrefois. La vague devint clapoteuse, elle s'enfla peu à peu, et la grande voix de la mer semblait faire entendre de solennels gémissemens. Le bleu du ciel se rembrunit beaucoup, et les étoiles disparurent. La lune troublée paraissait courir avec vitesse, et elle n'envoyait plus, à travers de larges nuages cendrés, qu'une lueur douteuse et tremblante qui me faisait souvenir de cette lumière mystérieuse que j'aimais tant à rencontrer à Saint-Lazare, au

tombeau du Sauveur. Cette nuit, mon cher ami, me fut bien consolante; mais je ressentis aussi une bien grande peine. La vue des marins me faisait mal. Oh! que j'aurais voulu pouvoir prendre toutes ces ames qui m'entouraient, et les ramollir et les courber devant la Croix, et les teindre d'une goutte du sang de Jésus-Christ. Pauvres marins!

Le 6 avril, nous étions sous la ligne, tout juste un mois après notre sortie du Havre. Au dire des connaisseurs, des gens du métier, la navigation avait été prompte et heureuse; l'étape était excellente. Une toute petite lettre écrite sous la ligne a dû vous apprendre, il y a déjà long-temps, combien le Seigneur avait veillé sur les premiers pas de notre long voyage. Que grande fut ma joie de pouvoir si tôt écrire en France! Quand le capitaine vint me dire de préparer vite mes lettres; qu'il allait envoyer un canot vers un navire qui passait au loin, il se fit en moi une petite révolution; j'étais tout interdit, je n'avais pourtant pas de temps à perdre. Je pris à la hâte quelques feuilles de papier, et, tout ruisselant de sueur que j'étais, je fis trois courtes lettres, pour Toulouse, pour Montdidier et pour Paris. Je ne sais si ces

lettres sont arrivées à bon port ; mais peu s'en est fallu que je ne les visse moi-même s'engloutir au fond de la mer. Le canot, conduit par quatre rameurs, voguait déjà loin de nous, lorsqu'une forte bourrasque vint subitement nous glacer d'effroi. La pluie tombait par torrens, et la mer était si houleuse et si fumante, que bientôt nous n'aperçûmes plus ni notre pauvre canot, ni le navire qui avait bien voulu s'arrêter pour l'attendre. Heureusement que ces orages, si fréquens sous la ligne, sont en même temps de bien courte durée. Dans peu, il se fit un éclairci, et nous aperçûmes dans le lointain notre embarcation qui avançait par sauts et par bonds. Les lettres avaient été remises. Je ne pus m'empêcher de tressaillir de joie en les voyant s'acheminer vers la France, et j'accompagnai de mes vœux le navire qui les portait.

Maintenant, il faut bien que je vous parle, ou plutôt que je ne vous parle pas de cette absurde et burlesque mascarade de la ligne qui, pour l'ordinaire, préoccupe tant les Missionnaires voyageurs. Si je ne vous en parle pas, c'est que réellement il n'y en a pas eu, et, chose étrange ! il n'en a pas même été question. Vous

en donner la raison , ce me serait chose difficile. Je crois pourtant que les marins ont, eux aussi , quelque velléité de se placer, comme on dit, à la hauteur du siècle. Ils se font graves et positifs, et les joviales pratiques de leurs anciens collègues ne sont plus à leurs yeux que des puérités du bon vieux temps. Grâce donc au rationalisme qui commence à déteindre sur les cerveaux marins, nous avons été affranchis de ce ridicule lavage qu'on a nommé baptême de la ligne. N'allez pas vous imaginer néanmoins que, pour cela, je m'en sois tiré plus à sec. De ma vie, je crois, je n'ai été plus mouillé que sous la ligne. J'y ai pris des bains de toutes les façons; des bains à l'eau de pluie, des bains à l'eau de mer; mais surtout c'est dans ma sueur que je me suis, nuit et jour, involontairement baigné. Oh ! le climat dévorant ! A moins d'être un mollusque ou un vertébré à sang froid, il faut de toute rigueur se sentir fondre jusqu'à la moelle des os, au milieu de cet air embrasé et sous ce ciel incandescent. Que de fois j'ai pensé à cette Mission que les Enfans de saint Vincent vont commencer parmi les peuples de l'Abyssinie ! Oh ! qu'elles seront apostoliques les souffrances

de ces Missionnaires qui seront choisis pour labourer et ensemençer cette terre brûlante ! Mais la grâce du Seigneur sait triompher de tout : en Abyssinie, elle rafraîchira le soleil, comme elle chauffe les neiges et les glaces de Pékin.

De la ligne au cap de Bonne-Espérance nous avons dépensé encore un mois, et le temps a toujours continué de nous être favorable. Dans cette partie de mon voyage, bien que je ne me sois pas embarqué pour trafiquer, je me suis néanmoins lancé dans quelques petites spéculations commerciales. Je vais vous dire comment la chose s'est passée.

Un soir que j'occupais ma place ordinaire, à un angle de la dunette, et que je prenais le frais, assis sur une cage à poules, un officier du bord vint me joindre, et comme il me faisait mine de vouloir causer avec moi, je l'invitai à partager mon siège de prédilection, quoique peu élégant. Après avoir causé de mille et une choses plus ou moins insignifiantes, mon marin en vint au commerce. — Mais, vous autres, me dit-il, vous ferez bien tout de même des échanges de marchandises, quand nous serons arrivés à Batavia ? — Pas du tout,

Monsieur, les Missionnaires ne vont pas en Chine pour trafiquer. — A la bonne heure, à la bonne heure, je conçois la chose; mais enfin quand on trouve une bonne occasion, on peut bien, quoique ça, faire quelque petit profit. Ces ballots, ces caisses, que vous avez dans la cale, ce ne sont donc pas des articles pour le commerce? — Oh! certainement non! ce sont des effets pour nous et pour nos Confrères de Macao; puis il y a encore, si vous voulez, des objets de dévotion pour donner aux Chrétiens; des médailles, par exemple, des chapelets, des images. — Des images, vous dites? Et vous les donnerez aux Chrétiens? Vous ne les vendrez pas? — Mais il n'y a pas là le moindre doute. — Ah! ce n'est plus cela: je vois que vous allez me faire tort, vous allez me couler. Savez-vous bien que j'ai des images, moi aussi; si vous donnez les vôtres pour rien; il me sera impossible de tirer parti des miennes... Et voilà mon homme qui gesticule, qui hausse le verbe, et qui veut me convaincre que je dois tout vendre, et le plus cher possible. Ce singulier dénouement m'amusa beaucoup. Quand j'eus assez ri, je me fis un devoir de calmer la susceptibilité du com-

mercant, en lui faisant comprendre que, selon toutes les apparences, il n'irait pas transporter ses marchandises dans les pays où je donnerais mes images, et qu'ainsi il n'avait pas à redouter ma concurrence.

Le lendemain, il me prit fantaisie d'examiner le style de ces images qu'on importait chez l'étranger, et je priai l'officier de me les montrer. Oh ! pitié, pitié que tout cela ! Ce grotesque musée était composé d'un tas de méchantes feuilles de papier lourdement enluminées de rouge et de bleu. A part quelques sujets religieux, tout le reste était d'une inconvenance à faire peine. J'avais heureusement dans ma malle un rouleau de jolies gravures dont on m'avait fait cadeau en partant de Paris : je les étalai vite à côté de ces sales croquis, et le contraste fit beaucoup rire les assistants aux dépens des tapisseries bleues et rouges. Je proposai vite au marin-marchand un échange d'images. Il prit d'abord mon offre pour une plaisanterie, et il hésita. J'insistai sans rire, et je me trouvai aussitôt et à peu de frais possesseur de cet amas de teintures. On trouva d'abord que, pour un gascon, je m'étais joliment laissé enfoncer ; mais

on ne sut plus que dire, quand on me vit emballer, ficeler mes nouvelles marchandises, et puis les jeter en masse à la mer. On comprit pourtant, et l'on m'avoua qu'en définitive je n'avais pas si mal manœuvré mon affaire. Qu'en pensez-vous ?

A part cette petite incartade mercantile, je ne vois rien dans cette seconde partie de mon voyage qui mérite de vous être raconté. J'ai beau feuilleter mes souvenirs, je ne trouve rien de nouveau. De la ligne au cap de Bonne-Espérance on voit ce que tous les autres ont vu, ce que vous savez par cœur déjà depuis long-temps. Ce sont toujours des clairs de lune, des levers et des couchers de soleil, mais surtout des poissons de toute espèce et des oiseaux de toutes les façons. Je ne veux pas faire de ma lettre une ménagerie ; il vous serait, sans doute, fastidieux d'y entrer, et, pour mon compte, je ne me sens guère le courage de prendre une baguette à la main, et de vous démontrer avec emphase les mœurs et les habitudes des sujets qui passeraient sous nos yeux. En bonne conscience pourtant, il faut que je vous parle des albatros, ou plutôt il faut que je vous raconte comment j'ai en-

voyé un albatros en mission dans les pays inconnus.

Vous savez que l'albatros est un oiseau marin qui se tient ordinairement vers le cap de Bonne-Espérance. Je vais vous dire en deux mots comment est taillé ce grand oiseau. Vous n'êtes pas sans avoir vu dans votre vie des cygnes et des aigles, n'est-ce pas ? hé bien ! vous allez avoir une idée vraie et exacte de l'albatros ; car il est aigle et cygne tout ensemble : aigle par la tête et cygne par les pattes. Quand on le voit se poser avec dignité sur la mer, s'abandonner aux balancemens de la vague, et se faire deux rames de ses pattes membraneuses et déployées en éventail, on le prendrait pour un cygne, mais il a le vol majestueux de l'aigle, son bec recourbé et surtout son regard fier et oblique. Pour sa voix, il en a, à peu près, comme le poisson dont il se nourrit. Seulement, quand on l'a poussé à bout, à force de vexations, il s'avise de chanter quelques notes sourdes, sauvages et chevrotantes. Quelquefois encore, lorsque, contre son naturel, il veut faire le méchant, il fait claquer rapidement et avec force les deux battans de son bec. Cette manière de

musique ressemble assez au cliquetis des castagnettes espagnoles. L'albatros, avec toute sa belle mine, ne laisse pas néanmoins d'être passablement maladroit, aussi le prend-on avec une surprenante facilité, il suffit d'un hameçon et d'un morceau de lard. Le second du navire en prit un fort beau, et il voulut bien m'en faire présent. Il s'était accroché à la ligne par l'extrémité du bec, et comme il était sans blessure, il y avait grand espoir de le conserver. Ce fut aussi mon premier dessein. Or, un jour que je m'amusais à le caresser en passant doucement la main sur les molles plumes de sa tête, je m'aperçus que ses grands yeux noirs étaient fixés sur moi, et qu'ils pleuraient de grosses larmes. Vous rirez peut-être, mon cher ami, mais enfin ce pauvre oiseau m'attendrit beaucoup, et il fut aussitôt décidé que la liberté lui serait rendue. Tout le monde fut de cet avis; tout le monde aussi fut d'avis qu'il fallait lui tresser un petit colier en fil de fer et lui suspendre au cou, par ce moyen, une planche en forme d'écriteau. L'image de la Croix et les noms de Jésus, de Marie et de Joseph furent gravés sur une des faces de la planche; le capitaine désira que

sur l'autre on écrivit : *Adhémar*, 1839. J'ai lu quelque part, qu'un Missionnaire, dans ses courses apostoliques, aimait à gravir les monts les plus escarpés et les plus sauvages, pour planter au sommet une petite croix de bois, et que cela lui causait une bien douce et bien grande jouissance. Oh ! je n'en suis nullement surpris, car je sentis monter à mes yeux des larmes de bonheur, lorsque je vis s'envoler mon heureux albatros... Oh ! oui, il faut que les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph visitent avec la croix tous les lieux du monde ; il faut qu'ils planent dans les airs, qu'ils flottent sur les grandes eaux, et qu'ils aillent se reposer jusque sur les rochers les plus inaccessibles !

Jusqu'ici, mon cher ami, vous n'avez trouvé dans mon compte-rendu rien d'effrayant, rien qui fasse peur. La mer vous a paru, sans doute, assez débonnaire et guère méchante. Peut-être cela ne fait pas votre compte ; peut-être vous attendiez-vous à rencontrer dans mon voyage quelque sinistre à causer des horripilations et à faire crisper toutes les fibres de l'ame. Maintenant, surtout, que nous voilà au cap de Bonne-Espérance, ne seriez-vous pas fâché, du moins, de me voir secoué et

brandi par cette mer qu'on dit si montueuse et si folle? N'est-ce pas qu'une toute petite tempête serait ici bien placée, et qu'un ouragan nourri de grands coups de tonnerre et de quelques éclairs bien longs* et bien luisans serait d'un assez joli effet?... J'en conviens, Confrère; mais, que voulez-vous, je ne puis vous dire rien de semblable; je n'ai pas eu à tressaillir d'effroi au milieu des horribles scènes de la mer, et je vous prie d'en remercier avec moi la Providence. Ce fameux cap qu'on n'aborde ordinairement que la pâleur au front et le frisson dans l'ame, nous a donné, à nous autres, une mer lisse et belle, un ciel doux et serein. Ce cap des tempêtes, ce cap des tourmentes qui foudroyait autrefois si vite les navires, n'a été pour moi que le cap de Bonne-Espérance, de cette espérance si bonne et si suave d'arriver bientôt au poste que le doigt de Dieu m'a marqué.

5 juin, Tropique du Capricorne, 400 lieues de Batavia.

Les voies de Dieu sont impénétrables! Je vous disais il y a deux jours, mon cher ami, qu'en mer je n'avais encore rien vu de terrible.

Aujourd'hui, il ne m'est plus permis de parler de la sorte, car j'ai vécu pendant près de vingt-quatre heures au milieu d'un ouragan épouvantable. Il nous avait été annoncé hier au lever du soleil, par des nuages lourds et cuivrés qui nous donnèrent en crevant un spectacle horrible et qui se prolongea bien avant dans la nuit. Je n'exagère pas, mais au bruit affreux qui se faisait, ont eût dit que le monde craquait et qu'il touchait à sa fin. A force d'être bouleversée la mer en devint toute blanche, et durant la nuit cette teinte laiteuse contrastait d'une manière effrayante avec un ciel si bas et si noir qu'on s'en croyait écrasé. Je fus surtout saisi d'entendre au milieu de cet immense désordre, la voix claire et enfantine d'un jeune mousse qui chantait assis sur un rouleau de cordages. Toutes les voiles avaient été serrées, et le navire abandonné à lui-même, suivait en bondissant la direction que voulait bien lui donner une énorme lame. Un tel ouragan est appelé par les marins : *tempête hollandaise*, c'est que les Hollandais usent en pareille circonstance d'une bien singulière méthode. Après avoir mis en sûreté le gouvernail et les voiles, tout le monde va se coucher.

Il ne reste qu'un chien pour faire sentinelle et veiller au salut public. On l'amarré sur le pont, et il a mission d'aboyer s'il vient à apercevoir une roche ou quelque navire.

Je dois ajouter pour dire vrai, qu'un pareil temps donne plus de peur que de mal. Pour peu que le navire soit en bon état, on peut demeurer en pleine sécurité. La mâture seule court quelque risque, mais on la soulage en serrant toute la toile. Pour faire cette manœuvre, il faut aux matelots beaucoup de sang-froid et de courage, car il n'est pas rare, dit-on, de les voir emportés du haut des mâts par l'impétuosité du vent. — Grâce au Ciel ! rien de semblable n'est arrivé ; l'ouragan est passé, et ce matin, à la visite du navire, on a vu avec plaisir que rien n'avait été avarié. Aussi le brave Adhémar a-t-il reçu des éloges de toutes les façons. Oh ! il faudrait entendre le marin parler de son navire et enfile la nomenclature de ses bonnes qualités, de sa tournure élégante, par exemple, de son agilité, de sa marche fière et surtout de son adresse dans le mauvais temps. On dirait en vérité qu'il s'agit d'un être vivant et doué d'une haute intelligence. Mal vous irait, sans contredit, si vous

vous avisiez d'en parler comme d'une simple machine. Un navire, voyez-vous, c'est tout comme un homme. On doit lui dire des douceurs, le caresser, tous les matins le laver avec soin de la proue à la poupe, et lui faire une toilette convenable. S'il vente fort, il faut diminuer la voile et se garder bien de le fatiguer ; au moindre mal, à la plus légère égratignure, le charpentier doit être toujours là pour lui appliquer un emplâtre de bois et le guérir.

Cette tendre et vague affection du marin pour son navire a de quoi vous surprendre tout d'abord. Mais il me semble que pour peu qu'on y réfléchisse on finit en quelque sorte par la justifier. La vie du marin, en effet, se trouve presque tout entière circonscrite dans les limites étroites d'un navire. C'est là qu'il a grandi, et c'est là aussi qu'il mourra sans doute ; c'est toujours là que son cœur s'est ému parfois d'espérance, et qu'il a ressenti quelques jouissances rares et passagères ; mais surtout ce sont les souffrances d'une vie rude et laborieuse qui font du marin un ami sincère de son navire. — Car, toujours, et à son insu, l'homme s'attache fortement à tout ce qui

tient par quelque endroit à ses malheurs et à son infortune. Cet attachement du marin pour son navire, je le respecte sans toutefois le partager. Un navire est pour moi peu de chose ; je le trouve beau, si vous voulez, sa vue me fait plaisir. — Mais en définitive je n'y vois que quelques planches goudronnées, clouées ensemble et qui se sépareraient bientôt pour peu que le Seigneur cessât d'en avoir soin.

Rade de Batavia, le 24 juin 1839.

Avant d'arriver à Batavia, il faut traverser, vous le savez, le détroit de la Sonde. Peu de temps suffirait pour cela, car le trajet est tout au plus de soixante lieues. Mais d'ordinaire on dépense au moins trois ou quatre jours, parce qu'à travers toutes ces îles les calmes sont presque continuels. En revanche on est de beaucoup dédommagé de ce retard. La navigation dans un détroit a quelque chose de si pittoresque et de si saisissant qu'on n'a pas le loisir de la trouver longue. Pour mon compte, je n'ai trouvé dans mon voyage rien de beau comme cela. Nous n'apercevions pas encore la terre que déjà elle nous faisait délicieusement

sentir sa présence. L'air devenait parfumé et plus frais ; la mer chariait en abondance des fleurs, des algues marines, des tronçons de bambou et les larges feuilles du bananier et du cocotier. Enfin nous aperçûmes la terre et nous enfilâmes, poussés par une jolie brise, le charmant détroit de la Sonde. Oh ! que c'eût été une chose bonne pour mon cœur de pouvoir assister avec tous mes amis de France à ce spectacle imposant et auguste que le Seigneur m'offrait à cette heure. On voyait se dérouler insensiblement sur la mer, comme sur une large toile, le magnifique tableau de la grande île de Java. Durant le jour, le navire circulait avec mille détours à travers de nouveaux îlots, et la nuit, les yeux pouvaient se reposer avec délices sur les lumières qui sortaient des cabanes des Malais, et qui perçaient çà et là à travers le feuillage. Ces traces d'habitation émeuvent fortement, et l'on sent sa poitrine se dilater, car on peut se dire : Là-bas, dans ces vallons, il y a aussi des hommes, il y a des frères, des enfans de la grande famille.

Un jour, au soleil naissant, je les vis ces hommes, mes frères, et j'en eus l'ame toute

contractée de douleur. Pendant que nous étions à côtoyer *Anger*, petite bourgade de Java, quelques sauvages et bizarres embarcations se détachèrent du rivage et s'avancèrent vers nous ; elles étaient pleines de Malais presque nus, qui s'en venaient nous vendre au passage les produits de leur île fertile. Dans ces petits bazars si piquans et si nouveaux pour moi, mes yeux étaient tout entiers pour ces physionomies Malaises dont l'étrangeté me pétrifiait. Si ces hommes ne portaient sur tous leurs traits et en particulier dans leur regard les signes de leur stupidité et de leur dégradation, leur bouche comme ensanglantée par le bétel qu'ils mâchent sans cesse les ferait croire farouches et carnassiers. Leur teint est de couleur rouille, et leurs membres sont si maigres, si rabougris, si exténués, qu'ils contrastent d'une manière effrayante avec la vigueur et l'exubérance de la végétation de leur terre. On dirait que dans ce pays les herbes et les arbres poussent aux dépens de la sève des Malais. Plus tard, je pourrai peut-être vous parler plus au long de ce triste peuple, car j'aurai le temps de le connaître à fond durant mon séjour à Batavia. Quoique le climat soit

ici brûlant, j'espère toutefois faire de temps à autre quelques petites excursions. J'aime extrêmement à voir manœuvrer des hommes que je ne connais pas encore, et surtout les Chinois, qui sont en grand nombre à Batavia, et dont les manières me plaisent beaucoup. En voilà assez, mon bien cher ami, pour cette première lettre ; un navire doit partir demain pour l'Europe, je me résume donc et je dis :

Si pour un Missionnaire tout consistait à voyager sur mer, on serait Missionnaire à bien peu de frais. Je ne prétends faire aucune allusion, mais il est bien certain, qu'à moins d'embarquer déjà cadavre, il faut à toute force que la mer influence merveilleusement la santé ; la mienne a triplé, et je suis actuellement d'une vigueur et d'un embonpoint à faire rougir de honte. Mes Confrères et tous les hommes de l'équipage peuvent en dire autant. En outre, les dangers de la navigation ne sont pas en réalité ce qu'on les fait dans les livres. Pourvu qu'on ait un bon navire et un capitaine prudent, il y a plus de sécurité à voyager sur mer que dans les messageries Laffite et Caillard ; les vents ne sont pas si malaisés à conduire que les chevaux. Ce

qu'il y a le plus à craindre en mer, c'est le relâchement. Ceux qui voyagent beaucoup se sanctifient rarement, et une triste expérience est venue me convaincre de cette vérité. Aussi je vous en conjure, mon cher ami, priez plus que jamais le bon Dieu pour moi. Je sais que vous aimez beaucoup les Chinois, et j'espère que de temps en temps vous voudrez bien aussi penser à eux.

Je ne sais où cette lettre ira vous trouver ; si ce sera encore à Montdidier, ou à Paris, ou ailleurs. Je vous laisse donc le soin de m'acquitter, à votre volonté, auprès des personnes qui vivent avec vous et que je puis connaître. Ma prochaine lettre sera datée de Macao. J'aime beaucoup le Macao, il réveille en moi des souvenirs qui me seront toujours, toujours, toujours bien chers.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur,

E. Huc, *Miss. apost.*

*Lettre du même, à M. MARCOU, Directeur au
petit Séminaire de Toulouse.*

Kient-Chang-Fou, province du Kian-Si,
le 4 avril 1841.

MON BIEN CHER AMI,

Ce serait bien, sans contredit, par ma faute et ma très-grande faute, si jamais je venais à oublier que je ne suis ici-bas qu'un voyageur, un pauvre pèlerin qui s'en va vers sa patrie véritable, dans un autre monde. Me voilà encore en course, et ce voyage-ci sera pour le moins tout aussi long et beaucoup plus périlleux que celui que j'ai déjà fait du *Havre* jusqu'à *Macao*. Mes Supérieurs m'envoient faire la volonté du bon Dieu, tout-à-fait au nord de l'empire chinois, au-delà de Pékin, dans la Tartarie occidentale. Celui qui m'a

déjà conduit sur les eaux de l'océan me mènera aussi, si cela lui plaît, à travers les fleuves et les routes de l'empire chinois; et déjà plus d'une fois depuis que j'ai quitté *Macao*, j'ai eu à admirer la Providence de Dieu à mon égard... Je vais profiter du temps qui m'est donné à mon second relai, pour vous faire un croquis de cette partie de mon voyage. Vous voudrez bien me faire l'amitié de le communiquer à mes parens. Je leur enverrai mon itinéraire aussitôt que je serai arrivé dans ma Mission.

Les courriers qui devaient me conduire à *Si-Wuan*, en Tartarie, étaient arrivés à *Macao* depuis près d'un mois, sans qu'il nous fût possible de trouver un moyen quelque peu rassurant pour entrer incognito dans ce fameux Empire céleste. Les affaires anglo-chinoises rendaient de jour en jour les passages plus difficiles; et comme il était ridicule d'attendre un mieux qui semblait sans cesse s'éloigner, nous nous jetâmes entièrement entre les bras de la Providence. Il fut décidé, samedi 20 février, que je partirais le jour même, vers les sept heures du soir, dans la barque chinoise qui fait le voyage de *Ma-*

cao à *Canton*. Un de mes courriers avait été visiter la jonque , et il lui avait été promis qu'on réserverait une petite chambre pour quatre personnes, savoir : mes deux courriers, un séminariste chinois que je laisse au *Kian-Si*, chez M^r Rameaux, et enfin la contrebande européenne, votre tout affectionné ami.

Vers les six heures du soir, on me fit la toilette à la chinoise. On me rasa les cheveux, à l'exception de ceux que je laissais croître depuis bientôt deux ans au sommet de la tête ; on leur ajusta une chevelure étrangère, on tressa le tout, et je me trouvai en possession d'une queue magnifique qui descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint passablement foncé, comme vous savez, fut encore rembruni par une couleur jaunâtre, mes sourcils furent découpés à la manière chinoise, de longues et épaisses moustaches que je cultivais depuis long-temps, dissimulaient la tournure européenne de mon nez ; enfin les habits chinois vinrent compléter la contre-façon. Un jeune lama mongol, converti depuis peu à la foi, et qui maintenant est à notre séminaire de *Macao*, me céda sa lon-

gue robe ; l'habit court qu'on met par-dessus la robe, et qui ressemble à peu près à un rochet, était une relique de M. Perboyre, martyrisé l'an dernier dans la province du *Houpé*. Ce vêtement précieux était illustré de larges taches de sang ; il devait me porter bonheur tout en enflammant mon zèle. Quand la nuit fut arrivée, armé d'une longue pipe qui m'avait été donnée par M^r Retord, Vicaire apostolique du Tong-King, j'enfilai les rues de Macao. Je traversai le bazar jusqu'au bord de la mer, coudoyant par-ci par-là, chemin faisant, des groupes de Chinois qui ne se doutaient guère assurément que j'étais un Européen qui, sans plus de façon, allait partir pour Pékin.

Nous sautons à la hâte sur notre jonque chinoise, qui allait partir ; on commençait à lever l'ancre. De sur le pont, je jette un coup d'œil dans l'intérieur avant d'y descendre, et je m'arrête soudain, pétrifié, comme si je fusse arrivé sur le bord d'un abîme. A travers un épais nuage de fumée de tabac, j'aperçois une quarantaine de Chinois qui occupaient tout l'intérieur de la barque. Ils étaient déjà allongés et pressés les uns contre

les autres, a peu près comme des sardines dans un baril : le plus grand nombre gonflait déjà, et les autres fumaient silencieusement leur pipe. Le petit cabinet mystérieux qui nous avait été promis n'existait même pas. Voilà mes courriers qui commencent à crier et à se quereller avec le capitaine Chinois. De peur qu'on n'en vînt à quelque accommodement, comme je ne voulais en aucune façon me fourrer dans ce guépier, comme je n'avais nulle envie d'aller jusqu'à Canton, étendu sur une couche de chair humaine, je laissai mon monde hurler, et je manifestai mon intention en sortant de la jonque. Les autres vinrent bientôt me rejoindre sur le rivage; ils avaient jugé prudent de ne pas s'aventurer dans une pareille galère.

Et maintenant, que devenir? Quoique bien peu avancés, comme vous voyez, nous l'étions beaucoup trop pour reculer et retourner au logis avec tout notre bagage. Nous jouâmes à la Providence, bien persuadés que jamais on ne perd à ce jeu, et que toujours l'on gagne. Nous nous dirigeons vers la première barque qui se rencontre; mais le pilote, les matelots et tout le monde dormaient.

Un de mes courriers court les éveiller, et leur propose de conduire à l'instant quatre hommes à Canton. Le maître demande d'abord, tout en se frottant les yeux avec les poings, combien il y a de piastres à gagner. Le prix fut bientôt conclu; je me glissai dans la barque, tout fut aussitôt mis en mouvement; les matelots entonnèrent leur chanson de départ, pendant que je récitais à voix basse quelques *Te Deum*, et un quart d'heure après, je dormais profondément enveloppé dans ma couverture. Une bonne et forte brise nous poussait, et nous voguions, à la garde de Dieu, vers la rivière de Canton. La nuit fut délicieuse. Mais le lendemain, nous nous aperçûmes que pendant que nous dormions de si bon cœur, les matelots, eux, s'étaient avisés de réfléchir. Ils ne pouvaient comprendre pourquoi nous n'étions pas partis, à peu de frais, dans la barque qui avait levé l'ancre la veille; pourquoi nous avions voulu à toute force qu'on mît à la voile sur-le-champ... D'ailleurs, il y avait parmi nous un individu qui affectionnait les nuits et qui évitait de paraître au grand jour. Tout cela les vexait un peu, et déjà le nom d'Euro-

péen commençait à circuler parmi eux. Plusieurs venaient comme à tour de rôle examiner furtivement ma physionomie, et s'en retournaient en chuchotant. Par bonheur, ils m'entendirent parler la langue mandarine avec les courriers, et ils furent complètement rassurés. Ils conclurent entr'eux que si je n'étais pas un homme déjà riche et puissant, j'étais, sans contredit, un lettré qui entrerait prochainement dans la voie des honneurs et des dignités. Tout cela était à merveille; mais il s'agissait de savoir si les autorités de Canton me jugeraient d'une manière aussi favorable.

Vers les cinq heures du soir, le cœur nous battait avec plus de force qu'à l'ordinaire. Nous étions arrivés à une petite île fortifiée, peu éloignée de Canton; les mandarins du lieu devaient nous faire subir une visite rigoureuse. Nos personnes et nos malles devaient être scrupuleusement examinées. On venait de hisser à la forteresse un pavillon pour nous dire d'arrêter. Nous nous recommandâmes au bon Dieu, et nous attendîmes son bon plaisir. Les mandarins ne jugèrent pas à propos de nous rendre visite; on abaissa

le pavillon, et nous continuâmes notre route.

Nous arrivâmes pendant la nuit à l'embouchure de la rivière de Canton. La barrière étant fermée, nous fûmes obligés de mouiller et d'attendre, pour entrer, que le jour parût. Pendant la nuit, aucune jonque ne peut pénétrer dans la rivière; l'entrée en est fermée par ordre du gouvernement, au moyen d'une barrière en bois, ou plutôt par une espèce de radeau qui va d'une rive à l'autre. Dès que le jour commença à poindre, trois coups de canon annoncèrent que le passage allait être ouvert. Le radeau se sépara en deux par le milieu; nous attendîmes un instant les mandarins qui devaient faire la visite de notre jonque; ils ne parurent pas plus que les premiers. La jonque avança, et bientôt je me trouvai, par le secours du bon Dieu, dans cet empire Chinois où il est défendu à tout Européen de pénétrer sous peine de mort.

La jonque nous conduisit bien avant dans la rivière, tout près de la ville. Là, nous lui fîmes nos adieux, et nous louâmes une petite embarcation qui nous porta, par de longs détours, jusqu'au dernier faubourg, où nous

mêmes pied à terre. Il était dix heures du matin. Le soleil, qui avait dissipé les blancs nuages de vapeur qui naguère enveloppaient la ville et flottaient sur la rivière, scintillait maintenant de la façon la plus triomphante. Ce soleil si beau et si brillant me réjouissait peu ; car j'avais à traverser une partie de la ville pour aller me réfugier dans une maison chrétienne, chez le père d'un de nos séminaristes. Il fallut pourtant prendre son parti ; je priai Dieu de me conduire, et je me mis énergiquement en route, en me tortillant de mon mieux à la manière chinoise. Tout alla à ravir. Chemin faisant, personne ne trouva à redire à mon angle facial. Le courrier qui me précédait enfila enfin une porte entr'ouverte : je compris que c'était la maison chrétienne qui devait me receler, et je m'y engouffrai à la façon d'un homme qui s'élance dans un précipice... Grande fut l'émotion, je vous assure, dans cette pauvre famille ; car nous n'étions nullement attendus. Le père, homme plein de dévouement, mais quelque peu pusillanime, fut saisi d'une terreur panique. Ma présence fut pour lui comme le signal de la fin du monde. Il s'empara vite de

ma personne, et me séquestra dans un cabinet obscur et étroit, avec la consigne de me coucher et de dormir profondément, de toutes mes forces, mais surtout de ne pas m'aviser de ronfler.....

Mais, pendant que j'étais censé dormir profondément et de toutes mes forces, d'après le règlement succinct qui m'avait été tracé, mes courriers allaient louer une barque, faire les provisions, et préparer tout ce qui était nécessaire pour continuer la route. Les préparatifs exigeaient beaucoup plus de temps que je n'avais imaginé, et je fus contraint de passer la nuit dans ma noire prison. Misérable nuit que cette nuit-là, je vous assure ! Je la dépensai tout entière à batailler avec une légion de gros rats, qui, m'ayant sans doute reconnu à l'odeur pour un article Européen, me firent subir sans pitié une rude et longue persécution. Des moustiques se mirent de la partie, et je doute que les mandarins avec leurs satellites sachent exploiter avec plus d'acharnement les *Barbares d'Occident*. Le lendemain, on vint m'annoncer qu'on avait trouvé une barque bonne et sûre ; mais comme pour s'y rendre il était nécessaire de traver-

ser d'un bout à l'autre la ville de Canton, il fut convenu que nous attendrions jusqu'à l'entrée de la nuit, afin d'effectuer ce trajet avec plus de sécurité. Cela ne faisait guère le compte de mon hôte; mais il voulut bien, pour l'amour du bon Dieu, me donner encore un jour de généreuse hospitalité. Il venait me voir de temps en temps dans la journée; il m'apportait du feu pour allumer ma pipe, et il ne manquait jamais, le brave homme, de me dire, tout pâle et tout tremblant : Père, n'ayez pas peur, il n'y a rien à craindre. Je serais bien ingrat si jamais je venais à oublier de prier le bon Dieu de payer largement à cette pieuse famille tout le bien qu'elle m'a fait. A sept heures du soir, nous nous dirigeâmes solennellement vers la jonque qui devait nous conduire, en remontant la rivière de Canton, assez près des montagnes du Kian-Si. Un grand gailard de Chinois, monté sur son long système de jambes, ouvrait la marche; un de mes courriers le suivait de près; je suivais le courrier, et derrière moi venait le séminariste dont je vous ai parlé plus haut. Nous formions ainsi à nous quatre comme un fil

conducteur qui devait nous diriger dans ce grand labyrinthe qu'on appelle Canton.

Canton est une ville qui n'en finit pas, et qui m'a fait l'effet d'un immense guet-apens. Les rues sont étroites, tortueuses et formées en tire-bouchon. On dirait qu'il n'est pas vrai pour les Cantonnaires, comme pour tout le monde, que la ligne droite soit le plus court chemin pour aller d'un endroit à un autre. Maintenant, si dans toutes les rues capricieuses, si à la face de toutes ces maisons bizarrement découpées, vous jetez avec profusion de petites lanternes, de grosses lanternes, des lanternes monstres, des lanternes de toutes les formes ornées de caractères chinois peints de toutes couleurs, vous aurez une idée de Canton vu à la lueur des lanternes et à la hâte. Parmi cette immense population qui sillonnait en tout sens ces rues nombreuses, notre grande affaire à nous était de ne pas nous perdre mutuellement de vue et de ne pas briser la chaîne qui nous conduisait. Elle fut brisée !... Au détour d'une ruelle obscure, le courrier qui me précédait ne vit plus le grand jeune homme qui ouvrait la marche et qui seul connaissait le chemin. Nous ne savions guère où le cher-

cher. La rue que nous suivions se terminait en patte d'oie, et nous ne savions pas où nous avait échappé notre conducteur. Notre perplexité fut grande quelques instans. Nous criâmes, appelâmes notre guide de tous côtés. La bonne Providence nous le rendit enfin. Il s'était aperçu que personne ne le suivait; il était retourné sur ses pas, et nous avait retrouvés à l'endroit même où il nous avait perdus. Nous reprîmes gaiement notre route, et nous entrâmes enfin dans notre jonque en bénissant le Seigneur du fond de l'ame. Les bateliers n'ayant pas encore terminé leurs préparatifs, nous ne pûmes partir que le lendemain. Nous passâmes donc la nuit sur la rivière en face de Canton, et, pour ainsi dire dans la barbe du vice-roi.

La rivière de Canton, pendant la nuit, est, en vérité, ce que j'ai vu de plus original et de plus fantastique. On peut dire que cette rivière est presque aussi peuplée que la ville. L'eau est chargée d'une quantité prodigieuse de barques de toutes dimensions et d'une variété impossible à décrire. La plupart affectent la forme de divers poissons, et il va sans dire que les Chinois ont choisi pour patrons les plus bi-

zarres et les plus singuliers. Il en est certaines qui sont construites comme des maisons, et celles-là jouissent d'une assez mauvaise réputation ; elles sont richement ornées, quelques-unes sont dorées en entier ; d'autres sculptées avec élégance, dentelées et comme percées à jour, à la façon des boiseries de nos vieilles cathédrales. Toutes ces habitations flottantes, entourées de jolies lanternes, se meuvent et se croisent sans cesse sans jamais s'embarrasser les unes les autres. C'est vraiment admirable : on voit bien que c'est là une population aquatique, une population qui naît, vit et meurt sur les eaux. Chacun trouve sur la rivière tout ce qui est nécessaire à sa subsistance. Durant la nuit, je m'amusai long-temps à voir passer et repasser devant notre jonque une foule de petites embarcations qui n'étaient autre chose que des boutiques d'approvisionnement, des bazars en miniature. On y vendait des potages, des poissons frits, du riz, des gâteaux, des fruits, etc. Enfin, pour compléter cette fantasmagorie, il faut y ajouter le bruit incessant du tam-tam et des pétards, assaisonnement obligé des mœurs chinoises.

Le lendemain mercredi, nous partîmes de

grand matin , le cœur plein d'espoir. La barque que la Providence nous avait trouvée nous convenait à ravir. L'équipage était peu nombreux ; trois jeunes gens nous servaient de matelots , et leur vieille mère , assise au gouvernail , faisait l'office de pilote. Ces gens-là nous paraissaient d'une précieuse simplicité , et déjà nous disions entre nous : Voilà qui va bien ; ceux-là , au moins , n'auront pas la malice de nous soupçonner. Le second jour de notre départ , un de ces matelots si ingénus vint trouver mes courriers , et leur dit en souriant : Voici la barque des douaniers qui vient faire la visite... Prenez bien vos précautions ; nous savons que vous conduisez un Européen... Les douaniers arrivèrent en effet , jetèrent un coup d'œil dans la barque , ne virent point de contrebande , et s'en retournèrent. Nos matelots nous racontèrent ensuite qu'ils m'avaient reconnu le soir même que j'étais entré dans leur barque ; que cela ne leur avait pas été difficile , parce qu'ils avaient conduit un autre Européen il y avait à peu près six ans ; que leur père leur avait bien recommandé , avant de mourir , d'être plus vigilans sur ce point , etc. ; qu'au reste , nous n'avions

rien à craindre ; ils étaient gens d'honneur et de probité ; seulement ils nous recommandaient de ne pas commettre d'imprudences ; pour eux, ils seraient assidument aux aguets.

Et qu'on s'avise de dire après cela que la Providence n'est pas toute bonne pour les Missionnaires. Cet événement, qui devait avoir pour nous les résultats les plus graves, ce qui s'annonçait comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités, ne fut, en définitive, qu'une spéciale bénédiction du bon Dieu. Je gagnai à être reconnu d'avoir quatre sentinelles de plus qui veillaient à ma sûreté, et de pouvoir en outre jouir d'une liberté plus grande. Nous demeurâmes douze jours sur cette barque, et ce commencement de mon voyage fut vraiment délicieux. Quand nous passions dans quelque endroit bien solitaire, rien ne m'empêchait d'entonner quelque cantique et de louer hautement le Seigneur. Quand je rencontrais quelque pagode sur mon passage, j'étais tout glorieux de railler le démon par quelques versets de l'*In exitu*, et d'insulter à ces simulacres des nations, œuvres de la main des hommes.

La rivière de Canton ne m'a paru offrir sur

ses bords rien de bien remarquable. Elle serpente et se trouve ordinairement à travers une longue chaîne de montagnes, et quand son lit peu profond n'est pas strictement encaissé entre de hauts rochers taillés à pic, elle laisse de côté et d'autre sur ses rives des plaines plus ou moins vastes d'un sable fin et blanchâtre, quelques champs de riz et de froment, de riches plantations de bambous et de saules-pleureurs, beaucoup de hautes montagnes, la plupart stériles et décharnées; quelques-unes qui présentent sur une légère couche de terre rouge de rares bouquets de pins, et une herbe courte et desséchée que broutent nonchalamment de grands troupeaux de buffles... Voilà ce qu'on rencontre le plus souvent en naviguant sur la rivière de Canton. En plusieurs endroits on trouve des accidens de terrain, qui peut-être fourniraient à un connaisseur matière à de longues dissertations. On voit d'énormes montagnes de pierres calcaires qu'on dirait taillées à main d'homme jusqu'au sommet, ou coupées en deux pour ouvrir un lit à la rivière. J'ai demandé aux Chinois d'où venaient ces singularités... Eux, ils ont trouvé la chose toute simple. C'est le grand Empe-

reur Yao, m'ont-ils dit, qui, aidé de son premier ministre Chun, a fait couper ces montagnes pour faciliter l'écoulement des eaux après la grande inondation. Vous savez, mon cher ami, que, d'après la chronologie chinoise, cette grande inondation correspond au déluge de Noé.

Une de ces rives qui s'élevait perpendiculairement comme une muraille colossale faite d'un seul bloc, était enrichie, par surcroît, d'une originalité que je fus long-temps à comprendre. A une grande hauteur on voyait comme deux galeries creusées dans le roc. A ces galeries apparaissaient comme des figures humaines qui semblaient se mouvoir parmi d'innombrables lumières. De temps en temps des matières enflammées en descendaient et venaient s'éteindre dans la rivière. Tout cela me parut essentiellement satanique. Notre jonque approcha, et nous vîmes une foule de petites nacelles remplies de monde, et qui étaient amarrées au pied de la montagne. Cet endroit n'était autre chose qu'un pèlerinage du diable. Ceux qui venaient y faire leurs superstitions passaient de leurs nacelles dans un gros tron, puis montaient

par un escalier taillé dans l'intérieur de la montagne jusqu'aux galeries supérieures. Là se trouvent les idoles privilégiées, des morceaux de bois qu'on vient adorer de fort loin. Pitié!...

Les pagodes sont à peu près les seules constructions quelque peu élégantes que j'aie rencontrées jusqu'ici. J'ai aperçu quelques ponts d'une assez belle tournure, un surtout qui était magnifique : il était tout en pierres de taille. Le pont de Toulouse est le seul que j'aie vu qui lui soit supérieur ; ceux de Paris ne le valent pas. Aux environs des villes, on voit s'élever des tours assez belles ; elles sont ordinairement de dix à douze étages. Toutes affectent la forme hexagone. Quelquefois les fenêtres sont percées en ogives ; et si les angles et le couronnement n'étaient pas chargés de dragons volans et autres colifichets mythologiques, coulés en porcelaine ou en faïence, je crois que plusieurs de ces belles tours pourraient rivaliser avec les clochers de nos églises du moyen-âge. Elles sont d'un bel effet, et surtout quand elles s'élancent du sommet d'une haute montagne. Personne n'habite ces monumens, si ce n'est les lézards et les oiseaux

de proie. Elles sont là pour annoncer tout simplement, à ce que l'on m'a dit, que, dans la ville voisine, il y avait des collèges où l'on préparait les étudiants au grade de bachelier. Apart ces quelques édifices que je viens de vous signaler, tout le reste est sale, noir, pauvre, misérable, enfumé, ouvert à tous les vents, et comme tombant en ruine; ville et village, tout fait pitié... Il m'est déjà arrivé de faire aussi connaissance avec les chemins de l'Empire céleste. J'ai parcouru pendant une journée la route la plus fameuse : on l'appelle route impériale, et cela n'empêche pas qu'elle ne soit pitoyable. Elle est si étroite que trois individus ont de la peine à y marcher de front; elle est pavée d'un bout à l'autre, mais si mal, d'une manière si irrégulière, avec des cailloux si pointus, que cela n'est pas, je vous assure, pour la plus grande commodité des piétons; point de messageries *Laffite et Gaillard*; point de roulage accéléré. Les seuls moyens de transport pour les individus et pour les choses, ce sont les épaules humaines. La route est continuellement encombrée de Chinois qui vont et viennent, chargés de fardeaux énormes qu'ils portent toujours en courant;

ils sont tellement accoutumés à ce métier de mulet, qu'ils font d'ordinaire dix à douze lieues par jour, et cela sans cesse, n'ayant de repos que la nuit et durant les courtes heures des repas. Les gens comme il faut trouvent à louer à peu de frais des chaises à porteur. Le grand avantage que présentent les chemins chinois, c'est que d'un bout à l'autre, et presque sans interruption, ils sont bordés d'hôtelleries, peu élégantes, il est vrai, mais suffisamment pourvues de ce qui est nécessaire à des voyageurs qui ne courent pas après le luxe et le confortable. Le plus souvent, ce ne sont que de simples hangars où l'on peut se reposer et dormir à rien ne coûte. Les fosses d'aisance sont presque aussi nombreuses que les hôtelleries. Ces maisonnettes précieuses, quoique d'une pauvre architecture, que l'on construit à profusion pour la commodité du public, ne sont pas dues, au moins, aux soins paternels du gouvernement de Sa Majesté impériale. Le ministre des travaux publics ne s'en mêle aucunement. Ces cabinets inappréciables sont élevés par des industriels chinois, qui, plus intéressés que philanthropes, prélèvent ainsi sur les passans un impôt qu'on est

fort heureux de leur payer, à l'abri du vent et de la pluie.

La route impériale, comme je vous l'ai dit, si chétive, est en outre fort peu l'objet de la sollicitude du gouvernement. Nul ne paraît s'occuper des réparations qu'elle exige ; quelquefois même elle a été tracée avec assez peu d'intelligence et sur une place évidemment absurde, vu la disposition du sol. Mais le bon sens du peuple sait ici, comme ailleurs, faire justice de l'incapacité et de l'incurie de ses gouvernans. Quand la route n'est pas convenable, on passe à travers champs, et ici, comme ailleurs, l'utilité publique prescrit sur le droit de propriété. En vertu, sans doute, du système des compensations, le champ à son tour mordu ronge le chemin de l'Empereur.

Sur le plateau d'une montagne ardue, haute et escarpée, s'élève une grande porte en manière d'arc de triomphe qui fixe la limite de deux provinces. En traversant cet arc, je dis adieu à la province de Canton, et je me trouvais dans le *Kian-Si*. Cette province et celle de *Tché-Kian* forment un vicariat apostolique, qui a été conféré par le Saint-Siège à notre Congrégation. Il est maintenant sous la direc-

tion de notre Confrère M^r Rameaux, évêque de Myre. En posant le pied sur la terre du *Kian-Si*, j'éprouvai de douces émotions, comme les émotions d'un exilé qui retrouve sa patrie. Je descendis le versant de la montagne jusqu'à une ville du second ordre, où je passai la nuit dans une auberge. J'y fus reconnu, ou du moins véhémentement soupçonné par un malencontreux commerçant de Canton. Le lendemain, au jour naissant, je montai sur une jonque, je suivis le courant d'une maigre rivière qui coule parmi des montagnes moins pauvres et plus boisées que celles de Canton; enfin, après quatre jours d'une lente et paresseuse navigation, j'eus la félicité d'arriver à une de nos Missions et d'embrasser M. Péchaud, excellent Confrère, que j'avais déjà connu à Paris. Les Chrétiens d'alentour furent bientôt avertis de l'arrivée d'un Père Européen; ils vinrent tous avec empressement me dire : Que Dieu vous protège ! et me saluer à la façon orientale.

J'arrivai dans la Mission de M. Péchaud, un samedi soir, jour pour jour trois semaines après mon départ de Macao. J'eus le bonheur d'y passer le dimanche, et d'y célébrer la

sainte Messe dans une chapelle bien pauvre, il est vrai, mais enrichie et ornée par la présence de bon nombre de Chrétiens qui chantaient la prière en deux chœurs, pendant le saint sacrifice. Ce chant n'est pas, sans doute, à la hauteur des savantes partitions de *Rossini* et de *Meyerber*, il ne serait pas, peut-être, du goût des *dilettanti* et des virtuoses d'Europe; mais, pour moi, j'y trouve quelque chose de tendre et de pieux qui me pénètre délicieusement l'âme. Les Chrétiens ont la touchante coutume de se réunir dans leur oratoire, pour chanter en commun la prière du matin et du soir. Les dimanches, les prières sont plus multipliées et plus longues. Sur le soir on se réunit pour chanter le rosaire en entier. Je vous assure, mon bien cher *Victor*, que j'ai passé de bien doux momens à écouter ces prières chinoises. J'aime éperdument la prière chantée : le chant a quelque chose de mystérieux et de divin. On a dit que l'homme avait d'abord chanté, et qu'il avait parlé ensuite. Quand la langue du premier homme fut déliée, ses paroles durent être, en effet, un hymne au Seigneur; maintenant notre langage est devenu prosaïque par le péché; mais

comme rien n'a été totalement perdu par la déchéance, comme tout doit se retrouver dans la voie de réhabilitation, la prière chrétienne a dû garder un souvenir de ce langage primitif qui nous sera rendu au ciel pour chanter l'*alleluia* sans fin, le trisagion éternel. Oh ! mon ami, que je n'aie pas le malheur de le perdre, ce ciel ! Priez beaucoup pour moi, et n'oubliez pas que ceux qui voyagent beaucoup se sanctifient rarement.

Le lundi matin, après avoir dit la sainte messe, je fis mes préparatifs de départ. Les Chrétiens vinrent me souhaiter un bon voyage et me faire leurs adieux. Les adieux qu'on fait à un Missionnaire prennent toujours le caractère grave et imposant d'une cérémonie religieuse. On se réunit dans la chapelle, on chante ensemble la prière du départ ; le Missionnaire passe dans les rangs, asperge le peuple d'eau bénite, puis les Chrétiens s'avancent par petites bandes, pour saluer le Missionnaire à la manière chinoise. Le Missionnaire bénit tout le monde, et après s'être souhaité réciproquement la protection de Dieu, on se sépare.

A la ville voisine, nous louâmes une petite

jonque pour continuer notre voyage. Je vous ai mal parlé plus haut de la route impériale, et pour réparer autant qu'il est en moi cette médisance, je dois ajouter que les fleuves et les rivières, ces beaux chemins tracés par la Providence, sont en Chine un grand et magnifique supplément aux routes artificielles. Quand on veut voyager ou transporter des marchandises d'un lieu à un autre, il est rare qu'on ne puisse le faire par eau. La navigation est plus ou moins accélérée, suivant qu'il faut remonter ou suivre le cours des fleuves, suivant que le vent est propice ou contraire. Tantôt c'est la voile qui joue son rôle, et alors on peut jouir d'un assez beau spectacle. Comme souvent le lit du fleuve est creusé en zigzags et d'une manière assez capricieuse, on voit au loin, sans apercevoir encore les jonques, un grand nombre de hautes voiles de formes diverses qui paraissent se promener majestueusement dans la campagne et courir sur la cime des arbres. Tantôt on abaisse la voile, qui se plie sur elle-même comme un immense éventail, et l'on va à force de rames. Souvent aussi les matelots se forment en attelage sur la rive, et font avancer

la machine au moyen d'une longue corde. Évidemment tout cela ne vaut pas les messageries et les vapeurs du beau pays de France. Quelquefois la navigation s'exécute avec une lenteur vraiment déplorable; ainsi, pour faire quarante lieues, j'ai dépensé dernièrement la simple bagatelle de dix jours. Ici on ne voyage pas durant la nuit; les voleurs en sont la cause; on redoute leur attaque, ce qui n'est assurément pas à la gloire de la police chinoise. Quand le jour commence à tomber, les jonques se réunissent par petits groupes, et puis dorme qui pourra : c'est alors que commence le vacarme; pendant toute la nuit, on marque les veilles en frappant à coups redoublés, tantôt sur le tam-tam, tantôt sur le tambourin, tantôt sur de gros tubes de bambou; la chose devient insupportable quand on a l'honneur de se trouver avec quelques jonques mandarines; il paraît être de règle générale que les domestiques des hauts personnages se croient obligés en conscience de faire trois fois plus de bruit que les autres. Au demeurant, quand on ne va pas en Chine précisément pour y chercher de la sensualité et du bien-être, on ne se trouve pas mal dans les barques chinoises;

..

on y est couché dans le lit qu'on sait s'y faire, on y mange ce qu'on y fait cuire ; les matelots sont de bonnes gens qui ne se mêlent pas de vos affaires, et qui n'ont avec vous que les relations qu'il vous plaît d'avoir. On peut même y prier le bon Dieu tout à son aise, et on y est fortement excité quand on voit ces pauvres païens faire leur inclination au génie du fleuve, brûler le papier superstitieux, et allumer les chandelles rouges. Chose bien remarquable !.... J'ai cru m'apercevoir que c'était toujours le plus jeune de la troupe ou un enfant, s'il y en avait, qui était chargé de se mêler du culte et de faire les superstitions.... Serait-ce que, même en paganisme, on reconnaît que la prière doit partir d'un cœur humble, simple et petit ? ou bien serait-ce que les Chinois se sont dit, comme les esprits forts d'Europe, que la religion n'est bonne que pour les enfans ? Rien n'empêche, je crois, d'admettre l'une et l'autre supposition.

Après vingt-cinq jours de voyage, je suis arrivé joyeux et bien portant à Kien-Tchang-Fou, d'où je vous écris cette lettre ; mon premier soin a été d'envoyer un homme annoncer mon arrivée à un de mes Confrères,

M. Larribe, qui est actuellement à faire mission dans un district qui n'est guère éloigné d'ici que de quinze lieues. J'espère qu'il arrivera bientôt, car il y a déjà trois jours que je l'attends. J'aurais peut-être trouvé ce temps fort long et fort ennuyeux, si je n'avais eu le plaisir de causer avec vous, mon cher ami, et cela m'a beaucoup aidé à prendre patience.

Kion-Tou, 11 avril 1841.

M. Larribe a voulu me faire fête. Nous avons été passer les solennités de Pâque à Kion-Tou, à deux lieues de Kien-Tchang-Fou. Kion-Tou est un lieu de paix et de solitude, où réside ordinairement le Missionnaire, aux époques où il ne peut faire mission à cause des occupations des Chrétiens. Au sein d'une profonde vallée est un gros village dont le tiers des habitans est chrétien ; au-dessus du village et sur le sommet d'une charmante colline couronnée de grands arbres, s'élève la maison de Dieu, c'est-à-dire une chapelle, toute reluisante de propreté ; une pauvre demeure pour le prêtre et une école de jeunes garçons qui, du matin au soir, étudient en

chantant leurs leçons respectives, pendant que le magister va et vient, criant lui aussi de toutes ses forces, et donnant à chacun le ton. Il résulte de là un grand tumulte, qui n'a rien de fatigant quand on y est accoutumé; et quand on l'entend pour la première fois, son étrangeté le rend intéressant. Parmi les écoliers se trouvent actuellement quatre enfans qu'on prépare pour le Séminaire de Macao. Ils sont pensionnaires et entretenus aux frais de la Mission. Je vous assure qu'il fait bon considérer ces jeunes Chinois, dont l'extérieur est d'une modestie tout angélique. Je me souviendrai toujours avec plaisir des bons offices dont ils n'ont cessé de me combler.

J'ai trouvé bien courtes les journées que j'ai passées à Kion-Tou : c'est comme un oasis que j'ai rencontré sur ma route, et où mon âme a pu se rafraîchir et se dilater tout à son aise. M. Larribe a été pour moi un Confrère, un compatriote, et je puis dire aussi un ami, sans crainte d'être démenti par lui, s'il venait à lire ceci. Quoique les jours que nous avons passés ensemble aient été des jours de repos et de délassement, ils ne me seront pas peut-être infructueux pour ma vocation. Les entretiens

de M. Larribe, déjà ancien Missionnaire, m'ont donné, ce me semble, un peu d'expérience des choses de la Chine. Quand les soldats sont au bivouac, les conscrits peuvent encore beaucoup profiter en écoutant les vétérans raconter leurs campagnes.

Les fêtes de Pâque ont été solennisées avec zèle et courage, quoique les Chrétiens sachent fort bien qu'une persécution est sur le point d'éclater dans la province de Kiang-Si. Il y en a qui ont fait jusqu'à quinze lieues pour avoir le bonheur d'entendre aujourd'hui la messe. Le Jeudi-Saint, le Saint-Sacrement a été déposé dans une petite chapelle décorée avec goût par les Chinois. Les prières n'ont pas cessé un seul instant sur la colline tant que le Saint-Sacrement a été exposé. Pendant le jour, les femmes formées en plusieurs chœurs venaient chanter tour à tour le Chemin de la Croix. Quand le soir est venu, elles ont été remplacées par les hommes, qui ont aussi chanté des prières durant la nuit tout entière. Le Vendredi, M. Larribe a lavé les pieds à douze bambins. Cette belle cérémonie paraissait fort toucher les fidèles, mais surtout les bambins, à qui on faisait de plus un cadeau

après qu'on leur avait lavé les pieds. Le jour de Pâque a dignement couronné cette série de belles journées. Après la messe il y a eu un feu d'artifice, et de grandes détonations de pétards sont allées annoncer aux païens de la vallée, que les adorateurs du Maître du ciel étaient ce jour-là en fête et en jubilation. Croyez-moi, mon cher ami, si jamais il vous prend fantaisie de pousser vos promenades jusqu'en Chine, ne manquez pas au moins d'aller voir Kion-Tou; vous en serez content. Pour moi, il faut que tout à l'heure je lui dise adieu; je vais reprendre mon bourdon, et m'acheminer vers les glaces de la Tartarie occidentale.

En finissant, je vous prie de ne pas juger la Chine d'après ce que je vous en ai dit dans cette lettre. Si vous alliez généraliser les particularités que je vous ai données, vous vous exposeriez peut-être à prendre de bien fausses idées. L'empire Chinois est immense, et il me reste encore à faire plus de cinq cents lieues avant d'arriver à Pékin. Sans doute que, chemin faisant, j'aurai à réformer beaucoup de choses.

Adieu, mon cher ami, veuillez me rappeler

au souvenir de M. le Supérieur et de mes amis de Toulouse. Je ne vous les nomme pas, parce que je sais que vous les connaissez tous. Toujours en union de vos prières,

Votre ami tout dévoué,

HUC, *Miss. apost.*

P. S. J'ai oublié de vous dire une chose qui vous étonnera. J'ai rencontré dans mon voyage des gamins chinois qui jouaient à des jeux qui me rappelaient le midi de la France. Ainsi j'ai retrouvé ici la toupie, le billon, etc. N'est-ce pas que cela est tout parfumé, tout palpitant de nationalité ?....

*Lettre du même, à son frère M. DONATIEN HUC,
Avocat à Toulouse.*

Si-Wan, Tartarie-Mongole,
le 15 septembre 1841.

MON CHER DONATIEN,

Le 21 février 1841, j'ai quitté Macao pour entreprendre un voyage fort long et fort difficile. J'ai parcouru l'Empire chinois d'un bout à l'autre, et maintenant je me trouve à Si-Wan dans la Tartarie-Mongole. J'ai dépensé pour cette expédition quatre mois environ, beaucoup de sapèques, quelques ongles de mes orteils, une partie de mon embonpoint et quantité de patience. Selon le calcul des humaines probabilités, j'aurais dû être plusieurs fois reconnu comme Européen, arrêté, incarcéré, torturé, et puis enfin étranglé ;

mais la Providence a veillé sur moi, et quand Dieu garde quelqu'un, il est bien gardé, parole d'honneur. Pour peu que tu sois aise de me savoir bien vivant et bien portant dans la Tartarie chinoise, tu réciteras, je n'en doute pas, quelque bonne prière d'actions de grâces; cela me portera bonheur et à toi aussi.

Si, après Dieu, Messieurs les mandarins du céleste empire veulent bien me permettre de vivre ici en paix pendant quelque temps; s'il ne leur prend vite ment fantaisie de me tordre le cou, j'essaierai de te dire, dans une série de lettres, ce que c'est que l'Empire chinois. Tu ne seras donc pas étonné si je m'abstiens aujourd'hui de te donner sur mon voyage un grand nombre de détails. Ils viendront mieux réfléchis, et classés avec plus d'ordre et de netteté que je ne pourrais le faire à cette heure. Dans une halte que j'ai faite dans la province du *Kian-Si*, j'ai écrit à M. Marcou une lettre assez longue; elle t'aura sans doute été communiquée, et dès lors te voilà un peu au courant de mon itinéraire. Un voyage de quatre mois est, sans contredit, un voyage fort long; mais, comme il a été très-varié, je ne l'ai pas trouvé, il s'en faut bien, aussi as-

sommant que je l'avais d'abord soupçonné. Avant d'arriver à Si-Wan, durant sept cents lieues de route, j'ai essayé, je puis dire, de tous les systèmes locomoteurs adoptés en Chine. La partie nautique de mon voyage a été la moins fatigante, et peut-être aussi la plus intéressante. J'ai navigué sur un grand nombre de rivières, sur un lac immense, et sur deux des plus beaux fleuves qui soient peut-être au monde, le fleuve Bleu et le fleuve Jaune. Le Han-Lou (chemin sec) est tout ce que l'on peut imaginer de plus détestable. Quelquefois accroupi sur une misérable brouette, j'étais paresseusement traîné par deux hommes qui s'arrêtaient à toutes les auberges, à tous les hangars qui bordaient la route. C'était pour fumer la pipe, pour boire le thé, pour causer un instant, pour avoir enfin le plaisir de s'arrêter. Une autre fois, j'étais inauguré sur un énorme chariot où se trouvaient attelés pêle-mêle des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes. Notre cocher était un petit gail-lard de Chinois tout rebondi et d'une som-nolence désespérante. Il était continuellement endormi sur son siège, c'est-à-dire sur le brancard de la voiture. A tout instant j'étais

obligé de le pousser du bout de ma longue pipe, et puis de le prier avec politesse de vouloir bien faire attention à sa mécanique. Cet intéressant cocher avait le sommeil si profond, que plus d'une fois il lui est arrivé de se laisser tomber et de rester endormi au milieu des chemins. Je descendais alors, j'allais l'éveiller tout doucement, et il retournait à son poste, moitié riant, moitié jurant contre son abominable métier, qui ne lui permettait pas de dormir tout à son aise.

Outre les brouettes et les chariots, je me suis servi, durant ma route, de toute espèce de monture. Tantôt c'était un cheval bien rabougri et bien flegmatique, tantôt c'était un mulet flâneur comme un Parisien ou comme un avocat sans cause. Pendant quelques jours je me suis vu à califourchon sur un petit âne gris : je soupçonne cet âne-là de m'avoir reconnu comme Européen ; je ne pourrais autrement m'expliquer sa grande répugnance à me souffrir sur son dos. Enfin il m'est arrivé assez souvent de cheminer économiquement monté sur mes jambes que j'ai rarement trouvées complaisantes, et dont j'ai fort peu à me louer. Tu comprends aisément, mon cher Do-

natien, que tous ces moyens de transport, et surtout le dernier, sont peu remarquables par leur agrément et par leur célérité; si encore la bonté, la propreté des routes venait suppléer à tout ce qui manque à toutes ces machines, à la bonne heure ! mais il n'en est pas ainsi. Que je te dise un mot des routes chinoises. D'abord, à en juger d'après nos idées européennes, on peut dire qu'il n'y a pas de route en Chine. Un rocher, ce n'est pas une route; un bourbier, non plus; le lit pierreux d'un ruisseau, non plus; quelques ornières bien profondes, quelques sentiers étroits qui serpentent à travers champs..... tout cela, n'est-ce pas, ne mérite pas assurément le nom de route. Hé bien, en Chine, on n'a, en général, que cela pour se transporter d'un endroit à un autre. Un amateur de phraséologie ne pourrait pas dire ici : Le chemin se déroulait et s'étendait devant moi comme un large et magnifique ruban, etc.... Il serait plus exact de dire : Le chemin s'éparpille ça et là dans l'Empire chinois comme de hideux et sales haillons dans la boutique d'un chiffonnier. Les passages sont quelquefois si abominables qu'il serait impossible d'avancer, si

L'industrie chinoise ne venait à votre secours. Quand il pleut, par exemple, et il a plu passablement pendant mon voyage, il se forme de petits torrens, des mares d'eau qui vous arrêtent tout court. On est alors fort heureux de rencontrer quelques industriels qui, moyennant quelques sapeques, vous prennent sur leurs épaules et vous transportent d'un bord à l'autre. Quelquefois le chemin est devenu un large ruisseau parsemé d'îles. Alors on a une machine qui peut à la fois servir de barque et de voiture. Quand le chemin est suffisamment sec, on adapte des roues à la locomotive, et l'on voyage dans une voiture trainée par quelques mulets; quand l'eau paraît, on met les roues en dedans, et vous voilà dans une barque que les mêmes mulets tirent encore et font avancer par le moyen d'une longue corde. Hé bien ! que dis-tu de cela ? Je suis sûr que dans le royaume de France et de Navarre on ne trouverait pas une chose semblable. Voici encore qui n'est pas mal curieux : quand le vent souffle fort, on hisse des mâts sur les chariots et sur les brouettes, on déploie la voile, et par cette heureuse combinaison du roulage et de la navigation, la route se fait

plus promptement et avec moins de peine. Toutes ces voiles qui se promènent par soubresauts au-dessus des moissons présentent un spectacle assez agréable, à force d'être bizarre. Les places où se rendent, les jours de marché, tous ces chariots-barques ne ressemblent pas mal à des havres en miniature. Je te fais un abandon *gratis* de cet important secret ; je te laisse libre d'en faire l'expérience et de l'exploiter à ton profit. Je te promets de n'en parler à personne dans mes lettres, afin de te laisser la facilité possible d'obtenir un brevet d'invention.

La vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.... Pour être scrupuleusement exact dans ce compte-rendu des chemins chinois, je dois ajouter qu'ils s'améliorent petit à petit, à mesure qu'on approche de la capitale. Aux environs de Pékin, les chemins sont, pour le moins, quatre fois plus larges que les grandes routes de France. Mais les mandarins se moquent évidemment du public. Cette excessive largeur des chemins ne peut, en aucune façon, être utilisée, à cause de l'incurie du gouvernement. Quand il pleut, on a de la boue jusqu'aux genoux ; et quand le temps est sec,

on voyage dans d'épais tourbillons de poussière. Les piétons sont obligés de cheminer à la file dans d'étroits sentiers, sur les bords des champs. Tout ce que je te dis là, je le sais par expérience.

Pékin est un vaste système de ville qui n'en finit pas ; elle a sept lieues de tour. Ses murs à créneaux et flanqués de bastions et de tourelles sont d'une hauteur imposante. On entre dans l'enceinte de la ville par seize portes, qui sont d'une assez belle façon. Une espèce de boulevard pavé en belles pierres de taille, environne les murs à l'extérieur. Sur ce boulevard il règne sans cesse une activité vraiment étourdissante. Des milliers de petites voitures qui se croisent et roulent avec grand bruit, les mandarins qui vont et viennent avec leur nombreux cortège, les comédiens ambulans qui jouent leurs farces accompagnées d'une musique infernale, de longues et interminables files de dromadaires qui transportent dans la ville les articles du commerce, et puis tout un peuple de Chinois criards et querelleurs, etc., tout cela donne à ce boulevard une allure grandiose et qui accuse le voisinage de la capitale du grand Empire. Mais

l'intérieur de la ville ne répond pas à ces magnifiques dehors. Pékin n'a pas de monumens, du moins d'après les idées qu'on se fait en Europe d'un monument; les maisons sont basses et généralement mal faites; rien ne s'élève à la hauteur des remparts. Les rues sont larges et presque tirées au cordeau; mais n'étant pas pavées, elles sont boueuses et puantes à l'excès. Comme il est probable que plus tard j'aurai occasion de retourner à Pékin, et d'y séjourner quelque temps, je tâcherai de me mettre bien en position de te daguerréotyper cette ville.

De Pékin à Si-Wan, il y a près de quatre-vingt-dix lieues. On a bien raison de dire que la queue est ce qu'il y a de plus difficile à écorcher. Outre que pour faire ces quatre-vingt-dix lieues, on est obligé de suivre une route invariablement affreuse, il m'est survenu, chemin faisant, des accidens de tout genre. D'abord, à deux lieues de Pékin, on m'a pris, dans une auberge, pour un Ngo-lo-sou (Russe) déguisé, ce qui, je t'assure bien, n'est pas très-flatteur pour un Français. Un orage à la glace, qui m'a assailli quelques jours après, était une chose encore moins flatteuse :

le mulet que je montais ne comprenant pas sans doute que je n'étais pas accoutumé comme lui à ces terribles orages du nord, allait toujours son pas ordinaire et modéré, comme pour bien me donner le temps de m'imbiber jusqu'à la moelle des os, d'une pluie glaciale et qui tombait par torrens. Comme il n'y avait pas de refuge sur la route, je fus obligé de recevoir cette douce ondée pendant huit heures.

Des montagnes escarpées, des rochers taillés à pic et bordés de précipices, voilà la route de Pékin à Si-Wan; heureusement que mon mulet avait le pied ferme et solide. Je puis dire de plus, à la louange de cette bête, qu'elle était animée de la meilleure volonté du monde. Un jour pourtant que nous avions fait douze lieues sans boire ni manger, elle se laissa influencer par la faim et la fatigue, et elle se permit de me déposer à terre. Mais ce bon mulet fit cela le plus honnêtement possible (ce qui prouve toujours son bon esprit). Il abaissa prodigieusement sa tête, plia ses genoux de devant, me fit glisser le long de son cou, et puis me laissant mollement assis dans la boue, au milieu d'un gros village, il se sauva,

en chantant son triomphe, dans une auberge voisine. Il est inutile d'ajouter que les Chinois qui se trouvaient au spectacle eurent un moment de franche gaîté. Une autre chute fut moins risible que celle-là. Je venais de traverser cette fameuse *grande muraille* qui sépare la Chine proprement dite de la Tartarie chinoise. J'étais monté alors sur un petit chariot qui, à force de sauter de roche en roche, perdit l'équilibre et se renversa les roues en l'air. Je demeurai cinq minutes aplati contre des cailloux, ayant mon bagage sur mon dos, et la voiture sur mon bagage. Si je n'ai pas été écrasé, c'est qu'en Chine ce n'est pas comme cela que doit mourir un Missionnaire. Enfin, pour dernière calamité, j'ai perdu ma pipe peu avant d'arriver à Si-Wan.

Si-Wan est un gros village adossé au flanc d'une montagne. Sa population, qui est toute chrétienne, peut s'évaluer, je crois, à huit cents âmes. Mandarins grands et petits, tout le monde sait fort bien que le village est chrétien. Le culte s'exerce pourtant avec grande liberté. Combien cela durera-t-il ? personne ne le sait.

En grande partie, les gens de ce pays-ci ha-

bitent dans des cavernes. Ne t'effarouche pas trop vite, car la réalité est moins laide que le nom. Ces cavernes ne sont autre chose que des chambres, des habitations creusées dans l'intérieur de la montagne. Ces demeures sont plus ou moins belles et commodes, suivant la fortune du propriétaire. Ces maisons souterraines sont fort avantageuses dans un pays où le froid est excessif. Nous sommes à la mi-septembre, et j'ai déjà vu de la neige. Pendant l'hiver, le thermomètre de Réaumur descend jusqu'à 30 degrés. Cela ne m'empêche pas d'éprouver toujours de vives et chaudes émotions au souvenir d'un frère bien-aimé.

Adieu.

Huc, *Miss. apost.*

Lettre du même, à M. le Supérieur-Général.

Si-Wan, le 16 septembre 1841.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Avec l'aide du bon Dieu, j'ai fait le plus heureusement possible mon voyage de Macao à Si-Wan. Durant cette petite campagne de quatre mois, peu grande a été ma fatigue, parce que j'ai eu l'inappréciable avantage de rencontrer de distance en distance, sur ma route, des Confrères auprès desquels j'ai retrouvé en miniature les délices et les charmes de ma maison paternelle de la rue de Sèvres. J'ai vu tout d'abord, en entrant dans la province du Kiân-Si, M. Peschaud, tout resplendissant de santé. Il venait pourtant d'échapper à un danger assez grave. Ce n'a pas été en

vain qu'il s'est trouvé dans le voisinage du théâtre de la guerre anglo-chinoise. Peu de temps avant mon arrivée dans sa Mission, il avait été brutalement mitraillé.... par la petite-vérole. Le zèle et la piété de M. Peschaud sont assez connus. M. Larribe, auprès duquel j'ai passé les fêtes de Pâque, a toujours été pour moi de la plus aimable confraternité ; et bien plus vif encore eût été mon regret en le quittant, si je n'eusse espéré de faire dans peu de jours la rencontre de M^{sr} Rameaux. Ce n'est pas à moi, enfant que je suis, qu'il appartient de faire l'éloge d'un respectable évêque prématurément blanchi dans sa carrière apostolique ; mais je puis dire, la main sur le cœur, que la suave et cordiale bonté du Confrère me fera toujours souvenir avec amour et vénération des grandes qualités du Vicaire apostolique du Kian-Si et Tché-Kiang. J'ai fait mon quatrième relais chez M. Baldus, et c'est avec grande joie que j'ai remercié le bon Dieu d'avoir rendu à notre cher Confrère sa santé et sa vigueur premières. Enfin, grâce à la bonne protection de la Providence, me voici à Si-Wan, où, en voyant MM. Mouly et Gabet, j'ai, pour ainsi dire, tout retrouvé....

des frères, des amis, la chère France et la petite Compagnie plus chère encore.

En passant par le *Hou-Pé*, je me suis détourné un peu de ma route pour me rendre à Ou-Tchang-Fou, capitale de la province, et où M. Perboyre a été martyrisé. J'ai été présenter mes devoirs à M^{sr} Clauzetto, Vicaire apostolique, qui se trouvait alors dans cette ville. Sa Grandeur a bien voulu me donner quelques jours d'une bienveillante et cordiale hospitalité. Mon désir était de faire un petit pèlerinage au tombeau de notre glorieux martyr, hors des murs de la ville. Je fis part de ce projet à Monseigneur, qui, n'y voyant aucun inconvénient, me fit accompagner par un Chrétien. Mon guide était un jeune Chinois, dont l'étourderie fut sur le point de me faire couper la gorge. Après avoir cheminé quelques instans à travers les rues tortueuses et laides de Ou-Tchang-Fou, je me trouvai à l'entrée d'une espèce de vaste Champ-de-Mars. Il était encombré de militaires qui faisaient l'exercice à feu, et bientôt je fus environné de satellites. Le jeune guide qui me précédait de quelques pas, s'arrêta brusquement ; j'en fis autant, et nous demeurâmes

quelques minutes à nous regarder l'un l'autre, sans trop savoir ce que nous avions à faire dans cette occurrence. Comme notre embarras pouvait nous faire remarquer, je dis au guide de continuer vite la route à travers la place ; je me recommandai à Dieu, et je passai au milieu des rangs militaires, tout en m'efforçant d'imiter de mon mieux le décousu et le sans-façon d'un désœuvré ou d'un curieux. — Tiens, dit un soldat, en poussant du coude son voisin et en me montrant du doigt, tiens, voilà le frère de *Ton* (nom chinois de M. Perboyre). — Vraiment oui, dit l'autre, il lui ressemble beaucoup.... Le cœur me battit fort dans la poitrine, mais je me gardai bien d'aller demander des explications à ces malencontreux physionomistes. Je continuai ma route sans paraître faire attention à ces propos, et nous arrivâmes, ayant eu la peur pour tout mal, au tombeau de M. Perboyre. Les restes précieux de M. Clet et de M. Perboyre reposent côte à côte, sur une verte colline au-delà de la ville de Ou-Tchang-Fou. Oh ! Monsieur et très-honoré Père, qu'elle fut enivrante l'heure que je passai auprès de ces deux modestes tombes de gazon ! J'ai vu autrefois

Versailles avec tout son faste doré, avec toutes ses vanités soyeuses, et j'en eus, il m'en souvient, le cœur serré et racorni.... Sur une terre idolâtre, au milieu de l'Empire chinois, j'avais deux tertres sous mes yeux, et une félicité inconnue emplissait et dilatait mon ame. C'est que sur le fronton des maisons royales, on pourrait écrire *égoïsme* et *dureté*. Mais de la tombe d'un Missionnaire martyr, il ne s'échappe que des pensées d'amour et de dévouement. On ne voit pas de marbre ciselé sur la terre qui recouvre les ossemens des deux glorieux enfans de saint Vincent, mais le bon Dieu semble s'être chargé lui-même des frais du mausolée. Des plantes rampantes et épineuses, assez semblables par la forme à l'acacia d'Europe, croissent naturellement sur les deux tombes. Au-dessus de ce tapis de verdure, on voit surgir avec profusion des mimoses remarquables de fraîcheur et d'élégance. En voyant toutes ces brillantes corolles s'échapper à travers un épais tissu d'épines, on pense involontairement à la gloire dont sont couronnées dans le ciel les souffrances des martyrs. J'ai cueilli quelques-unes de ces fleurs, et je me suis permis de les mettre dans

cette lettre. J'ai pensé, Monsieur et très-honoré Père, que cela pourrait vous être agréable.

M^{sr} Clauzetto aimait beaucoup à me parler de la grande réputation de sainteté que M. Perboyre a laissée dans le Hou-Pé.— Mais, Monseigneur, lui dis-je, peut-être qu'un jour il sera canonisé. Je dis ces mots sans y ajouter trop d'importance ; mais Sa Grandeur le prit assez au sérieux, et me raconta alors les faits suivans, qui sont assurément assez extraordinaires pour mériter un examen sérieux.

On sait que le martyr de M. Perboyre a été si long et accompagné de tortures si affreuses, que son corps fut, en quelque sorte, broyé et mis en pièces. De grands lambeaux de chair furent enlevés de ses membres, et les deux pouces de ses mains furent entièrement arrachés, lors du supplice horrible dont j'ai parlé avec détail dans la longue relation que j'ai envoyée à Paris. Toutes les personnes qui ont pu pénétrer dans la prison et voir M. Perboyre, ont été grandement surprises qu'il pût survivre à de si grandes souffrances : sa figure était, en effet, déchirée et piteuse à voir, tout son corps était couvert de grandes plaies. Mais, lorsque le martyr du Hou-Pé fut conduit au lieu des

exécutions, tous ceux qui se trouvèrent sur son passage ont assuré que son visage était devenu, tout à coup, beau et resplendissant. Les plaies n'existaient plus ; la chair de ses membres était pure et nette comme celle d'un jeune enfant ; et les pouces des mains avaient reparu. Beaucoup de païens, témoins de ce spectacle, se disaient entre eux dans leur langage : Cet homme-là est assurément un saint personnage, car il opère déjà des prodiges.

Quand M. Perboyre fut martyrisé, une croix grande, lumineuse et très-régulièrement dessinée, apparut dans les cieux. Elle fut aperçue par un grand nombre de fidèles habitant diverses chrétientés très-distantes les unes des autres. Beaucoup de païens furent aussi témoins de ce prodige, et quelques-uns s'écrièrent : Voilà le signe qu'adorent les Chrétiens ! je renonce aux idoles, je veux servir le Maître du ciel. Ils ont, en effet, embrassé le Christianisme. M^{sr} Clauzetto leur a donné lui-même le baptême. Quand Monseigneur apprit tous les faits que je viens de rapporter, il n'y ajouta pas tout d'abord grande foi ; il prit tout cela pour des chinoiseries. Mais depuis, frappé du grand nombre et de l'uniformité des témoi-

gnages, il a fait une enquête dans les formes, d'où il conste : qu'une croix grande, lumineuse et très-bien formée, a apparu dans les cieux ; qu'elle a été vue à la même époque, de même forme et grandeur, et sur le même point du ciel, par un grand nombre de témoins chrétiens et païens ; que ces témoins habitaient des districts très-éloignés les uns des autres, et qu'ils n'avaient pu avoir ensemble aucune communication. Monseigneur a, de plus, interrogé les Chrétiens qui avaient connu M. Perboyre, et tous ont déclaré qu'ils avaient regardé le Père Ton (M. Perboyre) comme un grand saint.

Une croix lumineuse a aussi apparu dans la Tartarie. Mais ce n'a pas été à la même époque que celle du Hou-Pé. M. Gabet, qui a pu la considérer à loisir, en fera, j'imagine, un compte-rendu très-détaillé.

Veuillez agréer, etc.

Huc, *Miss. apost.*

TABLE.

Établissement des Filles de la Charité dans le Levant.	1
Lettre de la Sœur Gignoux, Fille de la Charité à Smyrne, à M. Étienne.	19
Lettre de la même aux Sœurs du grand Secrétariat de la Communauté des Filles de la Charité.	23
Lettre de la même à M. Étienne, Procureur-général de la Congrégation.	31
Lettre de la même à la Sœur Laureau, Supérieure de la Maison des Filles de la Charité de Gonesse.	39
Lettre de la Sœur Grouhel, Supérieure des Filles	

de la Charité de Smyrne, à la Sœur Carrère, Supérieure-générale des Filles de la Charité.	45
Lettre de M. Daviers, Supérieur de la Mission de Smyrne, à la Sœur Carrère, Supérieure-gé- nérale.	49
Lettre de M. Lepavec, Missionnaire à Smyrne, à la même.	51
Lettre de la Sœur Gignoux, Fille de la Charité à Smyrne, aux Sœurs du Secrétariat de la Com- munauté à Paris.	59
Lettre de la Sœur Ballimore, Fille de la Charité à Smyrne, à M. Étienne.	67
Lettre de la Sœur Gignoux, Fille de la Charité à Smyrne, à la Sœur Carrère, Supérieure-gé- nérale.	75
Lettre de la Sœur Grouhel, Supérieure des Filles de la Charité à Smyrne, à M. Étienne.	79
Lettre de la Sœur Gignoux, Fille de la Charité à Smyrne, à M. Étienne.	83
Lettre de la même aux Sœurs du Secrétariat de la Communauté à Paris.	87
Lettre de la Sœur Gignoux, sur l'incendie, à M. Étienne, Procureur-général.	
Lettre de la même à M. Aladel, Assistant de la Congrégation de Saint-Lazare.	103
Lettre de la Sœur Grouhel, Supérieure des Sœurs de la Charité à Smyrne, à M. Étienne, Procureur-général.	111

Lettre de M. Doumerq, Supérieur de la Mission de Santorin, à M. Étienne.	115	
Lettre de M. Baldus, Missionnaire en Chine.	121	
— Position des Missionnaires en Chine.	138	
Lettre de M ^r Odin, Vicaire apostolique de la Mission du Texas, à M. Étienne, Procureur- général.	181	✓
Lettre du même au même.	213	✓
Lettre du même au même.	233	✓
Lettre de M. Cluzel, Missionnaire en Perse, à M. Martin, Sous-Directeur du Séminaire in- terne, à Paris.	239	
Lettre du même au même.	251	
Lettre de M. Cluzel, Missionnaire en Perse, à M...., Diacre au Séminaire de Rodez.	259	
Lettre de M. Laderrière, Missionnaire apostolique en Syrie, à M. Étienne, Procureur-général.	279	
Lettre du même au même.	285	
Lettre du même au même.	289	
Lettre de M. Reygasse, Missionnaire en Syrie, à M. Étienne, Procureur-général.	299	
Lettre du même au même.	309	
Lettre du même à M. Martin, Directeur du Sémi- naire interne, à Paris.	317	
Lettre de M. Huc, Missionnaire en Chine, à M. Étienne, Procureur-général.	323	
Lettre du même à un de ses Confrères.	325	

Lettre du même à M. Marcou, Directeur au petit Séminaire de Toulouse.	363
Lettre du même à son frère, M. Donatien Huc, Avocat à Toulouse.	397
Lettre du même à M. le Supérieur-général.	409

Annales de la Mission - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 7](#)

[Next](#) [Annales Volume 9](#)

[Return to Electronic Index Page](#)